



Fondation AbdulAziz Saud Al-Babtain
pour la Création Poétique

LAMARTINE

Choix De Poèmes

Koweït

2006



Tous droits réservés

**Fondation AbdulAziz Saud Al-Babtain
pour la Création Poétique**

Tel: (+965) 2430514 - Fax: (+965) 2455039
E-mail : kw@albabtainprize.org

**NOTE : Les constatations , opinions et conclusions contenues
dans le présent ouvrage n'engagent que leurs auteurs.**

LAMARTINE

Choix De Poèmes

Introduction de

Paul Chaoul

Ouvrage révisé par

Elias El Barrage (Dr.)

Koweït

2006

841.7 Lamartine, Alphonse de, 1790 - 1869.

Lamartine : choix de poèmes / - Kuwait : The Foundation of
Abdulaziz Saud Al - Batain, pour la Création Poétique, 2006.
p. ; cm.

Depository no. 394/2006
ISBN: 99906 - 72 - 32 - 6

1. Lamartine, Alphonse de, 1790 - 1869. 2. Poets, French -
19 th century. 3. Lamartine, Alphonse de, - 1790 - 1869 -
Biography. 4. Politicians - France. I. Chaoul, Paul. II. Titie.

PQ2325.A6

TLCOO - 36427
AACR2 MARC

PREFACE

Poète du XIX siècle, Lamartine continue d'être le sujet de nombreuses études et le thème de nombreux colloques tous cherchant à expliquer et à mettre en exerce, à travers le grand patrimoine de vers et d'oeuvres littéraires qu'il nous a laissés, les principaux traits de génie qui ont marqué sa carrière poétique.

Pour certains, Français et autres, Lamartine constitue l'un des poètes les plus grands que le monde a connu, depuis la moitié du XIX siècle jusqu'à nos jours. Il est, comme l'a dit Anatole France, "l'incarnation même de la poésie". Cependant quelques critiques le voient différemment, et n'hésitent pas à négliger ou à refuter sa richesse poétique, surtout du côté rhétorique.

Pour nous, les admirateurs de sa poésie, relire Lamartine nous mène chaque fois à retrouver - et sans grand effort - des valeurs spirituelles qui s'appliquent toujours à notre monde actuel. On se sent touchés par les soucis humains qu'il n'arrête pas d'évoquer dans la plupart de ses poèmes et qui continuent d'être valides aujourd'hui comme hier; du moins du point de vue littéraire et philosophique. D'où l'importance permanente que revêt Lamartine et sa poésie. Pour cela, il restera toujours un poète Cosmopolite au sens contemporain du terme.

Nombreux sont les poètes et les "fans" de poésie qui ont été touchés par la mélodie et la musique de Lamartine, mais surtout de ses vers qui reflètent une sensibilité digne des plus hauts sentiments humains. Pour nous les Arabes, cette raison n'est pas la seule qui justifie notre attachement à ce poète émérite et sa poésie rayonnante.

Ayant une forte passion pour l'Orient, Lamartine a su repérer et nous signaler les nombreux points de convergences entre l'Orient et l'Occident, mais aussi entre l'Islam et le Christianisme.

En matière de poésie et de sentiment humain, et en dépit de ses opinions politiques influencées par la culture de coloniasime de cours à l'époque, il nous est totalement justifiable de considérer Lamartine comme étant un pionnier multidimensionnel du dialogue entre l'Europe et l'Orient, entre le Christianisme et l'Islam mais surtout entre l'Occident et les Arabes.

Dans le but de célébrer les aspirations de ce grand poète qui supportait le dialogue des civilisations, La "Fondation AbdulAziz Al-Babtain pour la Création Poétique" a eu l'honneur de nommer sa dixième session la "Session Chawki – Lamartine " (Paris : 31 octobre – 2 novembre 2006). Il est important de mentionner que Chawki (AHMAD), l'un des plus grands poètes Arabes (Eypre : 1868-1932), et partenaire émérite de Lamartine dans cette session, était également un homme d'ouverture. Son engouement pour étudier l'Occident et la poésie française pendant ses années de séjour à Paris l'ont guidé dans une démarche similaire à celle de Lamartine, à encourager le dialogue et à l'enrichir.

Et à l'occasion de cette manifestation poétique et culturelle, notre Fondation a donc le grand plaisir de mettre cet ouvrage entre les mains de tous ceux qui apprécient la poésie en général, et la poésie de Lamartine en particulier.

AbdulAziz Saud Al-Babtain
President
De La Fondation AbdulAziz Saud Al-Babtain
pour la Création Poétique
Koweït : Août 2006

Introduction

Pourquoi ce retour vers Lamartine aujourd'hui?

Est-ce parce qu'il nous éblouit encore par ses écrits et déride notre contemporain?

Est-ce parce qu'il a laissé une trace profonde dans la poésie française et initié un courant poétique? Ou parce qu'il a influencé nos poètes arabes, et légué un héritage encore vivant, dans son contenu et dans sa forme?

Auteur du début du XIX^e siècle, Lamartine a une image plutôt négative qui mène à des interrogations ouvertes. La plupart des critiques et poètes de sa génération (et ceux qui sont venus après) ont vu dans sa sensibilité, son univers et ses découvertes un poète du XVIII^e siècle. Il n'a, selon eux, rien apporté de nouveau ni posé des questions sérieuses sur la langue poétique.

Lamartine, un poète sans empreinte. En réalité, il a brillé à ses débuts avec *Les Méditations* et *Les Harmonies*, puis s'est éteint petit à petit jusqu'à connaître l'oubli total de son vivant. Une brève période de gloire avant que d'autres ne dérobent le grand feu certains proches de son univers poétique (Hugo, Musset et Vigny), d'autres sont considérés comme les précurseurs de la modernité poétique (Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Mallarmé et Lautréamont).

Lamartine n'appartient pas au convoi qui a initié, à partir du XIX^e siècle, les courants poétiques modernes du XX^e siècle. D'après de nombreux critiques, il était plutôt passéiste au milieu des déflagrations modernes. Hors lieu donc, et peut-être hors temps, perdu qu'il était entre le choc des différentes écoles: classicisme, romantisme et symbolisme. Georges Poli le décrit comme un poète "étranglé par la forme vieille dont parlait Rimbaud".

Nombreux sont ceux qui remarquent que Lamartine est resté fidèle à son style de jeunesse et n'a pas interrogé sérieusement les questions de l'expressivité. Il n'a utilisé que les outils linguistiques et les styles qui étaient à sa portée sans jamais en confectionner de nouveaux ni se donner d'autres moyens. Henri Guillemin voit en lui un auteur du XVIII^e siècle sans apport fondamental à la poésie de son siècle.

La réussite éclatante des Méditations n'est pas le résultat de nouveauté dans ses principaux sujets, et Lamartine y suit les voies déjà tracées. Tous les poèmes de ce recueil regorgent de soupirs, de lyrisme candide et de sentimentalisme dont on reconnaît les influences de Voltaire, Racine, Rousseau, Bernardin de Saint-pierre, Volney et Chateaubriand. Les états d'âme chargés de mélancolie, de désespoir, et les élégies appartiennent au XVIII^e siècle. Par delà la poésie française, nous trouvons également l'influence de nombreux poètes étrangers comme Gray, Harvey, Young, Werther et Byron.

Sur le plan expressif, la forme et le style poétiques de Lamartine rappellent la rhétorique artificielle courante au XVIII^e siècle avec les odes, les stances et les épîtres formulées avec une langue chétive aux images ternes.

Tout est-il donc ancien chez lui?

Quelle raison de déterrer ce poète qui repose au musée de la poésie française? Mérite-t-il aujourd'hui cet effort visant à établir une anthologie de ses poèmes et écrits? Puisqu'il ne peut y avoir de réponses à ces questions ni possibilité de confirmer toutes les positions négatives vis-à-vis de Lamartine, de les infirmer ou de les ajuster qu'à travers une lecture neutre et critique, j'ai lu l'œuvre complète parue chez La Pléiade.

Je reconnais m'être parfois beaucoup ennuyé, sensation courante quand on lit une œuvre dans son intégralité. Mais à mesure que j'avançais, je me sentais entraîné par ses vers. La première impression confirme une bonne part de ce qui a été dit sur lui. Mais il est aussi vrai que ce poète a subi une énorme injustice. J'ai même éprouvé la nécessité de combattre une part de ces reproches qui ont causé sa perte, en abordant sa poésie avec le plus d'objectivité possible, puis en adoptant une approche à la fois personnelle et contemporaine, en rapport avec la réalité de l'époque actuelle. Et cela non pas pour justifier ma présentation de l'auteur du Lac, mais pour démontrer le besoin de retourner à lui aujourd'hui.

Pour cela, je devais laisser de côté les opinions toutes faites sur Lamartine, considérant que la critique vient après le texte et pas avant lui.

1- Si on constate clairement dans sa poésie l'influence de ceux qui l'ont précédé et sa soumission aux formes classiques, on peut néanmoins sentir une évolution importante dans son parcours, son langage poétique s'enrichit continuellement et il cesse avec le temps de distinguer les expressions ou mots "nobles" des expressions ou mots courants.

2- Autant il paraissait hésitant et traditionnel dans son emploi des mots et des modes, autant il inventait ou réinventait des strophes. Et si l'on ne trouve pas dans sa poésie la diversité qui caractérise la production de Hugo, il a tout de même épuisé toutes les possibilités du quatrain et du douzain. En cela, il est un des fins artisans de la révolution romantique. "Révolution qui n'était pas pure création mais exploitation de trésors depuis longtemps oubliés", au dire de Henri Guillemin.

3- Lamartine avait une grande finesse musicale. Il a su comment transmettre ses émotions plus par la magie de la construction musicale et rythmique que par la force des idées. En cela, il annonce le symbolisme de Verlaine qui repose avant tout sur la musique dans la poésie, c'est-à-dire sur l'expression suggestive à travers l'alchimie des lettres, des mots et des phrases, pour créer une ambiance et non pour proposer une description, une explication ou des idées.

4- Poète de la musique, il est aussi poète de l'image. Les Méditations est une exposition d'images, une fusion entre la nature et l'homme qui la contemple. L'image se nourrit de la finesse du rythme, de la fluidité d'expression et paraît souvent comme une image composée, ou comme une image qui excite l'imagination et secoue la mémoire. Bien sûr, il n'a pas atteint l'aventure rimbaldienne au niveau du brouillage des sens et du rapprochement d'éléments éloignés grâce à une alchimie linguistique méconnue avant lui. Mais il a adopté avant Rimbaud l'image qui semble tirée du fond de l'instinct ou plutôt du fond des rapports secrets entre les différentes expressions. De Racine, Byron et Chateaubriand, il a appris à dépasser le rapport explicatif ou intellectuel dans ses constructions. L'image, notamment dans ses Visions., devance l'idée, l'ombrage ou casse son mode, même si parfois les digressions et les rallonges l'affaiblissent et diluent sa force. Au lieu d'être juste un tableau inerte ou une photographie, l'image bouge et évolue. Lamartine n'est pas réaliste comme Zola, Flaubert ou Maupassant parce qu'il ne fixe pas des limites claires à son image. Il n'est pas non plus classique parce qu'il ne traduit pas avec objectivité ce qu'il perçoit. Il voit et entend à partir de son rapport émotionnel et de son état psychologique. L'image chez lui est psychologique, un état presque inconscient (même si sa profondeur n'a rien d'ambigu). Comme Hugo, il utilise une image naturelle et familière ou une image épique provenant parfois d'une explosion de l'imaginaire ou d'une collision entre les métaphores qui la conduit aux limites de l'abstraction. On pourrait croire que cette image repose dans son intimité sur un rapport aisé. Dans les méditations religieuses, métaphysiques et historiques du poète, elle libère une énergie latente qui s'oppose à ce qu'on peut lire dans certains livres sacrés, notamment la Bible qui l'a profondément influencé.

Il n'est donc pas exact d'affirmer que Lamartine, livré à ses états d'âmes et à son imaginaire, ne travaille pas son écriture. C'est un artisan talentueux qui cache son art sous le masque de la spontanéité. Bien sûr, il ne rejoint pas les parnassiens au niveau de la rigueur et de la clarté, mais son image, ses rythmes et ses compositions sont bien ficelés et travaillés, loin de toute méditation intellectuelle ou théorique sur les expressions. Comme s'il associait la spontanéité lyrique, romantique, la méditation globale et la construction poétique à l'intérieur du poème classique. Lamartine, il ne faut pas l'oublier, était porteur de l'héritage gréco-romain et classique français, notamment Racine. Il possède, comme ses pièces de théâtre l'attestent, le sens conscient d'apprivoiser la langue, même si elle paraît libre et naturelle sous sa plume. Il n'a pas voulu que cet apprivoisement mène au triomphe de la forme sur le fond ou l'idée. C'est un jeu délicat et difficile qui paraît clair dans *Les Méditations*, notamment dans *Le Lac*, et dans certains poèmes des *Harmonies*, sans oublier *Jocelyn* et *Les Visions*. Il n'est pas juste de présenter sa poésie comme un écho à l'état ressenti, à l'idée, ou un réceptacle aux rythmes, mots et rimes provenant juste de l'inspiration. La liberté de son imagination et sa fougue ne sont pas des mouvements gratuits ou abstraits, mais émanent du fond du soi, du fond de sa perception. Pour nourrir ses visions orientales, le poète a utilisé son imagination. Avec *La Chute d'un ange*, il a influencé Hugo et lui a ouvert la voie pour écrire *La Légende*. Certes, il y a un écart chez lui entre les différents niveaux d'expression, notamment dans *La Chute d'un ange* où il donne libre cours, par une sorte d'écriture poétique ou flux d'inspiration, à son imagination, à ses rythmes, élans, et émotions. Mais il a réussi à composer un poème bien tendu, fruit d'un travail réussi qui paraît clairement dans *Chœur des Cèdres du Liban*.

5- Outre sa capacité à composer une poésie musicale, à travers une alchimie secrète, intérieure, et une expressivité suggestive, indirecte (qui a ouvert le chemin aux symbolistes, surtout Verlaine et Francis James), et à mêler lyrisme, méditation, philosophie et épopée, Lamartine a créé un genre nouveau avec *Les Méditations*, genre religieux ou philosophique ou contemplatif, même s'il nous rappelle Descartes ou Volney. *Les Harmonies*, par exemple, est un pur produit lamartinien. Ses poèmes ne sont ni psaumes ni odes ni cantiques mais tout cela à la fois. Lorsque nous les lisons, nous remarquons la manière dont leur auteur a profité des genres mentionnés, les a mariés et en a laissé un témoignage particulier, alors qu'ils étaient des formes générales et traditionnelles. Cette innovation lui a permis de déplacer son accent d'un niveau à un autre, d'une mélodie à une autre et d'une ambiance à une autre, sans provoquer des trous rythmiques remarquables. De même au niveau du contenu où il a comblé les différences entre les

genres et ouvert ces derniers les uns aux autres sans que cela ne limite son expérience. Tout est vieux chez Lamartine. Mais à partir de ce vieux, on découvre quelque chose de nouveau, de frais, de vivant. Ce talent revivifiant s'applique à l'ensemble de sa biographie humaine, religieuse, politique et poétique à quelques exceptions près, comme l'épopée.

6- Ce genre n'a pas subi, chez lui, le poète subjectif, lyrique et intimiste, le même sort que ses autres expériences. Lamartine n'a pas offert à son "épopée" dont la facture est influencée par le modèle ancien, de nouvelles structures. Certes, nous pouvons constater dans *Les Visions* et dans *Jocelyn* une ambiance épique et la participation de forces cachées, secrètes et célestes accomplissant des actes humains. Mais il n'a pas dépassé les limites et les formes héritées de Virgil et Homère. Comme eux, il a divisé son épopée *La Chute d'un Ange* en chants et a eu recours à un héros qui traverse des siècles d'histoire, de la Genèse jusqu'à la Révolution, et assiste à tous les changements. Rien de nouveau non plus au niveau de la langue, des comparaisons, des métaphores ou de la scansion.

Pour différentes raisons, Lamartine n'a pas pu rénover les formes anciennes. La première est qu'il est un poète subjectif par excellence, alors que l'épopée nécessite une imagination collective, un poète capable de pénétrer les personnages dans des limites objectives, tout à fait comme le romancier. Dans *Jocelyn* dont l'ambiance est quelque peu épique, il a écrit un roman versifié traversé par des méditations ou des paraboles. Dans ses romans connus comme *Graziella*, la langue lyrique et subjective est dominante et transforme le roman à quelque chose qui ressemble à de la poésie romanesque. Lamartine excelle dans ces moments lyriques et subjectifs ouverts à la méditation, comme dans *Les Méditations* ou *Les Harmonies*. Il jouit d'une grande capacité à la rénovation à travers une subjectivité pure propre aux romantiques. Et s'il n'est pas un innovateur dans le genre épique, tout ce qu'il a écrit ne tombe pas sous la coupe de la tradition. Il y a dans ses chants des passages magnifiques où se mêlent élégance musicale, flux rythmique et images qui ouvrent des chemins vers le merveilleux. Dans d'autres passages, sa langue épique porte des empreintes fraîches et nouvelles. Cela arrive quand le poète s'écarte des structures anciennes, c'est-à-dire lorsqu'il oublie Homère et Virgil et fertilise sa langue par son imagination, ses images et ses visions, loin des modèles classiques. En bref, lorsqu'il est l'unique auteur de son texte. Mais dans ce genre, il n'a accompli que des variations particulières dans une structure ancienne dominante, des colorations vivantes régies par des règles toutes faites. Il s'agit d'ambitions d'un poète très subjectif qui tente de sortir de sa subjectivité vers le général et l'objectif, c'est-à-dire de passer de la confession privée au récit général, d'une langue héritée à une autre

contemporaine. Lamartine n'a pas pu aborder le concept épique ancien avec un souffle nouveau en rapport avec l'esprit du dix-neuvième siècle, comme ont fait avant lui Virgile et même Dante dans *La Comédie Divine*. Pour construire un modèle épique original, il aurait fallu sortir des acquis épiques grecs ou autres, et tenter une expérience dans un genre qui appartient à son époque. Le concept de l'épopée change avec le temps au niveau de la forme, de la langue, de la structure et du contenu. Le terme "épique" est entré depuis longtemps dans le dictionnaire des écritures et des arts comme le roman, le théâtre et le cinéma. Il a aussi gagné de nouveaux attributs. Dans le roman, il signifie l'exagération ou l'explosion de l'imagination ou le rêve ou l'influence du destin, et cela depuis *Les Mille et une Nuits* et *La Vie de Antar*. Le roman de James Joyce *Ulysse* est par exemple une épopée contemporaine, mais aussi le théâtre de Brecht et certaines expériences poétiques de Paul Valéry comme *La Jeune Parque* et *Le Cimetière Mann*. La question est selon quels critères le sens épique de Lamartine a été jugé comme chétif ou ne cadrant pas avec cet art ? Selon le modèle grec, anglais (Milton) ou italien (Dante) ? La sensibilité durant le XIX^e siècle était encore otage de l'académisme décrit chez Homère. Aujourd'hui, en répétant les opinions déjà formulées sur *Les Visions* de Lamartine par exemple, ne sommes-nous pas en train d'employer des règles toutes faites ? Peut-on aujourd'hui aborder cette "construction" épique chez Lamartine avec une sensibilité contemporaine ? Et si oui, doit-on garder le terme (épique) ou le remplacer par un autre ? Et quel effet cela aura-t-il sur notre jugement ? Ou doit-on aborder cette "construction" selon les normes critiques courantes durant le XIX^e et XX^e siècles ?

7- Comparé aux auteurs qui l'ont précédé ou à ses contemporains comme Hugo, Lamartine, avec quelques illuminations épiques, n'a pas pu forcer une reconnaissance dans ce genre. Son art repose néanmoins sur une grande imagination et inclut un espace tant humain qu'historique, légendaire et religieux. L'ambiance religieuse, visible partout dans l'épopée *La Chute d'un Ange*, l'est aussi dans l'ensemble de sa poésie et forme, avec les deux thèmes de l'amour et de la nature, le triangle lamartinien. *Psaumes modernes* était le titre d'origine des *Harmonies* (1830). Dans ce recueil, comme dans d'autres poèmes dispersés dans toute l'œuvre poétique de Lamartine, nous assistons à une élévation spirituelle ardente et pure, traversée par une forte inquiétude religieuse qui mène le poète, par le biais d'une ouverture instinctive et naturelle, vers cette poésie enflammée qui "sacralise" l'amour, la nature et toutes les créatures. L'influence de Fénelon, Rousseau, Bernardin de Saint Pierre et Chateaubriand est claire sur lui. Mais il a su comment marquer toutes ces influences de sa sensibilité propre, et cela au sein d'une âme débordant de l'illusion éternelle de la beauté ouverte à la

plupart des situations de foi car ces poèmes ne sont pas seulement des "Méditations" mais une élévation qui nous permet d'atteindre naturellement la beauté sans limite et extrême du Dieu. Le monde n'étant qu'un temple dans lequel vit le créateur, visible dans toute chose dans le nuage qui passe, dans les siècles, les odeurs, les mélodies, la magie de la nuit secrète, le silence ou l'obscurité:

Dans L'hymne de la nature Seigneur, chaque créature

Forme à son heure en mesure

Un son du concert divin.

Cette foi largement ouverte jusqu'à atteindre le niveau du soufisme et de la fusion dans les créatures et le créateur, provient d'une conception large de la religion, loin du fanatisme, de l'enfermement et du ritualisme. Ceci est important pour nous aujourd'hui, en ce temps où les religions sont noyées dans une sorte d'étroitesse, de rigorisme, de violence, d'intégrisme, d'obscurantisme et de négation de l'Autre. La foi catholique de Lamartine est au-delà de ces conflits extrémistes et des idéologies qui mettent la religion au service de la politique, de la haine et des conflits; une foi qui ne prêche ni un choc de civilisations ni des guerres de religions, comme c'est le cas de nombreux groupes religieux chez nous et dans le monde une foi qui est une sorte d'ouverture et de fusion. Malgré les guerres religieuses et confessionnelles qu'a connues l'Europe entre catholiques et protestants et entre chrétiens et musulmans, Lamartine paraît réconcilié avec toutes les autres religions et ouvert sur la religion musulmane. Il a réservé de longs passages dans *Les Visions aux Druzes du Liban* et aux musulmans du Levant, rejoignant à sa façon le poète allemand Goethe dans son *Divan occidental et oriental* et il a consacré au Prophète Mahomet et à l'islam, dans son *Histoire de la Turquie*, un volume tout entier.

Et pour rendre l'islam accessible au lecteur occidental, Lamartine utilise un vocabulaire chrétien: il parle de Pontificat d'apôtre, de sacerdoce et d'assomption pour raconter l'histoire de Mahomet. Il s'attache, comme le montre Ali Kurhan, dans sa préface de livre *"La vie de Mahomet"* (L'Harmattan, Paris, 2005), à toutes les ressemblances possibles avec le christianisme. Le lecteur comme souligne Ali Kurhan, "est peu à peu conduit à partager l'admiration de l'auteur pour le Prophète, et le terrain devient propice pour le rapprochement entre les deux civilisations".

Si l'on fait abstraction de la voie catholique initiée par Lamartine dans la poésie française que Claudel, Frénaud et Jouve ont suivi au XX^e siècle, ainsi que des traces qui restent de son expérience spirituelle et religieuse (qui

occupe une place importante dans le romantisme), ce qui nous intéresse chez lui aujourd'hui c'est le sens civique et humain de sa foi, cette force intérieure qui joint la tolérance à l'engagement spirituel chrétien, et cette perception de la religion comme un état historique généralisé et unitaire où toutes les religions sont des sortes de vases communicants. Son regard catholique transparent et ouvert offre à sa poésie la possibilité de loger dans le cœur de tout être humain quelque soit son appartenance confessionnelle. Cette universalité sublimée qui positionne l'homme comme axe principal, le sacrifiant aussi bien que les autres créatures, parce qu'elles font partie intégrante du vivant, dont on a besoin en ce temps où certains marchandent avec la religion et la foi, comme auparavant avec les idéologies, pour en faire un moyen de domination politique et économique ou un outil de ségrégation raciale, de division et de diffusion de la haine dans les sociétés humaines. Dans ce sens, Lamartine n'est pas seulement monothéique de part sa religion mais aussi parce qu'il considère que toutes les religions ont une même racine, et peut-être une même "embouchure", à condition de ne pas être employées pour affliger l'homme ou le persécuter ni pour semer la discorde et l'élimination de l'Autre.

L'expérience religieuse de Lamartine parle beaucoup dans un monde actuel où nombreux consomment la foi comme n'importe quelle marchandise courante ou en cours de le devenir. La foi catholique légitimée par Lamartine puise ses valeurs sublimes du fait qu'elle accompagne et enregistre les différentes "activités" de l'esprit. Même la politique est vue comme un exercice intellectuel et matériel quotidien inséparable de l'essence des valeurs religieuses. Mais cette religiosité prédominante n'est pas tant une prétention en des textes fixes ou en une littéralité fermée où l'homme se transforme en perroquet, qu'une sorte de libération individuelle et subjective dans le rapport du poète aux choses. L'appartenance religieuse, à côté de sa force et de son enracinement, est une appartenance à la vie et un acte de présence qui s'applique à chacun des détails du rapport de l'homme à l'être, de l'homme à l'homme, de l'homme à la nature et de la nature à elle-même. C'est pourquoi cette sublimation, qui est aussi une affiliation, se rapproche du chant et s'élève à des hauteurs épiques fertiles, parce qu'intérieures, qui secouent le poète jusqu'à son dernier mot.

Cela nous concerne et dépasse de loin une approche critique ou littéraire des textes de Lamartine et une interrogation sur leur valeur artistique ou sur ce qu'ils représentent au début du troisième millénaire. Lamartine est à réhabiliter en tant que poète, mais aussi en tant qu'humaniste sincère dans ses dimensions religieuse, émotionnelle et politique. Restituer son esprit est même devenu un besoin en ce temps marqué par la cruauté, les égoïsmes et les conflits ethniques et religieux. L'auteur du Lac fait partie de

ces marginaux qui mettent l'ouverture au sein même de leur foi et qui sont réconciliés avec les valeurs de la tolérance et du respect de l'autre à partir de leur foi même. La question n'est donc pas si Lamartine a laissé ou non un grand héritage mais que peut-il aujourd'hui pour nous face à cette ruine spirituelle (notamment religieuse) répandue partout dans le monde. Cela me pane beaucoup à moi, libanais, ayant subi pendant longtemps les guerres civiles et confessionnelles dans mon pays au nom de la religion alors qu'elles n'ont rien à avoir avec la religion, et à moi, arabe, ayant souffert et souffre toujours en voyant des signes avant-coureur de guerres arabes dans ma région, guerres durant lesquelles les gens et les patries sont divisés sur des bases ethniques et confessionnelles. Des conflits idéologiques et raciaux au XX siècle (communisme, capitalisme et nazisme), le monde est passé au XXI siècle à des conflits de civilisations entre islam et chrétienté, islam et autre islam, chrétienté et autre chrétienté, ou même entre les gens du Nord et ceux du Sud.

La conception religieuse de Lamartine est bien au-dessus de tous ces conflits. C'est pourquoi il est nécessaire de regarder vers ce poète qui a été un précurseur dans la tolérance, l'ouverture et la fraternité, et vers ce lien, chez lui, entre foi catholique et affaires sociales et politiques. Car pour Lamartine, la religion n'est pas séparée de la société. Elle est autant un acte de prière ou d'adoration qu'un engagement dans les mécanismes quotidiens de la vie de l'être humain. Elle n'est pas séparée non plus de la politique. Lamartine a donc contribué à la modification de l'idée qui mettait la religion au-dessus des affaires mondaines. Et lorsqu'on sait que dans les années trente, notamment en 1838, il s'est rapproché de la pensée socialiste, on comprend comment il a réussi à mélanger les données humanistes, sociales et politiques dans un exercice "idéal".

Lamartine est sorti de sa subjectivité étroite abordée dans *Les Méditations*, *Les Harmonies* et *L'Imitation du Christ*, pour devenir, comme dans ce dernier recueil, l'expression des souffrances humaines, en s'identifiant au Christ. On trouve ce penchant dans une lettre adressée à Félix Quillemandet (1838) "Frère, le temps n'est plus où j'écoutais mon âme se plaindre et soupirer comme une faible femme qui de sa propre voix soi-même s'attendrit, où par des chants de deuil ma lyre intérieure allait multipliant, comme un écho qui pleure pour les angoisses d'un seul esprit".

Dans un de ses articles, le poète précise que le message social de la poésie ne sera pas lyrique au sens courant du terme. La poésie sera la raison chantée. Elle sera aussi populaire que la religion, la raison et la philosophie. Cette conception se trouve incarnée dans *Jocelyn* (1834), *La Chute d'un Ange* (1838) et *Les Recueils* (1839). Et grâce à ce changement, il

réalise, contrairement à son milieu conservateur, que "l'humanité ne cesse de marcher" au nom de la loi du progrès dont les chemins sont fixes par la Providence, et parmi ces chemins les révolutions. Car Lamartine voyait en la révolution de 1789 un progrès dans la mesure où elle a appliqué l'idée de l'égalité des âmes qu'on trouve dans le christianisme. Il trouvait aussi que "la démocratie est une traduction politique de l'idéal évangélique". En bref, Lamartine a essayé de lier "la volonté divine", ou la providence, aux changements inéluctables de la société, en allant vers un libéralisme nouveau qui lui a servi de base pour s'allier au nouveau régime. Mais avant d'être élu député à Bergues ou à Macon, et même après, il a refusé d'appartenir à un parti parce qu'il considérait que sa place était "au toit". Il a juste progressivement viré à gauche jusqu'à la révolution de 1848 où il a tenté d'accomplir son rêve de "littérature sociale". Et son voyage en Orient qui l'a mené au Liban, en Palestine, en Turquie et en Syrie, révèle cette nouvelle orientation dans sa pensée religieuse et politique.

8- L'ouverture religieuse de Lamartine ne peut être séparée de sa nature, ni de ses orientations politiques, ni de sa conduite, ni de ses idées ou actions. Et si la religion est pour lui une expérience spirituelle pure qui le rapproche des autres religions, loin de la bigoterie et de l'enfermement, sa vie politique va dans une direction qui lie l'idée religieuse à son horizon politique, social et pratique. Mais son appartenance à la classe des nobles et à une famille qui s'était rangée du côté de la royauté contre Napoléon (considéré par le père de Lamartine comme un "usurpateur" du pouvoir), a été souvent déterminante dans ses choix intellectuels et politiques par rapport aux conflits de cette époque. La chose la plus importante à remarquer dans ce contexte est la continuité entre ses idées, sa vie et ses méthodes de travail. Cela explique parfois pourquoi il a choisi telle façon d'écrire et pas telle autre. Car sa poésie n'est pas juste un monde de "formes" indépendant de la "profession" du poète, de sa position, de ses émotions et de ses idées. Au contraire, la naissance de Lamartine, tout comme ses lieux de vie, sa place sociale, ses expériences émotionnelles, ses ambitions politiques, ses croyances et ses doutes sont au cœur de son œuvre. Le fait, par exemple, de faire partie de la noblesse lui a certainement dicté des engagements politiques et un style de vie spécifique qui ont dû marquer sa création littéraire. Son train de vie noble exigeait aussi des moyens financiers qu'il n'avait pas. Ce qui l'a poussé à écrire parfois pour couvrir ses dettes. C'est le cas avec *Les Nouvelles Méditations* et *Les Recueils*.

Autre point important en rapport avec son appartenance sociale, est sa position de gentilhomme. En effet, cette situation sociale privilégiée l'a placé au-dessus des débats et conflits autour des écoles littéraires. Alors il a

adopté une attitude qui a fait de lui "ni un classique, ni un romantique", selon ses propres dires. Mais certains critiques expliquent son attitude par d'autres facteurs, comme le fait que Lamartine a passé son enfance et une partie de sa jeunesse à la campagne, loin des batailles littéraires et de leurs échos, ou le fait qu'il ne s'est pas beaucoup préoccupé de la question des idées et des théories sur la langue littéraire. Il n'était peut-être pas préparé, ni psychologiquement ni socialement, pour s'impliquer dans ces guerres littéraires qui prélevaient d'autres guerres littéraires entre romantisme, symbolisme, réalisme et naturalisme.

Quant à sa recherche active du pouvoir, elle est naturelle étant donné son appartenance sociale. Mais cette recherche n'a pas fait de lui un politicien au sens professionnel ou étroit du terme. Pour lui, la politique, plus qu'un poste, est une mission pour laquelle il a oeuvré avec passion. En cela, il a uni ses deux vocations: la poésie et la politique, le travail et le chant. Le rapport entre politique et poétique est très intime chez lui, comme on le voit dans ses discours en vers et ses pamphlets. La poésie n'est pas uniquement émotions, sentiments et soi explosif, mais aussi élément de progrès social et politique. Au nom de cet "apostolisme" politique, Lamartine a mis la poésie au service de son message. Or, avoir une telle compréhension de la poésie et de son rôle, impose à son auteur non seulement les sujets à traiter mais aussi la manière de s'exprimer. Et pour que son message politique atteigne le plus grand nombre de gens, Lamartine a évité les aventures modernistes et adopté une langue simple, facile à comprendre, efficace, ressemblant parfois au discours dans sa formulation, son éloquence, ses rimes et sa frontalité. Nous ne savons pas jusqu'à quel degré tout cela a altéré le niveau de son discours poétique, ni jusqu'où il a trompé la poésie avec la politique. Car les facteurs extérieurs à la poésie, comme les calculs politiques, nuisent à son essence. Et le poème lié à d'autres arts, comme l'art oratoire, sert des objectifs trop précis et éphémères.

Nous ne voulons pas nier toute valeur objective à la poésie politique de Lamartine. Mais quand on lit ses oeuvres, on découvre que sa révélation poétique n'a pas eu lieu dans cette partie de sa poésie mais dans celle qui avait comme sujet l'amour, la nature ou la religion, c'est-à-dire dans la poésie qui n'est pas otage d'une occasion, d'une position ou d'un moyen d'expression. Cela nous renvoie au XX^e siècle même, à la question de l'idéologie, de la politique et des objectifs sociaux dans la littérature. En mettant la poésie au service du "progrès humain" et de "l'objectif politique", Lamartine a préparé la voie à la poésie engagée ou à la poésie ayant une dimension et un objectif politiques. Au XX^e siècle qui fut un siècle de conflits idéologiques, de théories politiques et de guerres culturelles, la poésie s'est transformée en outil ou en arme politique, religieuse ou

idéologique. Et nous avons connu de grands poètes qui l'ont mise au service de la révolution, comme durant la période bolchevique : Maïakovski et Aftochenco, puis Neruda, Alberti, Nazem Hikmet et, dans le monde arabe, Ahmad Chawki, Hafez, Moutran, Al Akhtal as-Saghir, Al-Jawahiri, Darwish, Dankal, Bayyati et Sayyab.

La plupart de ces expériences et les poèmes de Lamartine nous enseignent que la poésie lorsqu'elle devient juste un moyen ou un support publicitaire, elle ne résiste pas longtemps et disparaît avec le temps. Mais il ne faut pas croire que toute poésie politique est fatalement vouée à la disparition et que toutes les expériences poétiques "engagées" n'ont plus aucun effet. Si on respecte les exigences artistiques du poème, qu'il soit politique ou idéologique, il s'élève et élève avec lui les questions qu'il aborde. Beaucoup de poèmes de Lamartine et de Hugo peuvent être classés sous cette étiquette. Mais si le poème concède à des conditions qui lui sont extérieures, il s'éloigne de la poésie, même s'il reste fidèle à une cause quelconque. Lamartine n'est pas sorti indemne de ces concessions, comme on l'a vu dans *Les Nouvelles Méditations*. Il a écrit des poèmes dictés par le goût du public, par besoin d'argent, et il a écrit des poèmes politiques qui trouvent facilement un écho auprès du public. Mais la plupart des grands poètes du XX^e siècle, engagés politiquement et idéologiquement, sont tombés dans ce "péché" et ont chargé la poésie d'un rôle ou d'une mission aux dépens de la poésie même.

Puis cette part - politique - de l'oeuvre de Lamartine ne représente pas une grande étape dans son expérience poétique, et n'est donc pas une matière essentielle à traiter parce qu'elle ne peut définir la valeur créative du poète. C'est le cas aussi de ses dernières productions poétiques, romanesques ou autres, lorsque son étoile a commencé à s'éclipser. Une question s'impose ici ne peut-on pas considérer la détérioration de son état matériel, poétique et psychologique et l'oubli dans lequel il est presque entièrement tombé comme autant de facteurs ou de raisons qui justifient ses glissements poétiques et littéraires? Peut-être Et cela s'applique à de nombreux poètes d'époques et de pays différents, comme les poètes de la cour en Angleterre, les écrivains des rois en France ou même certains poètes arabes de tout temps, dits poètes du pouvoir ou du régime. Il serait donc injuste de mettre la poésie politique de Lamartine et d'autres textes en avant de sorte qu'ils cachent ses expériences inspirées, vivantes et sincères, et qu'ils occultent sa recherche de la vraie poésie qui exprime avec profondeur les préoccupations de l'être, ses émotions et ses pensées.

En effet, ce sont ses grands poèmes, lyriques ou épiques, et ses écrits en prose, dont ses textes sur l'Orient, qui lui assurent une place importante dans

la poésie, française ou autre, et le rendent singulier quant à sa contribution à orienter l'école romantique sans s'y engager, et à ouvrir la voie à la poésie qui sert la société sans beaucoup la fréquenter. Et son pad sur l'expérience religieuse ouverte le rend aujourd'hui indispensable, tout comme ses écrits sur l'amour vifs, purs et sincères. Aussi Lamartine a oeuvré à la libération de la poésie des écoles et des courants bien prolifiques au XIX et XX siècles. Par son refus de s'engager dans le débat des écoles (classique, romantique, symboliste, naturaliste et réaliste), c'est comme s'il annonçait la période d'aujourd'hui où tous les courants et écoles littéraires et artistiques ont disparus depuis le XIX siècle, notre poète l'a annoncé et a payé cher son refus d'adhérer à une école quelconque. C'est pourquoi on voit en Lamartine qui se rebelle contre toute idée ou forme préconçue qui enchaîne l'expérience poétique, notre contemporain. Comme s'il a émergé de son refus de la théorie et de sa foi en la liberté de la poésie, c'est-à-dire en l'expérience poétique qui définit ses propres formes. Comme s'il nous disait la théorie naît durant l'écriture ou après, mais pas avant. Elle met la production poétique dans un contexte, une mode ou une période. Dans ce sens, il appartenait à son époque. Mais il n'était pas le poète d'une époque, au sens théorique imposé par les guerres des écoles et leurs engagements. C'est ce qui nous conduit au classicisme de Lamartine: non pas à son respect des règles exigées par cette école, mais à l'élévation de son expérience, de l'intime et du subjectif vers le général et l'humain. En cela aussi il est notre contemporain. En lui, nous trouvons les questions qui nous éprouvent, les choses que nous ressentons ou que nous pensons. Les grandes expériences dépassent leurs milieux et leurs temps. Il n'est donc pas vrai, comme certains l'ont pensé très vite, qu'il ne restait plus rien de Lamartine, de son vivant. Pensée étroite qui a porté pendant longtemps préjudice à de nombreux philosophes, poètes et auteurs dramatiques avant d'être réhabilités. Il suffit de lire ce qui a été écrit sur Sartre en 2005, en France, à l'occasion de la célébration du centenaire de sa naissance, pour réaliser jusqu'à quel degré ce regard "consommateur" et éphémère continue de régner sur la critique. En effet, tous les critiques étaient unanimes à considérer qu'il ne reste plus rien de Sartre, ni de sa philosophie, ni de son théâtre, ni de ses critiques. A tel point que quelqu'un s'est demandé "s'il ne fallait pas brûler Sartre" et qu'un autre a parlé de "Sartre ou la nausée", voire de "Sartre dans la conscience de la mémoire".

On a dit des choses semblables même sur Shakespeare qui a été réhabilité après deux siècles de négligence et d'oubli, et sur Schopenhauer. Nombreux aussi sont les poètes, les écrivains et les penseurs arabes qui ont subi le même sort, comme Chawki, Hafez Ibrahim, Moutran, Fawzi Maalouf, Badawi al-Jabal et Faris Chidiaq. La perception qui évalue les

écrivains et les poètes en fonction des impératifs du présent seulement, demeure dans le partiel ci dans l'esprit de consommation. Lamartine, comme on l'a maintes fois dit, a été perçu comme un poète sans nouveauté qui n'a presque pas laissé de trace, dans la poésie française au moins. Puisqu'il a clairement influencé la poésie arabe, notamment la période romantique ou néoclassique dans la première moitié du XX^e siècle, comme beaucoup d'autres poètes français tels que Hugo, Racine, Corneille et La Fontaine. Des poètes comme Al Akthal as-Saghir, Elias Abou Chabaki, Chabi, Mahmoud Taha et même Chawki et Moutran, lui doivent beaucoup sur le plan thématique (la nature, la religion et l'amour) et sur le plan de la langue.

Lamartine n'est donc pas "étranger" à notre poésie arabe. Il occupe même une place singulière et a le respect qu'il mérite, non seulement à cause de ses expériences religieuses ouvertes, de son regard sur l'Orient qui n'a rien de touristique, d'exotique ou d'arrogant, ou de son esprit de tolérance, mais surtout parce que- par sa poésie- il a marqué la mémoire de nos poètes.

Paul Chaoul

MEDITATIONS POETIQUES

L'ISOLEMENT

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici, gronde le fleuve aux vagues écumantes ;
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur;
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon ;
Et le char vapoureux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs,
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme, ni transports,
Je contemple la terre, ainsi qu'une ombre errante:
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis: " Nulle part le bonheur ne m'attend".

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières?
Vains objets dont pour moi le charme est envolé;
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé!

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un oeil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts;
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire,
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux?
Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire,
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour!

Que ne puis-je, porté sur le char de l'aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi,
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève l'arrache aux vallons;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie:
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons!

A ELVIRE

Oui, l'Anio murmure encore
Le doux nom de Cynthie aux rochers de Tibur,
Vaucluse a retenu le nom chéri de Laure,
Et Ferrare au siècle futur
Murmurera toujours celui d'Eléonore!
Heureuse la beauté que le poète adore!
Heureux le nom qu'il a chanté!
Toi, qu'en secret son culte honore,
Tu peux, tu peux mourir! dans la postérité
Il lègue à ce qu'il aime une éternelle vie,
Et l'amante et l'amant sur l'aile du génie
Montent, d'un vol égal, à l'immortalité!
Ah! si mon frêle esquif, battu par la tempête,
Grâce à des vents plus doux, pouvait surgir au port ;
Si des soleils plus beaux se levaient sur ma tête ;
Si les pleurs d'une amante, attendrissant le sort,
Ecartaient de mon front les ombres de la mort ;
Peut-être?... oui, pardonne, ô maître de la lyre!
Peut-être j'oserais, et que n'ose un amant?
Egaler mon audace à l'amour qui m'inspire,
Et, dans des chants rivaux célébrant mon délire,
De notre amour aussi laisser un monument!
Ainsi le voyageur qui dans son court passage
Se repose un moment à l'abri du vallon,
Sur l'arbre hospitalier dont il goûta l'ombrage
Avant que de partir, aime à graver son nom!

Vois-tu comme tout change ou meurt dans la nature?
La terre perd ses fruits, les forêts leur parure;
Le fleuve perd son onde au vaste sein des mers;

Par un souffle des vents la prairie est fanée,
Et le char de l'automne, au penchant de l'année,
Roule, déjà poussé par la main des hivers!
Comme un géant armé d'un glaive inévitable,
Atteignant au hasard tous les êtres divers,
Le temps avec la mort, d'un vol infatigable
Renouvelle en fuyant ce mobile univers!
Dans l'éternel oubli tombe ce qu'il moissonne:
Tel un rapide été voit tomber sa couronne
Dans la corbeille des glaneurs!
Tel un pampre jauni voit la féconde automne
Livrer ses fruits dorés au char des vendangeurs!
Vous tomberez ainsi, courtes fleurs de la vie!
Jeunesse, amour, plaisir, fugitive beauté!
Beauté, présent d'un jour que le ciel nous envie,
Ainsi vous tomberez, si la main du génie
Ne vous rend l'immortalité!

Vois d'un oeil de pitié la vulgaire jeunesse,
Brillante de beauté, s'enivrant de plaisir!
Quand elle aura tari sa coupe enchanteresse,
Que restera-t-il d'elle? à peine un souvenir :
Le tombeau qui l'attend l'engloutit tout entière,
Un silence éternel succède à ses amours;
Mais les siècles auront passé sur ta poussière,
Elvire, et tu vivras toujours!

LE SOIR

Le soir ramène le silence.
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon;
A mes pieds l'étoile amoureuse
De sa lueur mystérieuse
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux:
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre..

Tout à coup détaché des cieux,
Un rayon de l'astre nocturne,
Glissant sur mon front taciturne,
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,
Charmant rayon, que me veux-tu?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme?

Descends-tu pour me révéler
Des mondes le divin mystère?
Ces secrets cachés dans la sphère
Où le jour va te rappeler?

Une secrète intelligence
T'adresse-t-elle aux malheureux?
Viens-tu la nuit briller sur eux
Comme un rayon de l'espérance?

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au coeur fatigué qui t'implore?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir?

Mon coeur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus:
Douce lumière, es-tu leur âme?

Peut-être ces mânes heureux
Glissent ainsi sur le bocage?
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux!

Ah ! si c'est vous, ombres chéries!
Loin de la foule et loin du bruit,
Revenez ainsi chaque nuit
Vous mêler à mes rêveries.

Ramenez la paix et l'amour
Au sein de mon âme épuisée,
Comme la nocturne rosée
Qui tombe après du jour

Venez!... mais des vapeurs funèbres
Montent des bords de l'horizon:
Elles voilent le doux rayon,
Et tout rentre dans les ténèbres.

****□

L'IMMORTALITÉ

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore,
Sur nos fronts languissants à peine il jette encore
Quelques rayons tremblants qui combattent la nuit;
L'ombre croit, le jour meurt, tout s'efface et tout fuit!

Qu'un autre à cet aspect frissonne et s'attendrisse,
Qu'il recule en tremblant des bords du précipice,
Qu'il ne puisse de loin entendre sans frémir
Le triste chant des morts tout prêt à retentir,
Les soupirs étouffés d'une amante ou d'un frère
Suspendus sur les bords de son lit funéraire,
Ou l'airain gémissant, dont les sons éperdus
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus!

Je te salue, ô mort ! Libérateur céleste,
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur;
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,
Ton front n'est point cruel, ton oeil n'est point perfide:
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide;
Tu n'anéantis pas, tu délivres! ta main,
Céleste messenger, porte un flambeau divin;
Quand mon oeil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière;
Et l'espoir près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau!

Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles,
Viens, ouvre ma prison; viens, prête-moi tes ailes;
Que tardes-tu? Parais; que je m'élançe enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin!

(Fragment)

LE VALLON

Mon coeur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses voeux importuner le sort;
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscur vallée :
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais
Qui courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure
Tracent en serpentant les contours du vallon;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée,
Elle a passé sans bruit, sans nom, et sans retour
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux;
Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie,
Je viens chercher vivant le calme du Léthé;
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie:
L'oubli seul désormais et ma félicité.

(Fragment)

SOUVENIR

En vain le jour succède au jour,
Ils glissent sans laisser de trace;
Dans mon âme rien ne t'efface,
O dernier songe de l'amour!

Je vois mes rapides années
S'accumuler derrière moi,
Comme le chêne autour de soi
Voit tomber ses feuilles fanées.

Mon front est blanchi par le temps;
Mon sang refroidi coule à peine,
Semblable à cette onde qu'enchaîne
Le souffle glacé des autans.

Mais ta jeune et brillante image,
Que le regret vient embellir,
Dans mon sein ne saurait vieillir
Comme l'âme, elle n'a point d'âge.

Non, tu n'as pas quitté mes yeux;
Et quand mon regard solitaire
Cessa de te voir sur la terre,
Soudain je te vis dans les cieux.

Là, tu m'apparais telle encore
Que tu fus à ce dernier jour,
Quand vers ton céleste séjour
Tu t'envolas avec l'aurore.

Ta pure et touchante beauté
Dans les cieux même t'a suivie;
Tes yeux, où s'éteignait la vie,
Rayonnent d'immortalité!

Du zéphyr l'amoureuse haleine
Soulève encor tes longs cheveux;
Sur ton sein leurs flots onduleux
Retombent en tresses d'ébène.

L'ombre de ce voile incertain
Adoucit encor ton image,
Comme l'aube qui se dégage
Des derniers voiles du matin.

Du soleil la céleste flamme
Avec les jours revient et fuit;
Mais mon amour n'a pas de nuit,
Et tu luis toujours sur mon âme.

C'est toi que j'entends, que je vois,
Dans le désert, dans le nuage;
L'onde réfléchit ton image;
Le zéphyr m'apporte ta voix.

Tandis que la terre sommeille,
Si j'entends le vent soupirer,
Je crois t'entendre murmurer
Des mots sacrés à mon oreille.

Si j'admire ces feux épars
Qui des nuits parsèment le voile,
Je crois te voir dans chaque étoile
Qui plaît le plus à mes regards.

Et si le souffle du zéphyr

M'enivre du parfum des fleurs,
Dans ses plus suaves odeurs
C'est ton souffle que je respire.

C'est ta main qui sèche mes pleurs,
Quand je vais, triste et solitaire,
Répandre en secret ma prière
Près des autels consolateurs.

Quand je dors, tu veilles dans l'ombre;
Tes ailes reposent sur moi;
Tous mes songes viennent de toi,
Doux comme le regard d'une ombre.

Pendant mon sommeil, si ta main
De mes jours déliait la trame,
Céleste moitié de mon âme,
J'irais m'éveiller dans ton sein!

Comme deux rayons de l'aurore,
Comme deux soupirs confondus,
Nos deux âmes ne forment plus
Qu'une âme, et je soupire encore!

LE LAC

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout a coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laisa tomber ces mots:

"O temps! suspends ton vol, et vous, heures propices!
Suspendez votre cours:
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!"

"Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent,
Oubliez les heureux.

"Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit;
Je dis à cette nuit: Sois plus lente; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

"Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons!.
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
Il coule, et nous passons!"

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur?

Eh quoi! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace?
Quoi! passés pour jamais! quoi! tout entiers perdus!.
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus!

Eternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez: nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,

Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clarets!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise: ils ont aimé!

****□

LA FOI

O néant! ô seul Dieu que je puisse comprendre!
Silencieux abîme où je vais redescendre,
Pourquoi laissas-tu l'homme échapper de ta main?
De quel sommeil profond je dormais dans ton sein!
Dans l'éternel oubli j'y dormirais encore;
Mes yeux n'auraient pas vu ce faux jour que j'abhorre,
Et dans ta longue nuit, mon paisible sommeil
N'aurait jamais connu ni songes, ni réveil
— Mais puisque je naquis, sans doute il fallait naître.
Si l'on m'eût consulté, j'aurais refusé l'être.
Vains regrets! le destin me condamnait au jour,
Et je vins, ô soleil, te maudire à mon tour.
— Cependant, il est vrai, cette première aurore,
Ce réveil incertain d'un être qui s'ignore,
Cet espace infini s'ouvrant devant ses yeux,
Ce long regard de l'homme interrogeant les cieux,
Ce vague enchantement, ces torrents d'espérance,
Eblouissent les yeux au seuil de l'existence.
Salut. nouveau séjour où le temps m'a jeté,
Globe, témoin futur de ma félicité!
Salut, sacré flambeau qui nourris la nature!
Soleil, premier amour de toute créature!
Vastes cieux, qui cachez le Dieu qui vous a faits!
Terre, berceau de l'homme, admirable palais!
Homme, semblable à moi, mon compagnon, mon frère!
Toi plus belle à mes yeux, à mon âme plus chère!
Salut, objets, témoins, instruments du bonheur!
Remplissez vos destins, je vous apporte un coeur...
— Que ce rêve est brillant! mais, hélas! c'est un rêve.
Il commençait alors; maintenant il s'achève.

La douleur lentement m'entre'ouvre le tombeau
Salut, mon dernier jour! sois mon jour le plus beau!

J'ai vécu; j'ai passé ce désert de la vie,
Où toujours sous mes pas chaque fleur s'est flétrie;
Où toujours l'espérance, abusant ma raison,
Me montrait le bonheur dans un vague horizon.
Où du vent de la mort les brûlantes haleines
Sous mes lèvres toujours tarissaient les fontaines.
Qu'un autre, s'exhalant en regrets superflus,
Redemande au passé ses jours qui ne sont plus,
Pleure de son printemps l'aurore évanouie,
Et consente à revivre une seconde vie:
Pour moi, quand le destin m'offrirait à mon choix
Le sceptre du génie, ou le trône des rois,
La gloire, la beauté, les trésors, la sagesse,
Et joindrait à ses dons l'éternelle jeunesse,
J'en jure par la mort; dans un monde pareil,
Non, je ne voudrais pas rajeunir d'un soleil.
Je ne veux pas d'un monde où tout change, où tout passe;
Où, jusqu'au souvenir, tout s'use et tout s'efface;
Où tout est fugitif, périssable, incertain;
Où le jour du bonheur n'a pas de lendemain!
— Combien de fois ainsi, trompé par l'existence,
De mon sein pour jamais j'ai banni l'espérance!
Combien de fois ainsi mon esprit abattu
A cru s'envelopper d'une froide vertu,
Et, rêvant de Zénon la trompeuse sagesse,
Sous un manteau stoïque a caché sa faiblesse!
Dans son indifférence un jour enseveli,
Pour trouver le repos il invoquait l'oubli.
Vain repos! faux sommeil! — Tel qu'au pied des collines
Où Rome sort du sein de ses propres ruine,
L'oeil voit dans ce chaos, confusément épars,
D'antiques monuments, de modernes remparts,
Des théâtres croulants, dont les frontons superbes

Dorment dans la poussière ou rampent sous les herbes,
Les palais des héros par les ronces couverts,
Des dieux couchés au seuil de leurs temples déserts,
L'obélisque éternel ombrageant la chaumière,
La colonne portant une image étrangère,
L'herbe dans le forum, les fleurs dans les tombeaux,
Et ces vieux panthéons peuplés de dieux nouveaux;
Tandis que, s'élevant de distance en distance,
Un faible bruit de vie interrompt ce silence:
Telle est notre âme, après ces longs ébranlements
Secouant la raison jusqu'en ses fondements,
Le malheur n'en fait plus qu'une immense ruine,
Où comme un grand débris le désespoir domine!
De sentiments éteints silencieux chaos,
Éléments opposés, sans vie et sans repos,
Restes de passions par le temps effacées,
Combat désordonné de vœux et de pensées,
Souvenirs expirants, regrets, dégoûts, remords.
Si du moins ces débris nous attestaient sa mort!
Mais sous ce vaste deuil l'âme encore est vivante;
Ce feu sans aliment soi-même s'alimente;
Il renaît de sa cendre, et ce fatal flambeau
Craint de brûler encore au delà du tombeau.
Ame! qui donc es-tu? flamme qui me dévore,
Dois-tu vivre après moi? dois-tu souffrir encore?
Hôte mystérieux, que vas-tu devenir?
Au grand flambeau du jour vas-tu te réunir?
Peut-être de ce feu tu n'es qu'une étincelle,
Qu'un rayon égaré, que cet astre rappelle.
Peut-être que, mourant lorsque l'homme est détruit,
Tu n'es qu'un suc plus pur que la terre a produit,
Une fange animée, une argile pensante...
Mais que vois-je? à ce mot, tu frémis d'épouvante:
Redoutant le néant, et lasse de souffrir,
Hélas! tu crains de vivre et trembles de mourir.

— Qui te révélera, redoutable mystère?
J'écoute en vain la voix des sages de la terre
Le doute égare aussi ces sublimes esprits,
Et de la même argile ils ont été pétris.
Rassemblant les rayons de l'antique sagesse,
Socrate te cherchait aux beaux jours de la Grèce;
Platon à Sunium te cherchait après lui;
Deux mille ans sont passés, je te cherche aujourd'hui;
Deux mille ans passeront, et les enfants des hommes
S'agiteront encor dans la nuit où nous sommes.
La vérité rebelle échappe à nos regards,
Et Dieu seul réunit tous ses rayons épars.
— Ainsi, prêt à fermer mes yeux à la lumière,
Nul espoir ne viendra consoler ma paupière
Mon âme aura passé, sans guide et sans flambeau
De la nuit d'ici-bas dans la nuit du tombeau,
Et j'emporte au hasard, au monde où je m'élance,
Ma vertu sans espoir, mes maux sans récompense.
.....
.....
.....
.....

— Mais, tandis qu'exhalant le doute et le blasphème,
Les yeux sur mon tombeau, je pleure sur moi-même,
La foi, se réveillant, comme un doux souvenir,
Jette un rayon d'espoir sur mon pâle avenir,
Sous l'ombre de la mort me ranime et m'enflamme,
Et rend à mes vieux jours la jeunesse de l'âme.
Je remonte aux lueurs de ce flambeau divin,
Du couchant de ma vie à son riant matin;
J'embrasse d'un regard la destinée humaine;
A mes yeux satisfaits tout s'ordonne et s'enchaîne;
je lis dans l'avenir la raison du présent;
L'espoir ferme après moi les portes du néant,
Et rouvrant l'horizon à mon âme ravie,

M'explique par la mort l'énigme de la vie.
Cette foi qui m'attend au bord de mon tombeau,
Hélas! il m'en souvient, plana sur mon berceau.
De la terre promise immortel héritage,
Les pères à leurs fils l'ont transmis d'âge en âge.
Notre esprit la reçoit à son premier réveil,
Comme les dons d'en haut, la vie et le soleil;
Comme le lait de l'âme, en ouvrant la paupière,
Elle a coulé pour nous des lèvres d'une mère;
Elle a pénétré l'homme en sa tendre saison;
Son flambeau dans les coeurs précéda la raison.
L'enfant, en essayant sa première parole,
Balbutie au berceau son sublime symbole,
Et, sous l'oeil maternel germant à son insu,
Il la sent dans son coeur croître avec la vertu.

Ah! si la vérité fut faite pour la terre,
Sans doute elle a reçu ce simple caractère;
Sans doute dès l'enfance offerte à nos regards,
Dans l'esprit par les sens entrant de toutes parts,
Comme les purs rayons de la céleste flamme
Elle a dû dès l'aurore environner notre âme,
De l'esprit par l'amour descendre dans les coeurs,
S'unir au souvenir, se fondre dans les moeurs;
Ainsi qu'un grain fécond que l'hiver couvre encore,
Dans notre sein longtemps germer avant d'éclore,
Et, quand l'homme a passé son orageux été,
Donner son fruit divin pour l'immortalité.

Soleil mystérieux! flambeau d'une autre sphère,
Prête à mes yeux mourants ta mystique lumière,
Pars du sein du Très-Haut, rayon consolateur.
Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur!
Hélas! je n'ai que toi; dans mes heures funèbres,
Ma raison qui pâlit m'abandonne aux ténèbres;
Cette raison superbe, insuffisant flambeau,

S'éteint comme la vie aux portes du tombeau;
Viens donc la remplacer, ô céleste lumière!
Viens d'un jour sans nuage inonder ma paupière;
Tiens-moi lieu du soleil que je ne dois plus voir,
Et brille à l'horizon comme l'astre du soir.
(Fragmenst)

DIEU

A M. de la Mennais.

Oui, mon âme se plaît à secouer ses chaînes
Déposant le fardeau des misères humaines,
Laisant errer mes sens dans ce monde des corps,
Au monde des esprits je monte sans efforts.
Là, foulant à mes pieds cet univers visible,
Je plane en liberté dans les champs du possible.
Mon âme est à l'étroit dans sa vaste prison:
Il me faut un séjour qui n'ait pas d'horizon.

 Comme une goutte d'eau dans l'Océan versée,
L'infini dans son sein absorbe ma pensée;
Là, reine de l'espace et de l'éternité,
Elle ose mesurer le temps, l'immensité,
Aborder le néant, parcourir l'existence,
Et concevoir de Dieu l'inconcevable essence.
Mais sitôt que je veux peindre ce que je sens,
Toute parole expire en efforts impuissants.
Mon âme croit parler, ma langue embarrassée
Frappe l'air de vingt sons, ombre de ma pensée.

Dieu fit pour les esprits deux langages divers:
En sons articulés l'un vole dans les airs;
Ce langage borne s'apprend parmi les hommes,
Il suffit aux besoins de l'exil où nous sommes,
Et, suivant des mortels les destins inconstants
Change avec les climats ou passe avec les temps.
L'autre, éternel, sublime, universel, immense,
Est le langage inné de toute intelligence
Ce n'est point un son mort dans les airs répandu,
C'est un verbe vivant dans le cœur entendu;

On l'entend, on l'explique, on le parle avec l'âme;
Ce langage senti touche, illumine, enflamme;
De ce que l'âme éprouve interprètes brûlants,
Il n'a que des soupirs, des ardeurs, des élans;
C'est la langue du ciel que parle la prière,
Et que le tendre amour comprend seul sur la terre.

Aux pures régions où j'aime à m'envoler,
L'enthousiasme aussi vient me la révéler;
Lui seul est mon flambeau dans cette nuit profonde,
Et mieux que la raison il m'explique le monde.
Viens donc! il est mon guide, et je veux t'en servir.
A ses ailes de feu, viens, laisse-toi ravir!
Déjà l'ombre du monde à nos regards s'efface,
Nous échappons au temps, nous franchissons l'espace,
Et dans l'ordre éternel de la réalité,
Nous voilà face à face avec la vérité!
Cet astre universel, sans déclin, sans aurore,
C'est Dieu, c'est ce grand tout, qui soi-même s'adore!
Il est; tout est en lui: l'immensité, les temps,
De son être infini sont les purs éléments;
L'espace est son séjour, l'éternité son âge;
Le jour est son regard, le monde est son image;
Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main;
L'être à flots éternels découlant de son sein,
Comme un fleuve nourri par cette source immense,
S'en échappe, et revient finir où tout commence.
Sans bornes comme lui ses ouvrages parfaits
Bénissent en naissant la main qui les a faits!
Il peuple l'infini chaque fois qu'il respire;
Pour lui, vouloir c'est faire, exister c'est produire!
Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,
Sa volonté suprême est sa suprême loi!
Mais cette volonté, sans ombre et sans faiblesse,
Est à la fois puissance, ordre, équité, sagesse.
Sur tout ce qui peut être il l'exerce à son gré;

Le néant jusqu'à lui s'élève par degré:
Intelligence, amour, force, beauté, jeunesse,
Sans s'épuiser jamais, il peut donner sans cesse,
Et comblant le néant de ses dons précieux,
Des derniers rangs de l'être il peut tirer des dieux!
Mais ces dieux de sa main, ces fils de sa puissance,
Mesurent d'eux à lui l'éternelle distance,
Tendant par leur nature à l'être qui les fit;
Il est leur fin à tous, et lui seul se suffit!

Voilà, voilà le Dieu que tout esprit adore,
Qu'Abraham a servi, que rêvait Pythagore,
Que Socrate annonçait, qu'entrevoyait Platon;
Ce Dieu que l'univers révèle à la raison,
Que la justice attend, que l'infortune espère,
Et que le Christ enfin vint montrer à la terre!
Ce n'est plus là ce Dieu par l'homme fabriqué,
Ce Dieu par l'imposture à l'erreur expliqué,
Ce Dieu défiguré par la main des faux prêtres,
Qu'adoraient en tremblant nos crédules ancêtres.
Il est seul, il est un, il est juste, il est bon;
La terre voit son oeuvre, et le ciel sait son nom!

Heureux qui le connaît! plus heureux qui l'adore!
Qui, tandis que le monde ou l'outrage ou l'ignore,
Seul, aux rayons pieux des lampes de la nuit,
S'élève au sanctuaire où la foi l'introduit
Et, consumé d'amour et de reconnaissance,
Brûle comme l'encens son âme en sa présence!
Mais pour monter à lui notre esprit abattu
Doit emprunter d'en haut sa force et sa vertu.
Il faut voler au ciel sur des ailes de flamme:
Le désir et l'amour sont les ailes de l'âme.

Ah! que ne suis-je né dans l'âge où les humains,
Jeunes, à peine encore échappés de ses mains,

Près de Dieu par le temps, plus près par l'innocence,
Conversaient avec lui, marchaient en sa présence?
Que n'ai-je vu le monde à son premier soleil?
Que n'ai-je entendu l'homme à son premier réveil?
Tout lui parlait de toi, tu lui parlais toi-même;
L'univers respirait ta majesté suprême;
La nature, sortant des mains du Créateur,
Etalait en tous sens le nom de son auteur;
Ce nom, caché depuis sous la rouille des âges,
En traits plus éclatants brillait sur tes ouvrages;
L'homme dans le passé ne remontait qu'à toi;
Il invoquait son père, et tu disais: C'est moi.

Longtemps comme un enfant ta voix daigna l'instruire,
Et par la main longtemps tu voulus le conduire.
Que de fois dans ta gloire à lui tu t'es montré,
Aux vallons de Sennar, aux chênes de Membré,
Dans le buisson d'Horeb, ou sur l'auguste cime
Où Moïse aux Hébreux dictait sa loi sublime!
Ces enfants de Jacob, premiers-nés des humains,
Reçurent quarante ans la manne de tes mains
Tu frappais leur esprit par tes vivants oracles!
Tu parlais à leurs yeux par la voix des miracles!
Et lorsqu'ils t'oubliaient, tes anges descendus
Rappelaient ta mémoire à leurs coeurs éperdus!
(Fragment)

LA MORT DE SOCRATE
POEME

La vérité, c'est Dieu!

LA MORT DE SOCRATE

Le soleil se levant aux sommets de l'Hymètte
Du temple de Thésée illuminait le faîte,
Et frappant de ses feux les murs du Parthénon,
Comme un furtif adieu, glissait dans la prison;
On voyait sur les mers une poupe dorée,
Au bruit des hymnes saints, voguer vers le Pirée,
Et c'était ce vaisseau dont le fatal retour
Devait aux condamnés marquer leur dernier jour;
Mais la loi défendait qu'on leur ôtât la vie
Tant que le doux soleil éclairait l'Ionie,
De peur que ses rayons aux vivants destinés
Par des yeux sans regard ne fussent profanés,
Ou que le malheureux, en fermant sa paupière,
N'eût à pleurer deux fois la vie et la lumière!
Ainsi, l'homme exilé du champ de ses aïeux
Part avant que l'aurore ait éclairé les cieux!

Attendant le réveil du fils de Sophronique,
Quelques amis en deuil erraient sous le portique;
Et sa femme portant son fils sur ses genoux,
Tendre enfant, dont la main joue avec les verrous!
Accusant la lenteur des geôliers insensibles,
Frappait du front l'airain des portes inflexibles!
La foule inattentive au cri de ses douleurs
Demandait en passant le sujet de ses pleurs,
Et, reprenant bientôt sa course suspendue,
Et dans les longs parvis par groupes répandue,
Recueillait ces vains bruits dans le peuple semés,
Parlait d'autels détruits et des dieux blasphémés,
Et d'un culte nouveau corrompant la jeunesse,

Et de ce dieu sans nom étranger dans la Grèce!
C'était quelque insensé, quelque monstre odieux,
Quelque nouvel Oreste aveuglé par les dieux,
Qu'atteignait à la fin la tardive justice,
Et que la terre au ciel devait en sacrifice!

.....
.....

"Vous le savez, amis! souvent, dès ma jeunesse,
Un génie inconnu m'inspira la sagesse,
Et du monde futur me découvrit les lois;
Était-ce quelque dieu caché dans une voix?
Une ombre m'embrassant d'une amitié secrète?
L'écho de l'avenir? la muse du poète?
Je ne sais; mais l'esprit qui me parlait tout bas,
Depuis que de ma fin je m'approche à grands pas,
En Sons plus élevés me pane, me console;
Je reconnais plus tôt sa divine parole,
Soit qu'un coeur affranchi du tumulte des sens
Avec plus de silence écoute ses accents;
Soit que comme l'oiseau l'invisible génie
Redouble vers le soir sa touchante harmonie;
Soit plutôt qu'oubliant ce jour qui va finir
Mon âme suspendue aux bords de l'avenir
Distingue mieux le son qui part d'un autre monde,
Comme le nautonier, le soir, errant sur l'onde,
A mesure qu'il vogue, et s'approche du bord
Distingue mieux la voix qui s'élève du port,
Cet invisible ami jamais ne m'abandonne,
Toujours de son accent mon oreille résonne,
Et sa voix dans ma voix parle seule aujourd'hui;
Amis, écoutez donc! ce n'est plus moi!c'est lui!..."

Le front calme et serein, l'oeil rayonnant d'espoir,
Socrate à ses amis fit signe de s'asseoir;
A ce signe muet soudain ils obéirent

Et sur les bords du lit en silence ils s'assirent
Symmias abaissait son manteau sur ses yeux;
Criton d'un oeil pensif interrogeait les cieux;
Cébès penchait à terre un front mélancolique;
Anaxagore, armé d'un rire sardonique,
Semblait, du philosophe enviant l'heureux sort,
Rire de la fortune et défier la mort!
Et le dos appuyé sur la porte de bronze,
Les bras entrelacés, le serviteur des Onze,
De doute et de pitié tour à tour combattu,
Murmurait sourdement: "Que lui sert sa vertu?"
Mais Phédon, regrettant l'ami plus que le sage,
Sous ses cheveux épars voilant son beau visage,
Plus près du lit funèbre aux pieds du maître assis,
Sur ses genoux pliés se penchait comme un fils,
Levait ses yeux voilés sur l'ami qu'il adore,
Rougissait de pleurer, et le pleurait encore!

Du sage cependant la terrestre douleur
N'osait point altérer les traits ni la couleur;
Son regard élevé loin de nous semblait lire;
Sa bouche, où reposait son gracieux sourire,
Toute prête à parler, s'entrouvrait à demi;
Son oreille écoutait son invisible ami;
Ses cheveux, effleurés du souffle de l'automne,
Dessinaient sur sa tête une pâle couronne,
Et, de l'air matinal par moment agités,
Répandaient sur son front des reflets argentés;
Mais, à travers ce front où son âme est tracée,
On voyait rayonner sa sublime pensée,
Comme, à travers l'albâtre ou l'airain transparents,
La lampe, sur l'autel jetant ses feux mourants
Par son éclat voilé se trahissant encore,
D'un reflet lumineux les frappe et les colore!
Comme l'oeil sur les mers suit la voile qui part,
Sur ce front solennel attachant leur regard,

A ses yeux suspendus, ne respirant qu'à peine,
Ses amis attentifs retenaient leur haleine;
Leurs yeux le contemplaient pour la dernière fois;
Ils allaient pour jamais emporter cette voix!
Comme la vague s'ouvre au souffle errant d'Eole,
Leur âme impatiente attendait sa parole!
Enfin, du ciel sur eux son regard s'abaissa,
Et lui, comme autrefois, sourit et commença:

"Quoi! vous pleurez, amis! vous pleurez quand mon âme,
Semblable au pur encens que la prêtresse enflamme,
Affranchie à jamais du vil poids de son corps,
Va s'envoler aux dieux, et, dans de saints transports
Saluant ce jour pur, qu'elle entrevit peut-être,
Chercher la vérité, la voir et la connaître!
Pourquoi donc vivons-nous, si ce n'est pour mourir?
Pourquoi pour la justice ai-je aimé de souffrir?
Pourquoi dans cette mort qu'on appelle la vie,
Contre ses vils penchants luttant, quoique asservie,
....."

(Fragments)

NOUVELLES MÉDITATIONS
POÉTIQUES

BONAPARTE

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier de loin voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé!

Ici gît... point de nom!.. demandez à la terre!
Ce nom? il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le coeur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Depuis ces deux grands noms qu'un siècle au siècle annonce
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce,
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola.
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace,
Et ce pied s'est arrêté là!...

Il est là!... sous trois pas un enfant le mesure!
Son ombre ne rend pas même un léger murmure!
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil!
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil!

Ne crains pas, cependant, ombre encore inquiète,
Que je vienne outrager ta majesté muette.

Non. La lyre aux tombeaux n'a jamais insulté.
La mort fut de tout temps l'asile de la gloire.
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire.
Rien!... excepté la vérité!

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage,
Mais pareil à l'éclair tu sortis d'un orage!
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom!
Tel ce Nil dont Memphis boit les vagues fécondes
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.

.....
.....
.....

Tu combattis l'erreur sans regarder le nombre;
Pareil au fier Jacob tu luttas contre une ombre!
Le fantôme croula sous le poids d'un mortel!
Et, de tous ses grands noms profanateur sublime,
Tu jouas avec eux, comme la main du crime
Avec les vases de l'autel.

Ainsi, dans les accès d'un impuissant délire
Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire
En jetant dans ses fers un cri de liberté,
Un héros tout à coup de la poudre s'élève,
Le frappe avec son sceptre... il s'éveille, et le rêve
Tombe devant la vérité!

Ah! si rendant ce sceptre à ses mains légitimes,
Plaçant sur ton pavois de royales victimes,
Tes mains des saints bandeaux avaient lavé l'affront!
Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois même,
De quel divin parfum, de quel pur diadème
L'histoire aurait sacré ton front!

Gloire! honneur! liberté! ces mots que l'homme adore,
Retentissaient pour toi comme l'airain sonore
Dont un stupide écho répète au loin le son:
De cette langue en vain ton oreille frappée
Ne comprit ici-bas que le cri de l'épée,
Et le mâle accord du clairon!

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde, que l'empire!
Tu marchais!... tout obstacle était ton ennemi!
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un coeur ami!

Jamais, pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer!
Comme un soldat debout qui veille sous les armes,
Tu vis de la beauté le sourire ou les larmes,
Sans sourire et sans soupirer!

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes!
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes!
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient comme un vent la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier!

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure!
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure:
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser
Comme l'aigle régissant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser!

.....
.....
.....
.....

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire,
Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire,
Fouler d'un même pied des tribuns et des rois;
Forger un joug trempé dans l'amour et la haine,
Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne
Un peuple échappé de ses lois!

Être d'un siècle entier la pensée et la vie,
Émousser le poignard, décourager l'envie;
Ébranler, raffermir l'univers incertain,
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde,
Quel rêve!!! et ce fut ton destin!...

Tu tombas cependant de ce sublime faite!
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau!
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau!

Oh! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit!
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu, que la pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit!

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde
Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours;

Tel du sommet désert de ta grandeur suprême,
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours!

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes
Dont l'oeil voit sur les mers étinceler les cimes,
Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux!
Et, d'un reflet de gloire éclairant ton visage,
Chaque flot t'apportait une brillante image
Que tu suivais longtemps des yeux!

Là, sur un pont tremblant tu défiais la foudre!
Là, du désert sacré tu réveillais la poudre!
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain!
Là, tes pas abaissaient une cime escarpée!
Là, tu changeais en sceptre une invincible épée!
Ici... Mais quel effroi soudain?

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue?
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue?
Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé?
Est-ce d'une cité la ruine fumante?
Ou du sang des humains quelque plaine écumante?
Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout!..., tout excepté le crime!
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime;
Un jeune homme! un héros, d'un sang pur inondé!
Le flot qui l'apportait, passait, passait, sans cesse;
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé!...

Comme pour effacer une tache livide,
On voyait sur son front passer sa main rapide;
Mais la trace de sang sous son doigt renaissait!
Et, comme un sceau frappé par une main suprême,

La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,
Le couronnait de son forfait!

C'est pour cela, tyran! que ta gloire ternie
Fera par ton forfait douter de ton génie!
Qu'une trace de sang suivra partout ton char!
Et que ton nom, jouet d'un éternel orage,
Sera par l'avenir ballotté d'âge en âge
Entre Marius et César!

.....
.....
.....

Tu mourus cependant de la mort du vulgaire,
Ainsi qu'un moissonneur va chercher son salaire,
Et dort sur sa faucille avant d'être payé!
Tu ceignis en mourant ton glaive sur ta cuisse,
Et tu fus demander récompense ou justice
Au dieu qui t'avait envoyé!

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever!
Le signe rédempteur toucha son front farouche!...
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom!... qu'il n'osait achever!

Achève... C'est le dieu qui règne et qui couronne!
C'est le dieu qui punit! c'est le dieu qui pardonne!
Pour les héros et nous il a des poids divers!
Parle-lui sans effroi! lui seul peut te comprendre!
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre,
L'un du sceptre, l'autre des fers!

.....

Son cercueil est fermé! Dieu l'a jugé! Silence!
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance:
Que des faibles mortels la main n'y touche plus!
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie?
Et vous, fléaux de Dieu! qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus?...

LE PAPILLON

Naître avec le printemps, mourir avec les roses,
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur,
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur,
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles,
Voilà du papillon le destin enchanté!
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté!

***❑

TRISTESSE

Ramenez-moi, disais-je, au fortuné rivage
Où Naples réfléchit dans une mer d'azur
Ses palais, ses coteaux, ses astres sans nuage,
Où l'oranger fleurit sous un ciel toujours pur.
Que tardez-vous? Partons! Je veux revoir encore
Le Vésuve enflammé sortant du sein des eaux;
Je veux de ses hauteurs voir se lever l'aurore;
Je veux, guidant les pas de celle que j'adore,
Redescendre, en rêvant, de ces rians coteaux;
Suis-moi dans les détours de ce golfe tranquille;
Retournons sur ces bords à nos pas si connus,
Aux jardins de Cinthie, au tombeau de Virgile,
Près des débris épars du temple de Vénus:
Là, sous les orangers, sous la vigne fleurie,
Dont le pampre flexible au myrte se marie,
Et tresse sur ta tête une voûte de fleurs,
Au doux bruit de la vague ou du vent qui murmure,
Seuls avec notre amour, seuls avec la nature,
La vie et la lumière auront plus de douceurs.

De mes jours pâissants le flambeau se consume,
Il s'éteint par degrés au souffle du malheur,
Ou, s'il jette parfois une faible lueur,
C'est quand ton souvenir dans mon sein le rallume;
Je ne sais si les dieux me permettront enfin
D'achever ici-bas ma pénible journée.
Mon horizon se borne, et mon oeil incertain

Ose l'étendre à peine au-delà d'une année.
Mais s'il faut périr au matin,

S'il faut, sur une terre au bonheur destiné,
Laisser échapper de ma main
Cette coupe que le destin
Semblait avoir pour moi de roses couronnée,
Je ne demande aux dieux que de guider mes pas
Jusqu'aux bords qu'embellit ta mémoire chérie,
De saluer de loin ces fortunés climats,
Et de mourir aux lieux où j'ai goûté la vie.

****□

LA SOLITUDE

Heureux qui, S'écartant des sentiers d'ici-bas,
A l'ombre du désert allant cacher ses pas,
D'un monde dédaigné secouant la poussière,
Efface, encor vivant, ses traces sur la terre,
Et, dans la solitude enfin enseveli,
Se nourrit d'espérance et s'abreuve d'oubli!
Tel que ces esprits purs qui planent dans l'espace,
Tranquille spectateur de cette ombre qui passe,
Des caprices du sort à jamais défendu,
Il suit de l'oeil ce char dont il est descendu!...
Il voit les passions, sur une onde incertaine,
De leur souffle orageux enfler la voile humaine.
Mais ces vents inconstants ne troublent plus sa paix;
Il se repose en Dieu, qui ne change jamais;
Il aime à contempler ses plus hardis ouvrages,
Ces monts, vainqueurs des vents, de la foudre et des âges,
Où dans leur masse auguste et leur solidité,
Ce Dieu grava sa force et son éternité.
A cette heure où, frappé d'un rayon de l'aurore,
Leur sommet enflammé que l'Orient colore,
Comme un phare céleste allumé dans la nuit,
Jaillit étincelant de l'ombre qui s'enfuit,
Il s'élançe, il franchit ces riantes collines
Que le mont jette au loin sur ses larges racines,
Et, porté par degrés jusqu'à ses sombres flancs,
Sous ses pins immortels il s'enfonce à pas lents :
Là, des torrents séchés le lit seul est sa route,
Tantôt les rocs minés sur lui pendent en voûte,
Et tantôt, sur leurs bords tout à coup suspendu,
Il recule étonné; son regard éperdu

Jouit avec horreur de cet effroi sublime,
Et sous ses pieds, longtemps, voit tourner l'abîme !
Il monte, et l'horizon grandit à chaque instant;
Il monte, et devant lui l'immensité s'étend
Comme sous le regard d'une nouvelle aurore;
Un monde à chaque pas pour ses yeux semble éclore !
Jusqu'au sommet suprême où son œil enchanté
S'empare de l'espace, et plane en liberté.
Ainsi, lorsque notre âme, à sa source envolée,
Quitte enfin pour toujours la terrestre vallée,
Chaque coup de son aile, en l'élevant aux cieux,
Élargit l'horizon qui s'étend sous ses yeux;
Des mondes sous son vol le mystère s'abaisse,
En découvrant toujours, elle monte sans cesse
Jusqu'aux saintes hauteurs d'où l'œil du séraphin
Sur l'espace infini plonge un regard sans fin.
Salut, brillants sommets ! champs de neige et de glace !
Vous qui d'aucun mortel n'avez gardé la trace;
Vous que le regard même aborde avec effroi,
Et qui n'avez souffert que les aigles et moi !
Œuvres du premier jour, augustes pyramides
Que Dieu même affermit sur vos bases solides !
Confins de l'univers, qui, depuis ce grand jour,
N'avez jamais changé de forme et de contour !
Le nuage, en grondant, parcourt en vain vos cimes,
Le fleuve en vain grossi sillonne vos abîmes,
La foudre frappe en vain votre front endurci;
Votre front solennel, un moment obscurci,
Sur nous, comme la nuit, versant son ombre obscure,
Et laissant pendre au loin sa noire chevelure,
Semble, toujours vainqueur du choc qui l'ébranla,
Au dieu qui l'a fondé dire encor : Me voilà !
Et moi, me voici seul sur ces confins du monde !
Loin d'ici, sous mes pieds la foudre vole et gronde,
Les nuages battus par les ailes des vents
Entrechoquant comme eux leurs tourbillons mouvants,

Tels qu'un autre Océan soulevé par l'orage,
Se déroulent sans fin dans des lits sans rivage,
Et devant ces sommets abaissant leur orgueil,
Brisent incessamment sur cet immense écueil.
Mais, tandis qu'à ses pieds ce noir chaos bouillonne,
D'éternelles splendeurs le soleil le couronne:
Depuis l'heure où son char s'élançe dans les airs,
Jusqu'à l'heure où son disque incline vers les mers,
Cet astre, en décrivant son oblique carrière,
D'aucune ombre jamais n'y souille sa lumière,
Et déjà la nuit sombre a descendu des cieux
Qu'à ces sommets encore il dit de longs adieux.

Là, tandis que je nage en des torrents de joie,
Ainsi que mon regard, mon âme se déploie,
Et croit, en respirant cet air de liberté,
Recouvrer sa splendeur et sa sérénité.
Oui, dans cet air du ciel, les soins lourds de la vie,
Le mépris des mortels, leur haine, ou leur envie,
N'accompagnent plus l'homme et ne surnagent pas:
Comme un vil plomb, d'eux-mêmes ils retombent en bas.
Ainsi, plus l'onde est pure, et moins l'homme y surnage,

.....
A peine de ce monde il emporte une image!
Mais ton image, ô Dieu, dans ces grands traits épars,
En s'élevant vers toi grandit à nos regards.
Comme au prêtre habitant l'ombre du sanctuaire,
Chaque pas te révèle à l'âme solitaire:
Le silence et la nuit, et l'ombre des forêts,
Lui murmurent tout bas de sublimes secrets;
Et l'esprit, abîmé dans ces rares spectacles,
Par la voix des déserts écoute tes oracles.

.....
J'ai vu de l'Océan les flots épouvantés,
Pareils aux fiers coursiers dans la plaine emportés,
Déroulant à ta voix leur humide crinière,

Franchir en bondissant leur bruyante barrière,
Puis soudain, refoulés sous ton frein tout-puissant,
Dans l'abîme étonné rentrer en mugissant.
J'ai vu le fleuve, épris des gazons du rivage,
Se glisser flots à flots, de bocage en bocage,
Et dans son lit voilé d'ombrage et de fraîcheur,
Bercer en murmurant la barque du pêcheur;

.....

.....

J'ai vu le trait brisé de la foudre qui gronde
Comme un serpent de feu se dérouler sur l'onde;
Le zéphyr embaumé des doux parfums du miel,
Balayer doucement l'azur voilé du ciel;
La colombe, essuyant son aile encore humide,
Sur les bords de son nid poser un pied timide,
Puis d'un vol cadencé fendant le flot des airs
S'abattre en soupirant sur la rive des mers.
J'ai vu ces monts voisins des cieux où tu reposes,
Cette neige où l'aurore aime à semer ses roses,
Ces trésors des hivers, d'où par mille détours
Dans nos champs desséchés multipliant leur cours,
Cent rochers de cristal, que tu fonds à mesure,
Viennent désaltérer la mourante verdure!
Et ces ruisseaux pleuvant de ces rocs suspendus,
Et ces torrents grondant dans les granits fendus,
Et ces pics où le temps a perdu sa victoire...,
Et toute la nature est un hymne à ta gloire!

****□

ÉLÉGIE

Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie;
Des rapides printemps respire au moins les fleurs.
Aux chastes voluptés abandonnons nos coeurs;
Aimons-nous sans mesure, ô mon unique amie!

Quand le nocher battu par les flots irrités
Voit son fragile esquif menacé du naufrage,
Il tourne ses regards aux bords qu'il a quittés,
Et regrette trop tard les loisirs du rivage.
Ah! qu'il voudrait alors au toit de ses aïeux,
Près des objets chéris présents à sa mémoire,
Coulant des jours obscurs, sans périls et sans gloire,
N'avoir jamais laissé son pays ni ses dieux!

Ainsi l'homme, courbé sous le poids des années,
Pleure son doux printemps qui ne peut revenir.
Ah! rendez-moi, dit-il, ces heures profanées;
Ô dieux! dans leur saison j'oubliai d'en jouir.
Il dit: la mort répond; et ces dieux qu'il implore,
Le poussant au tombeau sans se laisser fléchir,
Ne lui permettent pas de se baisser encore
Pour ramasser ces fleurs qu'il n'a pas su cueillir.

Aimons-nous, ô ma bien-aimée!
Et rions des soucis qui bercent les mortels;
Pour le frivole appas d'une vaine fumée,
La moitié de leurs jours, hélas! est consumée
Dans l'abandon des biens réels.

À leur stérile orgueil ne portons point envie,

Laissons le long espoir aux maîtres des humains!
Pour nous, de notre heure incertaine,
Hâtons-nous d'épuiser la coupe de la vie
Pendant qu'elle est entre nos mains.

Soit que le laurier nous couronne,
Et qu'aux fastes sanglants de l'altière Bellone
Sur le marbre ou l'airain on inscrive nos noms;
Soit que des simples fleurs que la beauté moissonne
L'amour pare nos humbles fronts;

Nous allons échouer, tous, au même rivage:
Qu'importe, au moment du naufrage,
Sur un vaisseau fameux d'avoir fendu les airs,
Ou sur une barque légère
D'avoir, passager solitaire,
Rasé timidement le rivage des mers?

****□

LES PRÉLUDES

La nuit, pour rafraîchir la nature embrasée,
De ses cheveux d'ébène exprimant la rosée,
Pose au sommet des monts ses pieds silencieux,
Et l'ombre et le sommeil descendent sur mes yeux
C'était l'heure où jadis !... Mais aujourd'hui mon âme,
Comme un feu dont le vent n'excite plus la flamme,
Fait pour se ranimer un inutile effort,
Retombe sur soi-même, et languit et s'endort !
Que ce calme lui pèse ! Ô lyre ! ô mon génie !
Musique intérieure, ineffable harmonie,
Harpes, que j'entendais résonner dans les airs
Comme un écho lointain des célestes concerts,
Pendant qu'il en est temps, pendant qu'il vibre encore,
Venez, venez bercer ce cœur qui vous implore.
Et toi qui donnes l'âme à mon luth inspiré,
Esprit capricieux, viens, prélude à ton gré !

Il descend ! il descend ! La harpe obéissante
A frémi mollement sous son vol cadencé,
Et de la corde frémissante
Le souffle harmonieux dans mon âme a passé !

L'onde qui baise ce rivage,
De quoi se plaint-elle à ses bords ?
Pourquoi le roseau sur la plage,
Pourquoi le ruisseau sous l'ombrage
Rendent-ils de tristes accords ?

De quoi gémit la tourterelle
Quand, dans le silence des bois,
Seule auprès du ramier fidèle,
L'Amour fait palpiter son aile,
Les baisers étouffent sa voix ?

Et toi, qui mollement te livre
Au doux sourire du bonheur,
Et du regard dont tu m'enivre,
Me fais mourir, me fais revivre,
De quoi te plains-tu sur mon cœur ?

Plus jeune que la jeune aurore,
Plus limpide que ce flot pur,
Ton âme au bonheur vient d'éclorre,
Et jamais aucun souffle encore
N'en a terni le vague azur.

Cependant, si ton cœur soupire
De quelque poids mystérieux,
Sur tes traits si la joie expire,
Et si tout près de ton sourire
Brille une larme dans tes yeux,

Hélas ! c'est que notre faiblesse,
Pliant sous sa félicité
Comme un roseau qu'un souffle abaisse,
Donne l'accent de la tristesse
Même au cri de la volupté;

Ou bien peut-être qu'avertie
De la fuite de nos plaisirs,
L'âme en extase anéantie
Se réveille et sent que la vie
Fuit dans chacun de nos soupirs.

Ah ! laisse le zéphire avide
A leur source arrêter tes pleurs;
Jouissons de l'heure rapide :
Le temps fuit, mais son flot limpide
Du ciel réfléchit les couleurs.

Tout naît, tout passe, tout arrive
Au terme ignoré de son sort :
A l'Océan l'onde plaintive,
Aux vents la feuille fugitive,
L'aurore au soir, l'homme à la mort.

Mais qu'importe, ô ma bien-aimée !
Le terme incertain de nos jours ?
Pourvu que sur l'onde calmée,
Par une pente parfumée,
Le temps nous entraîne en son cours;

Pourvu que, durant le passage,
Couché dans tes bras à demi,
Les yeux tournés vers ton image,
Sans le voir, j'aborde au rivage
Comme un voyageur endormi.

Le flot murmurant se retire
Du rivage qu'il a baisé,
La voix de la colombe expire,
Et le voluptueux zéphire
Dort sur le calice épuisé.

(Fragment)

LE DERNIER CHANT DU PÈLERINAGE D'HAROLD

Si tu regrettes ta jeunesse, pourquoi vivre? Tu es sur une terre
où tu peux chercher une mort glorieuse: cours aux armes, et
sacrifie tes jours! Ne réveille point la Grèce, elle est réveillée;
mais réveille-toi toi-même!

LORD BYRON,
Ode sur le 36e anniversaire *de sa naissance*.

**LE DERNIER CHANT DU
PELERINAGE D'HAROLD**

Muse des derniers temps! divinité sublime
Qui des monts fabuleux n'habites plus la cime;
Toi qui n'as pour séjour, pour temples, pour autels,
Que le sein frémissant des généreux mortels;
Toi dont la main se plaît à couronner ta lyre
Des lauriers du combat, des palmes du martyre,
Et qui fais retentir l'Hémus ressuscité,
Des noms vengeurs du Christ et de la Liberté!
Sentiment plus qu'humain, que l'homme déifie,
Viens seul! c'est à toi seul que mon coeur sacrifie!
Les siècles de l'erreur sont passés; l'homme est vieux;
Ce monde, en grandissant, a détrôné ses dieux,
Comme l'homme qui touche à son adolescence,
Brise les vains hochets de sa crédule enfance:
L'Olympe n'entend plus, sur ses sommets sacrés,
.....
.....

L'amour! je l'ai chanté, quand, plein de son délire,
Ce nom seul murmuré faisait vibrer ma lyre,
Et que mon coeur céda au pouvoir d'un coup d'oeil,
Comme la voile au vent qui la pousse à l'écueil.
J'aimai; je fus aimé: c'est assez pour ma tombe;
Qu'on y grave ces mots, et qu'une larme y tombe!
Remplis seule aujourd'hui ma pensée et mes vers,
Toi qui naquis le jour où naquit l'univers,
Liberté! premier don qu'un dieu fit à la terre,
Qui marqua l'homme enfant d'un divin caractère,

Et qui fis reculer, à son premier aspect,
Les animaux tremblant d'un sublime respect;
Don plus doux que le jour, plus brillant que la flamme,
Air pur, air éternel qui fais respirer l'âme!
Trop souvent les mortels, du ciel même jaloux,
Se ravissent entre eux ce bien commun à tous!
Plus durs que le destin, dans d'indignes entraves,
De ce que Dieu fit libre, ils ont fait des esclaves!
Ils ont de ses saints droits dégradé la raison;
Qu'ai-je dit? ils ont fait un crime de ton nom!
Mais, semblable à ce feu que le caillou recèle,
Dont l'acier fait jaillir la brûlante étincelle,
Dans les coeurs asservis tu dors! tu ne meurs pas!
Et, quand mille tyrans enchaîneraient tes bras,
Sous le choc de ces fers dont leurs mains t'ont chargée,
Tu jaillis tout à coup, et la terre est vengée!

Ces temps sont arrivés! Aux rivages d'Argos
N'entends-tu pas ce cri qui monte sur les flots?
C'est ton nom! il franchit les écueils des Dactyles;
Il éveille en sursaut l'écho des Thermopyles;
Du Pinde et de l'Ithome il s'élançe à la fois;
La voix d'un peuple entier n'est qu'une seule voix:
Elle gronde, elle court, elle roule, elle tonne,
Le sol sacré tressaille à ce bruit qui l'étonne,
Et, rouvrant ses tombeaux, enfante des soldats
Des os de Miltiade et de Léonidas!
N'entends-tu pas siffler, sur les flots du Bosphore,
Tous ces brûlots armés du feu qui les dévore;
Qui, sillonnant, la nuit, l'Archipel enflammé,
À travers les écueils dont Mégare est semé,
Comme un serpent de feu glissent dans les ténèbres,
Illuminent ces mers de cent phares funèbres,
Surprennent, sur les flots, leurs tyrans endormis,
Se cramponnent aux flancs des vaisseaux ennemis,
Et, leur dardant un feu que la vengeance allume,

Bénissent leur trépas pourvu qu'il les consume?...
Ce sont là les flambeaux dignes de tes autels!
Viens donc, dernier vengeur du destin des mortels,
Toi que la tyrannie osait nommer un rêve!
La croix dans une main et dans l'autre le glaive,
Vient voir, à la clarté de ces bûchers errants,
Ressusciter un peuple et périr des tyrans!

Mais où donc est Harold? Ce pèlerin du monde
Dont j'ai suivi longtemps la course vagabonde,
A-t-il donc jeté l'ancre au midi de ses jours,
Ou s'est-il endormi dans d'ignobles amours?
Ai-je perdu ce fil de mes sombres pensées,
Qui, marquant de mes pas les traces effacées,
M'aidait à retrouver moi-même dans autrui?
Mystérieux héros! c'était moi, j'étais lui,
Et, sans briser jamais le noeud qui les rassemble,
Nos deux coeurs, nos deux voix, sentaient, chantaient ensemble;
Mais, depuis qu'en partant, la ville des Césars
Le vit se retourner vers ses sacrés remparts,
Que Tibur, encor plein du chantre de Blanduse,
Ces bronzes, ces tambours qui, pleurant les héros,
D'un dernier bruit de gloire accompagnent leurs os!
Il ne voit que des fleurs et des voiles pudiques,
Des emblèmes touchants des vertus domestiques,
Les couronnes d'hymen, l'aiguille, les fuseaux
Que les femmes d'Hellé portaient jusqu'aux tombeaux;
Des vierges qui, vidant des corbeilles d'acanthé,
Effeillaient sous leurs doigts les lys de l'Érymanthe,
Des enfants éplorés, en habits d'orphelin,
Tenant les coins flottants des longs linceuls de lin;
Et plus loin des guerriers qui, la tête inclinée,
Plaignant avant le temps la beauté moissonnée,
Pressaient en frémissant leurs glaives dans leur main,
Et poussant des sanglots qu'ils retiennent en vain,
À l'horreur de ce deuil semblaient livrer leurs âmes,

Et pleuraient sans rougir... comme on pleure des femmes.
À cet étrange aspect, saisi d'étonnement,
Harold n'ose troubler leur saint recueillement;
Mais au moment fatal du divin sacrifice,
Quand le prêtre, en ses mains élevant le calice,
Boit le sang adoré du martyr immortel,
Une vierge s'élance aux marches de l'autel,
Et, victime échappée au sort qu'elle raconte,
Le front ceint de lauriers, mais rougissant de honte,
Ses longs cheveux épars, emblème de son deuil,
Chante l'hymne de mort à ses soeurs du cercueil!

Sur les sommets glacés du sauvage Érymanthe,
Des bords délicieux où le Lâos serpente,
Fuyant les fers sanglants d'un vainqueur inhumain,
De rochers en rochers nous gravissons en vain;
Le féroce Delhys, que son vézir excite,
Nous suivant jusqu'aux lieux que le tonnerre habite,
Comme un troupeau de daims force par les chasseurs,
Fait tomber sous ses coups nos derniers défenseurs;
Déjà, du haut des monts, sur nos camps descendue,
Notre dernière nuit nous dérobe à sa vue:
Nuit courte! nuit suprême, hélas! dont le matin
Doit éclairer l'horreur de notre affreux destin!
Le sommeil ne vint pas effleurer nos paupières;
Les prêtres, vers le ciel élevant nos prières,
En mots mystérieux, que nous n'entendions pas,
Bénissaient sous nos pieds la terre du trépas;
Sur le granit tranchant des roches escarpées,
Les guerriers aiguisaient le fil de leurs épées,
Et les voyant briller, les pressaient sur leur coeur,
Comme un frère mourant embrasse son vengeur!
Assises à leurs pieds, les mères, les épouses,
De ces heures de mort, hélas! encor jalouses,
D'une invincible étreinte enlaçaient leurs époux,
Ou, posant tristement leurs fils sur leurs genoux,

Dans un amer baiser qu'interrompaient leurs larmes,
Pour la dernière fois s'enivraient de leurs charmes,
Et leur faisaient couler, avant que de périr,
Les gouttes de ce lait que la mort va tarir!...

Mais à peine, dorant les sommets du Ménale,
L'aurore suit au loin l'étoile matinale,
La terre retentit du cri d'Allah! Des pas
Dans l'ombre des vallons roulent avec fracas;
De menaçantes voix s'appellent, se répondent;
Sur nos fronts, sous nos pieds le fer luit, les feux grondent,
Et du rapide obus les livides clartés
Nous montrent nos bourreaux fondant de tous côtés;
Déjà, sous le tranchant du sanglant cimenterre,
Nos premiers rangs atteints, roulent, jonchent la terre;
Par un étroit sentier de noirs rochers couvert,
Un seul passage encore à la fuite est ouvert;
Les vierges, les vieillards, à la hâte s'y glissent;
Leurs enfants dans les bras, les mères y gravissent,
Et tandis que nos fils, nos frères, nos époux
En disputent l'entrée en périssant pour nous,
D'un sommet escarpé qui pend sur un abîme
Pour attendre la mort, nous atteignons la cime.

"C'était un tertre vert sur un pic suspendu:
L'Érymanthe à nos pieds, par un torrent fendu,

Comme un anneau brisé d'une chaîne de mort,
S'en détache, et d'un saut s'élance dans l'abîme;
Le bruit sourd de son corps, roulant de cime en cime,
Du gouffre insatiable ébranlant les échos,
Accompagnait le choeur qui chantait en ces mots:
Contraste déchirant! air gracieux et tendre,
Qu'en des jours plus heureux nos voix faisaient entendre
Et dont le doux refrain et l'amoureux accord
Doublaient en cet instant les horreurs de la mort!

"Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

Pourquoi pleurer? C'est ton jour le plus beau!
Vierge aux yeux noirs, pourquoi pencher ta tête,
Comme un beau lys courbé par la tempête,
Que son doux poids fait incliner sur l'eau?

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

C'est ton amant! il vient; j'entends ses pas;
Que cet anneau soit le sceau de sa flamme;
Si ton amour est entré dans son âme,
Sans la briser il n'en sortira pas!

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

Entre tes mains prends ce sacré flambeau;
Vois comme il jette une flamme embaumée!
Que d'un feu pur votre âme consumée
Parfume ainsi la route du tombeau!
Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

HARMONIES POÉTIQUES
ET
RELIGIEUSES

L'HYMNE DE LA NUIT

Le jour s'éteint sur tes collines,
Ô terre où languissent mes pas!
Quand pourrez-vous, mes yeux, quand pourrez-vous, hélas!
Saluer les splendeurs divines
Du jour qui ne s'éteindra pas?

Sont-ils ouverts pour les ténèbres,
Ces regards altérés du jour?
De son éclat, ô Nuit! à tes ombres funèbres
Pourquoi passent-ils tour à tour?

Mon âme n'est point lasse encore
D'admirer l'oeuvre du Seigneur;
Les élans enflammés de ce sein qui l'adore
N'avaient pas épuisé mon cœur!

Dieu du jour! Dieu des nuits! Dieu de toutes les heures!
Laisse-moi m'envoler sur les feux du soleil!
Où va vers l'occident ce nuage vermeil?
Il va voiler le seuil de tes saintes demeures
Où l'oeil ne connaît plus la nuit ni le sommeil!

Cependant ils sont beaux à l'oeil de l'espérance,
Ces champs du firmament ombragés par la nuit;
Mon Dieu! dans ces déserts mon oeil retrouve et suit
Les miracles de ta présence!
Ces chœurs étincelants que ton doigt seul conduit,
Ces océans d'azur où leur foule s'élançe,
Ces fanaux allumés de distance en distance,
Cet astre qui paraît, cet astre qui s'enfuit,

Je les comprends, Seigneur! tout chante, tout m'instruit
Que l'abîme est comblé par ta magnificence,
Que les cieus sont vivants, et que ta providence
Remplit de sa vertu tout ce qu'elle a produit!
Ces flots d'or, d'azur, de lumière,
Ces mondes nébuleux que l'oeil ne compte pas,
Ô mon Dieu, c'est la poussière
Qui s'élève sous tes pas!

Ô Nuits, déroulez en silence
Les pages du livre des cieus;
Astres, gravitez en cadence
Dans vos sentiers harmonieux;
Durant ces heures solennelles,
Aquilons, repliez vos ailes,
Terre, assoupissez vos échos;
Étends tes vagues sur les plages,
Ô mer! et berce les images
Du Dieu qui t'a donné tes flots.

Savez-vous son nom? La nature
Réunit en vain ses cent voix,
L'étoile à l'étoile murmure:
Quel Dieu nous imposa nos lois?
La vague à la vague demande:
Quel est celui qui nous gourmande?
La foudre dit à l'aquilon:
Sais-tu comment ton Dieu se nomme?
Mais les astres, la terre et l'homme
Ne peuvent achever son nom.

Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme!
Tombez, murs impuissants, tombez!
Laissez-moi voir ce ciel que vous me dérobez!
Architecte divin, tes dômes sont de flamme!
Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme!

Tombez, murs impuissants, tombez!

Voilà le temple où tu résides!
Sous la voûte du firmament
Tu ranimes ces feux rapides
Par leur éternel mouvement!
Tous ces enfants de ta parole,
Balancés sur leur double pôle,
Nagent au sein de tes clartés,
Et des cieux où leurs feux pâlissent
Sur notre globe ils réfléchissent
Des feux à toi-même empruntés!

L'Océan se joue
Aux pieds de son Roi;
L'aquilon secoue
Ses ailes d'effroi;
La foudre te loue
Et combat pour toi;
L'éclair, la tempête,
Couronnent ta tête
D'un triple rayon;
L'aurore t'admire,
Le jour te respire,
La nuit te soupire,
Et la terre expire
D'amour à ton nom!

Et moi, pour te louer, Dieu des soleils, qui suis-je?
Atome dans l'immensité,
Minute dans l'éternité,
Ombre qui passe et qui n'a plus été,
Peux-tu m'entendre sans prodige?
Ah! le prodige est ta bonté!

Je ne suis rien, Seigneur, mais ta soif me dévore;

L'homme est néant, mon Dieu, mais ce néant t'adore,
Il s'élève par son amour;
Tu ne peux mépriser l'insecte qui t'honore,
Tu ne peux repousser cette voix qui t'implore,
Et qui vers ton divin séjour,
Quand l'ombre s'évapore,
S'élève avec l'aurore,
Le soir gémit encore,
Renaît avec le jour.

Oui, dans ces champs d'azur que ta splendeur inonde,
Où ton tonnerre gronde,
Où tu veilles sur moi,
Ces accents, ces soupirs animés par la foi,
Vont chercher, d'astre en astre, un Dieu qui me réponde,
Et d'échos en échos, comme des voix sur l'onde,
Roulant de monde en monde
Retentir jusqu'à toi.

UNE LARME
(OU CONSOLATION)

Tombez, larmes silencieuses,
Sur une terre sans pitié;
Non plus entre des mains pieuses,
Ni sur le sein de l'amitié!

Tombez comme une aride pluie
Qui rejaillit sur le rocher,
Que nul rayon du ciel n'essuie,
Que nul souffle ne vient sécher.

Qu'importe à ces hommes mes frères
Le coeur brisé d'un malheureux?
Trop au-dessus de mes misères,
Mon infortune est si loin d'eux!

Jamais sans doute aucunes larmes
N'obscurciront pour eux le ciel;
Leur avenir n'a point d'alarmes,
Leur coupe n'aura point de fiel.

Jamais cette foule frivole
Qui passe en riant devant moi
N'aura besoin qu'une parole
Lui dise: Je pleure avec toi!

Eh bien! ne cherchons plus sans cesse
La vaine pitié des humains;
Nourrissons-nous de ma tristesse,
Et cachons mon front dans mes mains.

A l'heure où l'âme solitaire
S'enveloppe d'un crêpe noir,
Et n'attend plus rien de la terre,
Veuve de son dernier espoir;

Lorsque l'amitié qui l'oublie
Se détourne de son chemin,
Que son dernier bâton, qui plie,
Se brise et déchire sa main;

Quand l'homme faible, et qui redoute
La contagion du malheur,
Nous laisse seul sur notre route
Face à face avec la douleur;

Quand l'avenir n'a plus de charmes
Qui fassent désirer demain,
Et que l'amertume des larmes
Et le seul goût de notre pain;

C'est alors que ta voix s'élève
Dans le silence de mon coeur,
Et que ta main, mon Dieu! soulève
Le poids glacé de ma douleur.

On sent que ta tendre parole
A d'autres ne peut se mêler,
Seigneur! et qu'elle ne console
Que ceux qu'on n'a pu consoler.

Ton bras céleste nous attire
Comme un ami contre son coeur,
Le monde, qui nous voit sourire,
Se dit: D'où leur vient ce bonheur?

Et l'âme se fond en prière
Et s'entretient avec les cieux,
Et les larmes de la paupière
Sèchent d'elles-mêmes à nos yeux,

Comme un rayon d'hiver essuie,
Sur la branche ou sur le rocher,
La dernière goutte de pluie
Q'aucune ombre n'a pu sécher.

****□

PENSÉE DES MORTS

Voilà les feuilles sans sève
Qui tombent sur le gazon,
Voilà le vent qui s'élève
Et gémit dans le vallon,
Voilà l'errante hirondelle
Qui rase du bout de l'aile
L'eau dormante des marais,
Voilà l'enfant des chaumières
Qui glane sur les bruyères
Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure
Dont elle enchantait les bois;
Sous des rameaux sans verdure
Les oiseaux n'ont plus de voix;
Le soir est près de l'aurore,
L'astre à peine vient d'éclorre
Qu'il va terminer son tour,
Il jette par intervalle
Une heure de clarté pâle
Qu'on appelle encore un jour.

L'aube n'a plus de zéphire
Sous ses nuages dorés,
La pourpre du soir expire
Sur les flots décolorés,
La mer solitaire et vide
N'est plus qu'un désert aride
Où l'oeil cherche en vain l'esquif,
Et sur la grève plus sourde

La vague orageuse et lourde
N'a qu'un murmure plaintif.

La brebis sur les collines
Ne trouve plus le gazon,
Son agneau laisse aux épines
Les débris de sa toison,
La flûte aux accords champêtres
Ne réjouit plus les hêtres
Des airs de joie ou d'amour,
Toute herbe aux champs et glanée:
Ainsi finit une année,
Ainsi finissent nos jours!

C'est la saison où tout tombe
Aux coups redoublés des vents;
Un vent qui vient de la tombe
Moissonne aussi les vivants:
Ils tombent alors par mille,
Comme la plume inutile
Que l'aigle abandonne aux airs,
Lorsque des plumes nouvelles
Viennent réchauffer ses ailes
A l'approche des hivers.

C'est alors que ma paupière
Vous vit pâlir et mourir,
Tendres fruits qu'à la lumière
Dieu n'a pas laissé mûrir!
Quoique jeune sur la terre,
Je suis déjà solitaire
Parmi ceux de ma saison,
Et quand je dis en moi-même:
Où sont ceux que ton coeur aime?
Je regarde le gazon.

Leur tombe est sur la colline,
Mon pied la sait; la voilà!
Mais leur essence divine,
Mais eux, Seigneur, sont-ils là?
Jusqu'à l'indien rivage
Le ramier porte un message
Qu'il rapporte à nos climats;
La voile passe et repasse,
Mais de son étroit espace
Leur âme ne revient pas.

Ah! quand les vents de l'automne
Sifflent dans les rameaux morts,
Quand le brin d'herbe frissonne,
Quand le pin rend ses accords,
Quand la cloche des ténèbres
Balance ses glas funèbres,
La nuit, à travers les bois,
À chaque vent qui s'élève,
À chaque flot sur la grève,
Je dis: N'es-tu pas leur voix?

Du moins si leur voix si pure
Est trop vague pour nos sens,
Leur âme en secret murmure
De plus intimes accents;
Au fond des coeurs qui sommeillent,
Leurs souvenirs qui s'éveillent
Se pressent de tous côtés,
Comme d'arides feuillages
Que rapportent les orages
Au tronc qui les a portés!

C'est une mère ravie
À ses enfants dispersés,
Qui leur tend de l'autre vie

Ces bras qui les ont bercés;
Des baisers sont sur sa bouche,
Sur ce sein qui fut leur couche
Son pleurs les rappelle à soi;
Des pleurs voilent son sourire,
Et son regard semble dire
Vous aime-t-on comme moi?

C'est une jeune fiancée
Qui, le front ceint du bandeau,
N'emporta qu'une pensée
De sa jeunesse au tombeau;
Triste, hélas! dans le ciel même,
Pour revoir celui qu'elle aime
Elle revient sur ses pas,
Et lui dit: Ma tombe est verte!
Sur cette terre déserte
Qu'attends-tu? Je n'y suis pas!

C'est un ami de l'enfance,
Qu'aux jours sombres du malheur
Nous prêta la Providence
Pour appuyer notre coeur;
Il n'est plus; notre âme est veuve,
Il nous suit dans notre épreuve
Et nous dit avec pitié:
Ami, si ton âme est pleine,
De ta joie ou de ta peine
Qui portera la moitié?

C'est l'ombre pâle d'un père
Qui mourut en nous nommant;
C'est une soeur, c'est un frère,
Qui nous devance un moment;
Sous notre heureuse demeure,
Avec celui qui les pleure,

Hélas! ils dormaient hier!
Et notre coeur doute encore,
Que le ver déjà dévore
Cette chair de notre chair!

L'enfant dont la mort cruelle
Vient de vider le berceau,
Qui tomba de la mamelle
Au lit glacé du tombeau;
Tous ceux enfin dont la vie
Un jour ou l'autre ravie,
Emporte une part de nous,
Murmurent sous la poussière :
Vous qui voyez la lumière,
Vous souvenez-vous de nous ?

Ah! vous pleurer est le bonheur suprême,
Mânes chéris de quiconque a des pleurs!
Vous oublier c'est s'oublier soi-même
N'êtes-vous pas un débris de nos coeurs?

En avançant dans notre obscur voyage,
Du doux passé l'horizon est plus beau,
En deux moitiés notre âme se partage,
Et la meilleure appartient au tombeau!

Dieu du pardon! leur Dieu! Dieu de leurs pères!
Toi que leur bouche a si souvent nommé!
Entends pour eux les larmes de leurs frères!
Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimés!

Ils t'ont prié pendant leur courte vie,
Ils ont souri quand tu les as frappés!
Ils ont crié : Que ta main soit bénie!
Dieu, tout espoir! les aurais-tu trompés?

Et cependant pourquoi ce long silence?
Nous auraient-ils oubliés sans retour?
N'aiment-ils plus? Ah! ce doute t'offense!
Et toi, mon Dieu, n'es-tu pas tout amour?

Mais, s'ils parlaient à l'ami qui les pleure,
S'ils nous disaient comment ils sont heureux,
De tes desseins nous devancerions l'heure,
Avant ton jour nous volerions vers eux.
Où vivent-ils? Quel astre, à leur paupière
Répand un jour plus durable et plus doux?
Vont-ils peupler ces îles de lumière?
Ou planent-ils entre le ciel et nous?

Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme?
Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas,
Ces noms de soeur et d'amante et de femme?
A ces appels ne répondront-ils pas?

Non, non, mon Dieu, si la céleste gloire
Leur eût ravi tout souvenir humain,
Tu nous aurais enlevé leur mémoire;
Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain?

Ah! dans ton sein que leur âme se noie!
Mais garde-nous nos places dans leur coeur;
Eux qui jadis ont goûté notre joie,
Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur?

Etends sur eux la main de ta clémence,
Ils ont péché; mais le ciel est un don!
Ils ont souffert; c'est une autre innocence!
Ils ont aimé; c'est le sceau du pardon!

Ils furent ce que nous sommes,
Poussière, jouet du vent!

Fragiles comme des hommes,
Faibles comme le néant!
Si leurs pieds souvent glissèrent,
Si leurs lèvres transgressèrent
Quelque lettre de ta loi,
Ô Père! ô Juge suprême!
Ah! ne les vois pas eux-même,
Ne regarde en eux que toi!

Si tu scrutes la poussière,
Elle s'enfuit à ta voix!
Si tu touches la lumière,
Elle ternira tes doigts!
Si ton oeil divin les sonde,
Les colonnes de ce monde
Et des cieus chancelleront :
Si tu dis à l'innocence :
Monte et plaide en ma présence!
Tes vertus se voileront.

Mais toi, Seigneur, tu possèdes
Ta propre immortalité!
Tout le bonheur que tu cèdes
Accroît ta félicité!
Tu dis au soleil d'éclorre,
Et le jour ruisselle encore!
Tu dis au temps d'enfanter,
Et l'éternité docile,
Jetant les siècles par mille,
Les répand sans les compter!

Les mondes que tu réparas
Devant toi vont rajeunir,
Et jamais tu ne séparas
Le passé de l'avenir;
Tu vis! et tu vis! les âges,

Inégaux pour tes ouvrages,
Sont tous égaux sous ta main;
Et jamais ta voix ne nomme,
Hélas! ces trois mots de l'homme :
Hier, aujourd'hui, demain!

Ô Père de la nature,
Source, abîme de tout bien,
Rien à toi ne se mesure,
Ah! ne te mesure à rien!
Mets, à divine clémence,
Mets ton poids dans la balance,
Si tu pèses le néant!
Triomphe, ô vertu suprême!
En te contemplant toi-même,
Triomphe en nous pardonnant!

****□

HYMNE À LA DOULEUR

Frappe encore, ô Douleur, si tu trouves la place!
Frappe, ce coeur saignant t'abhorre et te rend grâce!
Puissance qui ne sais plaindre ni pardonner!
Quoique mes yeux n'aient plus de pleurs à te donner,
Il est peut-être en moi quelque fibre sonore
Qui peut sous ton regard se torturer encore,
Comme un serpent coupé, sur le chemin gisant,
Dont le tronçon se tord sous le pied du passant
Quand l'homme, ranimant une rage assouvie,
Cherche encor la douleur où ne bat plus la vie!
Il est peut-être encor dans mon coeur déchiré
Quelque cri plus profond et plus inespéré
Que tu n'as pas encor tiré d'une âme humaine,
Musique ravissante aux transports de la haine!
Cherche! je m'abandonne à ton regard jaloux,
Car mon coeur n'a plus rien à sauver de tes coups!

Souvent, pour prolonger ma vie et ma souffrance,
Tu visitas mon sein d'un rayon d'espérance,
Comme on laisse reprendre haleine aux voyageurs,
Pour les mener plus loin au sentier des douleurs;
Souvent, dans cette nuit qu'un éclair entrecoupe,
De la félicité tu me tendis la coupe,
Et, quand elle écumait sous mes désirs ardents,
Ta main me la brisait pleine contre les dents,
Et tu me déchirais, dans tes cruels caprices,
La lèvre aux bords sanglants du vase des délices!
Et maintenant, triomphe! Il n'est plus dans mon coeur
Une fibre qui n'ait résonné sa douleur!
Pas un cheveu blanchi de ma tête penchée

Qui n'ait été broyé comme une herbe fauchée!
Pas un amour en moi qui n'ait été frappé!
Un espoir, un désir, qui n'ait péri trompé!
Et je cherche une place en mon coeur qui te craigne,
Mais je ne trouve plus en lui rien qui ne saigne!

Et cependant j'hésite, et mon coeur suspendu
Flotte encore incertain sur le nom qui t'est dû!
Ma bouche te maudit; mais, n'osant te maudire,
Mon âme en gémissant te respecte et t'admire!
Tu fais l'homme, ô Douleur! oui l'homme tout entier,
Comme le creuset l'or, et la flamme l'acier,
Comme le grès noirci des débris qu'il enlève,
En déchirant le fer, fait un tranchant au glaive;
Qui ne t'a pas connu ne sait rien d'ici-bas,
Il foule mollement la terre, il n'y vit pas;
Comme sur un nuage il flotte sur la vie;
Rien n'y marque pour lui la route en vain suivie;
La sueur de son front n'y mouille pas sa main,
Son pied n'y heurte pas les cailloux du chemin,
Il n'y sait pas, à l'heure où faiblissent ses armes,
Retremper ses vertus aux flots brûlants des larmes,
Il n'y sait point combattre avec son propre coeur
Ce combat douloureux dont gémit le vainqueur,
Élever vers le ciel un cri qui le supplie,
S'affermir par l'effort sur son genou qui plie,
Et dans ses désespoirs, dont Dieu seul est témoin,
S'appuyer sur l'obstacle et s'élancer plus loin!

Pour moi, je ne sais pas à quoi tu me prépares,
Mais tes mains de leçons ne me sont point avares;
Tu me traites sans doute en favori des cieux,
Car tu n'épargnes pas les larmes à mes yeux!
Eh bien! je les reçois comme tu les envoies,
Tes maux seront mes biens, et tes soupirs mes joies!
Je sens qu'il est en toi, sans avoir combattu,

Une vertu divine au lieu de ma vertu,
Que tu n'es pas la mort de l'âme, mais sa vie,
Que ton bras, en frappant, guérit et vivifie!
Toi donc que ma souffrance a souvent accusé,
Toi, devant qui ce coeur s'est tant de fois brisé,
Reçois, Dieu trois fois saint, cet encens dont tout fume!
Oui, c'est le seul bûcher que la terre t'allume,
C'est le charbon divin dont tu brûles nos sens!
Quand l'autel est souillé, la douleur est l'encens!

***❏

LE PREMIER REGRET

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus aux pieds de l'oranger
Il est, près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente
Aux pas distraits de l'étranger!

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes.
Un nom que nul écho n'a jamais répété!
Quelquefois seulement le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit : Elle avait seize ans! c'est bien tôt pour mourir!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver et non pleurer!

Dit : Elle avait seize ans! - Oui, seize ans! et cet âge
N'avait jamais brillé sur un front plus charmant!
Et jamais tout l'éclat de ce brûlant rivage
Ne s'était réfléchi dans un oeil plus aimant!
Moi seul, je la revois, telle que la pensée
Dans l'âme où rien ne meurt, vivante l'a laissée;
Vivante! comme à l'heure où les yeux sur les miens,
Prolongeant sur la mer nos premiers entretiens,
Ses cheveux noirs livrés au vent qui les dénoue,
Et l'ombre de la voile errante sur sa joue,
Elle écoutait le chant du nocturne pêcheur,
De la brise embaumée aspirait la fraîcheur,
Me montrait dans le ciel la lune épanouie
Comme une fleur des nuits dont l'aube est réjouie,

Et l'écume argentée; et me disait : Pourquoi
Tout brille-t-il ainsi dans les airs et dans moi?
Jamais ces champs d'azur semés de tant de flammes,
Jamais ces sables d'or où vont mourir les lames,
Ces monts dont les sommets tremblent au fond des cieux,
Ces golfes couronnés de bois silencieux,
Ces lueurs sur la côte, et ces champs sur les vagues,
N'avaient ému mes sens de voluptés si vagues!
Pourquoi comme ce soir n'ai-je jamais rêvé?
Un astre dans mon coeur s'est-il aussi levé?
Et toi, fils du matin! dis, à ces nuits si belles
Les nuits de ton pays, sans moi, ressemblaient-elles?
Puis regardant sa mère assise auprès de nous
Posait pour s'endormir son front sur ses genoux.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver et non pleurer!

Que son oeil était pur, et sa lèvre candide!
Que son ciel inondait son âme de clarté!
Le beau lac de Némi qu'aucun souffle ne ride
A moins de transparence et de limpidité!
Dans cette âme, avant elle, on voyait ses pensées,
Ses paupières, jamais sur ses beaux yeux baissées,
Ne voilaient son regard d'innocence rempli,
Nul souci sur son front n'avait laissé son pli;
Tout folâtrait en elle; et ce jeune sourire,
Qui plus tard sur la bouche avec tristesse expire,
Sur sa lèvre entrouverte était toujours flottant,
Comme un pur arc-en-ciel sur un jour éclatant!
Nulle ombre ne voilait ce ravissant visage,
Ce rayon n'avait pas traversé de nuage!
Son pas insouciant, indécis, balancé,
Flottait comme un flot libre où le jour est bercé,
Ou courait pour courir; et sa voix argentine,
Echo limpide et pur de son âme enfantine,
Musique de cette âme où tout semblait chanter,

Egayait jusqu'à l'air qui l'entendait monter!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissez le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver et non pleurer!

Mon image en son coeur se grava la première;
Comme dans l'oeil qui s'ouvre, au matin, la lumière;
Elle ne regarda plus rien après ce jour;
De l'heure qu'elle aima, l'univers fut amour!
Elle me confondait avec sa propre vie,
Voyait tout dans mon âme; et je faisais partie
De ce monde enchanté qui flottait sous ses yeux,
Du bonheur de la terre et de l'espoir des cieux,
Elle ne pensait plus au temps, à la distance,
L'heure seule absorbait toute son existence;
Avant moi cette vie était sans souvenir,
Un soir de ces beaux jours était tout l'avenir!
Elle se confiait à la douce nature
Qui souriait sur nous; à la prière pure
Qu'elle allait, le coeur plein de joie, et non de pleurs,
A l'autel qu'elle aimait répandre avec ses fleurs;
Et sa main m'entraînait aux marches de son temple,
Et, comme un humble enfant, je suivais son exemple,
Et sa voix me disait tout bas : Prie avec moi!
Car je ne comprends pas le ciel même sans toi!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissez le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver et non pleurer!

Voyez, dans son bassin, l'eau d'une source vive
S'arrondir comme un lac sous son étroite rive,
Bleue et claire, à l'abri du vent qui va courir
Et du rayon brûlant qui pourrait la tarir!
Un cygne blanc nageant sur la nappe limpide,
En y plongeant son cou qu'enveloppe la ride,

Orne sans le ternir le liquide miroir,
Et s'y berce au milieu des étoiles du soir;
Mais si, prenant son vol vers des sources nouvelles,
Il bat le flot tremblant de ses humides ailes,
Le ciel s'efface au sein de l'onde qui brunit,
La plume à grands flocons y tombe, et la ternit,
Comme si le vautour, ennemi de sa race,
De sa mort sur les flots avait semé la trace;
Et l'azur éclatant de ce lac enchanté
N'est plus qu'une onde obscure où le sable a monté!
Ainsi, quand je partis, tout trembla dans cette âme;
Le rayon s'éteignit; et sa mourante flamme
Remonta dans le ciel pour n'en plus revenir;
Elle n'attendit pas un second avenir,
Elle ne languit pas de doute en espérance,
Et ne disputa pas sa vie à la souffrance;
Elle but d'un seul trait le vase de douleur,
Dans sa première larme elle noya son coeur!
Et, semblable à l'oiseau, moins pur et moins beau qu'elle,
Qui le soir pour dormir met son cou sous son aile,
Elle s'enveloppa d'un muet désespoir,
Et s'endormit aussi; mais, hélas! loin du soir!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver et non pleurer!

Elle a dormi quinze ans dans sa couche d'argile,
Et rien ne pleure plus sur son dernier asile;
Et le rapide oubli, second linceul des morts,
A couvert le sentier qui menait vers ces bords;
Nul ne visite plus cette pierre effacée,
Nul n'y songe et n'y prie!. excepté ma pensée,
Quand, remontant le flot de mes jours révolus,
Je demande à mon coeur tous ceux qui n'y sont plus!
Et que, les yeux flottants sur de chères empreintes,
Je pleure dans mon ciel tant d'étoiles éteintes!
Elle fut la première, et sa douce lueur

D'un jour pieux et tendre éclaire encor mon coeur!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissez le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver et non pleurer!

Un arbuste épineux, à la pâle verdure,
Est le seul monument que lui fit la nature;
Battu des vents de mer, du soleil calciné,
Comme un regret funèbre au coeur enraciné,
Il vit dans le rocher sans lui donner d'ombrage;
La poudre du chemin y blanchit son feuillage,
Il rampe près de terre, où ses rameaux penchés
Par la dent des chevreaux sont toujours retranchés;
Une fleur, au printemps, comme un flocon de neige
Y flotte un jour ou deux; mais le vent qui l'assiège
L'effeuille avant qu'elle ait répandu son odeur,
Comme la vie, avant qu'elle ait charmé le coeur!
Un oiseau de tendresse et de mélancolie
S'y pose pour chanter sur le rameau qui plie!
Oh! dis, fleur que la vie a fait sitôt flétrir,
N'est-il pas une terre où tout doit reflourir?.

Remontez, remontez à ces heures passées!
Vos tristes souvenirs m'aident à soupirer!
Allez où va mon âme! Allez, ô mes pensées,
Mon coeur est plein, je veux pleurer!

MILLY
(OU LA TERRE NATALE)

Pourquoi le prononcer ce nom de la patrie?
Dans son brillant exil mon coeur en a frémi;
Il résonne de loin dans mon âme attendrie,
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,
Vallons que tapissait le givre du matin,
Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,
Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain,

Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,
Fontaine où les pasteurs accroupis tour à tour
Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,
Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour,

Chaumière où du foyer étincelait la flamme,
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer,
Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

J'ai vu des cieux d'azur, où la nuit est sans voiles,
Dorés jusqu'au matin sous les pieds des étoiles,
Arrondir sur mon front dans leur arc infini
Leur dôme de cristal qu'aucun vent n'a terni!
J'ai vu des monts voilés de citrons et d'olives
Réfléchir dans les eaux leurs ombres fugitives,
Et dans leurs frais vallons, au souffle du zéphyr,
Bercer sur l'épi mûr le cep prêt à mûrir;
Sur des bords où les mers ont à peine un murmure,

J'ai vu des flots brillants l'onduleuse ceinture
Presser et relâcher dans l'azur de ses plis
De leurs caps dentelés les contours assouplis,
S'étendre dans le golfe en nappes de lumière,
Blanchir l'écueil fumant des gerbes de poussière,
Porter dans le lointain d'un occident vermeil
Des îles qui semblaient le lit d'or du soleil,
Ou, s'ouvrant devant moi sans rideau, sans limite,
Me montrer l'infini que le mystère habite!
J'ai vu ces fiers sommets, pyramides des airs,
Où l'été repliait le manteau des hivers,
Jusqu'au sein des vallons descendant par étages,
Entrecouper leurs flancs de hameaux et d'ombrages,
De pics et de rochers ici se hérissier,
En pentes de gazon plus loin fuir et glisser,
Lancer en arcs fumants, avec un bruit de foudre,
Leurs torrents en écume et leurs fleuves en poudre,
Sur leurs flancs éclairés, obscurcis tour à tour,
Former des vagues d'ombre et des îles de jour,
Creuser de frais vallons que la pensée adore,
Remonter, redescendre, et remonter encore,
Puis des derniers degrés de leurs vastes remparts,
À travers les sapins et les chênes épars
Dans le miroir des lacs qui dorment sous leur ombre
Jeter leurs reflets verts ou leur image sombre,
Et sur le tiède azur de ces limpides eaux
Faire onduler leur neige et flotter leurs coteaux!
J'ai visité ces bords et ce divin asile
Qu'a choisis pour dormir l'ombre du doux Virgile,
Ces champs que la Sibylle à ses yeux déroula,
Et Cume et l'Élysée; et mon coeur n'est pas là!...

Mais il est sur la terre une montagne aride
Qui ne porte en ses flancs ni bois ni flot limpide,
Dont par l'effort des ans l'humble sommet miné,
Et sous son propre poids jour par jour incline,

Dépouillé de son sol fuyant dans les ravines,
Garde à peine un buis sec qui montre ses racines,
Et se couvre partout de rocs prêts à crouler
Que sous son pied léger le chevreau fait rouler.
Ces débris par leur chute ont formé d'âge en âge
Un coteau qui décroît et, d'étage en étage,
Porte, à l'abri des murs dont ils sont étayés,
Quelques avares champs de nos sueurs payés,
Quelques ceps dont les bras, cherchant en vain l'érable,
Serpentent sur la terre ou rampent sur le sable,
Quelques buissons de ronce, où l'enfant des hameaux
Cueille un fruit oublié qu'il dispute aux oiseaux,
Où la maigre brebis des chaumières voisines
Broute en laissant sa laine en tribut aux épines;
Lieux que ni le doux bruit des eaux pendant l'été,
Ni le fréuissement du feuillage agité,
Ni l'hymne aérien du rossignol qui veille,
Ne rappellent au coeur, n'enchangent pour l'oreille;
Mais que, sous les rayons d'un ciel toujours d'airain,
La cigale assourdit de son cri souterrain.
Il est dans ces déserts un toit rustique et sombre
Que la montagne seule abrite de son ombre,
Et dont les murs, battus par la pluie et les vents,
Portent leur âge écrit sous la mousse des ans.
Sur le seuil désuni de trois marches de pierre
Le hasard a planté les racines d'un lierre
Qui, redoublant cent fois ses noeuds entrelacés,
Cache l'affront du temps sous ses bras élancés,
Et, recourbant en arc sa volute rustique,
Fait le seul ornement du champêtre portique.
Un jardin qui descend au revers d'un coteau
Y présente au couchant son sable altéré d'eau;
La pierre sans ciment, que l'hiver a noircie,
En borne tristement l'enceinte rétrécie;
La terre, que la bêche ouvre à chaque saison,
Y montre à nu son sein sans ombre et sans gazon;

Ni tapis émaillés, ni cintres de verdure,
Ni ruisseau sous des bois, ni fraîcheur, ni murmure;
Seulement sept tilleuls par le soc oubliés,
Protégeant un peu d'herbe étendue à leurs pieds,
Y versent dans l'automne une ombre tiède et rare,
D'autant plus douce au front sous un ciel plus avare;
Arbres dont le sommeil et des songes si beaux
Dans mon heureuse enfance habitaient les rameaux!
Dans le champêtre enclos qui soupire après l'onde,
Un puits dans le rocher cache son eau profonde,
Où le vieillard qui pulse, après de longs efforts,
Dépose en gémissant son urne sur les bords;
Une aire où le fléau sur l'argile étendue
Bat à coups cadencés la gerbe répandue,
Où la blanche colombe et l'humble passereau
Se disputent l'épi qu'oublia le râteau:
Et sur la terre épars des instruments rustiques,
Des jougs rompus, des chars dormant sous les portiques,
Des essieux dont l'ornière a brisé les rayons,
Et des socs émoussés qu'ont usés les sillons.

Rien n'y console l'oeil de sa prison stérile,
Ni les dômes dorés d'une superbe ville,
Ni le chemin poudreux, ni le fleuve lointain,
Ni les toits blanchissants aux clartés du matin;
Seulement, répandus de distance en distance,
De sauvages abris qu'habite l'indigence,
Le long d'étroits sentiers en désordre semés,
Montrent leur toit de chaume et leurs murs enfumés,
Où le vieillard, assis au seuil de sa demeure,
Dans son berceau de jonc endort l'enfant qui pleure;
Enfin un sol sans ombre et des cieus sans couleur,
Et des vallons sans onde! — Et c'est là qu'est mon coeur!
Ce sont là les séjours, les sites, les rivages
Dont mon âme attendrie évoque les images,
Et dont pendant les nuits mes songes les plus beaux

Pour enchanter mes yeux composent leurs tableaux!

Là chaque heure du jour, chaque aspect des montagnes,
Chaque son qui le soir s'élève des campagnes,
Chaque mois qui revient, comme un pas des saisons,
Reverdier ou faner les bois ou les gazons,
La lune qui décroît ou s'arrondit dans l'ombre,
L'étoile qui gravit sur la colline sombre,
Les troupeaux des hauts lieux chassés par les frimas,
Des coteaux aux vallons descendant pas à pas,
Le vent, l'épine en fleurs, l'herbe verte ou flétrie,
Le soc dans le sillon, l'onde dans la prairie,
Tout m'y pane une langue aux intimes accents
Dont les mots, entendus dans l'âme et dans les sens,
Sont des bruits, des parfums, des foudres, des orages,
Des rochers, des torrents, et ces douces images,
Et ces vieux souvenirs dormant au fond de nous,
Qu'un site nous conserve et qu'il nous rend plus doux.
Là mon coeur en tout lieu se retrouve lui-même!
Tout s'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout m'aime!
Mon oeil trouve un ami dans tout cet horizon,
Chaque arbre a son histoire et chaque pierre un nom.
Q'importe que ce nom, comme Thèbe ou Palmire,
Ne nous rappelle pas les fastes d'un empire,
Le sang humain versé pour le choix des tyrans,
Ou ces fléaux de Dieu que l'homme appelle grands?
Ce site où la pensée a rattaché sa trame,
Ces lieux encor tout pleins des fates de notre âme,
Sont aussi grands pour nous que ces champs du destin
Où naquit, où tomba quelque empire incertain:
Rien n'est vil! rien n'est grand! l'âme en est la mesure!
Un coeur palpite au nom de quelque humble mesure,
Et sous les monuments des héros et des dieux
Le pasteur passe et siffle en détournant les yeux!

Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père,

La salle où résonnait sa voix mâle et sévère,
Quand les pasteurs assis sur leurs socs renversés
Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés,
Ou qu'encor palpitant des scènes de sa gloire,
De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire,
Et, plein du grand combat qu'il avait combattu
En racontant sa vie enseignait la vertu!
Voilà la place vide où ma mère à toute heure
Au plus léger soupir sortait de sa demeure,
Et, nous faisant porter ou la laine ou le pain,
Vêtissait l'indigence ou nourrissait la faim;
Voilà les toits de chaume où sa main attentive
Versait sur la blessure ou le miel ou l'olive,
Ouvrait près du chevet des vieillards expirants
Ce livre où l'espérance est permise aux mourants,
Recueillait leurs soupirs sur leur bouche oppressée,
Faisait tourner vers Dieu leur dernière pensée,
Et tenant par la main les plus jeunes de nous,
À la veuve, à l'enfant, qui tombaient à genoux,
Disait, en essuyant les pleurs de leurs paupières
Je vous donne un peu d'or, rendez-leur vos prières!
Voilà le seuil, à l'ombre, où son pied nous berçait,
La branche du figuier que sa main abaissait,
Voici l'étroit sentier où, quand l'airain sonore
Dans le temple lointain vibrait avec l'aurore,
Nous montions sur sa trace à l'autel du Seigneur
Offrir deux purs encens, innocence et bonheur!

LE SOLITAIRE HYMNE

L'aube sur le rocher lance un trait de lumière,
L'oiseau chante avant moi: Béni soit le Seigneur!
Ce nom est plus tôt dans mon cœur
Que le jour n'est dans ma paupière!

Je disais autrefois: Que ferai-je aujourd'hui?
Et la gloire, et l'amour, et mes vaines pensées,
Disputaient au réveil mes heures insensées;
Mais le jour me disait: Tous les jours sont à lui!

Tous mes jours maintenant sont à lui des l'aurore,
Ils sont à lui jusqu'au sommeil,
Celui dans qui mon cœur se lève à mon réveil,
Mon cœur, en s'endormant, en lui se couche encore!

Je ne me souviens plus quel sens avaient ces mots,
Amour qu'use le temps, gloire qu'un jour efface,
Espoir qui nous trahit, volupté qui nous lasse,
Ils n'ont pas dans mon âme imprimé plus de trace
Que le nuage sur les flots!
Ils sont à mon oreille une langue étrangère
Qu'on entend résonner et qu'on ne comprend pas;
Et j'ai même oublié l'impression légère
Qu'ils faisaient sur mon cœur quand j'étais d'ici-bas!

Ah! qu'une seule idée à sa source élancée
Fait franchir de distance à l'âme qui la suit!
Qu'un seul rayon d'en haut éclaire de pensée!
Le jour diffère moins des ombres de la nuit,
Et le couchant, Seigneur, et moins loin de l'aurore,

Que l'âme qui t'adore
De l'âme qui te fuit!

Depuis que, des mortels abandonnant la scène,
J'ai rejeté le pain dont leurs coeurs sont nourris,
Mes cheveux ont blanchi comme le tronc du chêne,
En rides sur mon front mes jours se sont écrits!
Et les ans, lourds anneaux ajoutés à ma chaîne,
Ont courbé sous leur poids mes membres amaigris.
Mais je n'ai pas compté combien de fois la terre
A respiré d'en haut le souffle du printemps!

Combien de fois sur mon roc solitaire
L'aigle a changé sa plume et le chêne ses glands!
A mon âme, ô mon Dieu, de toi seul possédée,
Que sert un temps écrit? que sert un jour compté?
Tous les temps n'ont qu'un jour à qui n'a qu'une idée,
Celui qui vit en toi date en éternité!

Le silence et la solitude
De leur rouille ont usé mes sens,
Mon oreille des Sons a perdu l'habitude,
Ma bouche pour parler cherche en vain des accents;
Mon corps courbé par la prière,
Insensible au soleil, aux hivers endurci,
Est aussi rude que la pierre
Que mes pieds nus foulent ici!

Mais le sens qui t'adore a grandi dans mon âme,
C'est le seul désormais dont ma vie ait besoin,
Il voit, il sent, il touche, il entend, il proclame
Les choses de plus haut et son Dieu de plus loin!
Pour s'élever à toi mon aile est plus rapide,
Mon esprit plus muet en toi s'anéantit!
Ainsi plus le temple et vide,
Plus l'écho sacré retentit!

DES HARMONIES
À JOCELYN

LES RÉVOLUTIONS

Quand l'Arabe altéré, dont le puits n'a plus d'onde,
A plié le matin sa tente vagabonde
Et suspendu la source aux flancs de ses chameaux,
Il salue en partant la citerne tarie,
Et, sans se retourner, va chercher la patrie
Où le désert cache ses eaux.

Que lui fait qu'au couchant le vent de feu se lève
Et, comme un océan qui laboure la grève,
Comble derrière lui l'ornière de ses pas,
Suspende la montagne où courait la vallée,
Ou sème en flots durcis la dune amoncelée?
Il marche, et ne repasse pas.

Mais vous, peuples assis de l'Occident stupide,
Hommes pétrifiés dans votre orgueil timide,
Partout où le hasard sème vos tourbillons
Vous germez comme un gland sur vos sombres collines,
Vous poussez dans le roc vos stériles racines,
Vous végétez sur vos sillons!

Vous taillez le granit, vous entassez les briques,
Vous fondez tours, cites, trônes ou républiques
Vous appelez le temps, qui ne répond qu'à Dieu;
Et, comme si des jours ce Dieu vous eût fait maître,
Vous dites à la race humaine encore à naître
"Vis, meurs, immuable en ce lieu!

"Recrépis le vieux mur écroulé sur ta race,
Garde que de tes pieds l'empreinte ne s'efface,

— | | —
Passe à d'autres le joug que d'autres t'ont jeté!
Sitôt qu'un passé mort te retire son ombre,
Dis que le doigt de Dieu se sèche, et que le nombre
Des jours, des soleils, est compté!"

En vain la mort vous suit et décime sa proie;
En vain le Temps, qui rit de vos Babels, les broie,
Sous son pas éternel insectes endormis;
En vain ce laboureur irrité les renverse,
Ou, secouant le pied, les sème et les disperse
Comme des palais de fourmis;

Vous les rebâissez toujours, toujours de même!
Toujours dans votre esprit vous lancez anathème
À qui les touchera dans la postérité;
Et toujours en traçant ces précaires demeures,
Hommes aux mains de neige et qui fondez aux heures,
Vous parlez d'immortalité!

Et qu'un siècle chancelle ou qu'une pierre tombe,
Que Socrate vous jette un secret de sa tombe,
Que le Christ lègue au monde un ciel dans son adieu:
Vous vengez par le fer le mensonge qui règne,
Et chaque vérité nouvelle ici-bas saigne
Du sang d'un prophète ou d'un Dieu!

De vos yeux assoupis vous aimez les écailles:
Semblables au guerrier armé pour les batailles
Mais qui dort enivré de ses songes épais,
Si quelque voix soudaine éclate à votre oreille,
Vous frappez, vous tuez celui qui vous réveille,
Car vous voulez dormir en paix!

Mais ce n'est pas ainsi que le Dieu qui vous somme
Entend la destinée et les phases de l'homme;
Ce n'est pas le chemin que son doigt vous écrit!

En vain le coeur vous manque et votre pied se lasse
Dans l'oeuvre du Très-Haut le repos n'a pas place;
Son esprit n'est pas votre esprit!

"Marche!" Sa voix le dit à la nature entière.
Ce n'est pas pour croupir sur ces champs de lumière
Que le soleil s'allume et s'éteint dans ses mains!
Dans cette oeuvre de vie où son âme palpète,
Tout respire, tout croit, tout grandit, tout gravite:
Les cieus, les astres, les humains!

L'oeuvre toujours finie et toujours commencée
Manifeste à jamais l'éternelle pensée:
Chaque halte pour Dieu n'est qu'un point de départ.
Gravissant l'infini qui toujours le domine,
Plus il s'élève, et plus la volonté divine
S'élargit avec son regard!

Il ne s'arrête pas pour mesurer l'espace,
Son pied ne revient pas sur sa brûlante trace,
Il ne revoit jamais ce qu'il vit en créant;
Semblable au faible enfant qui lit et balbutie,
Il ne dit pas deux fois la parole de vie
Son Verbe court sur le néant!

Il court, et la nature à ce Verbe qui vole
Le suit en chancelant de parole en parole:
Jamais, jamais demain ce qu'elle est aujourd'hui!
Et la création, toujours, toujours nouvelle,
Monte éternellement la symbolique échelle
Que Jacob rêva devant lui!

Et rien ne redescend à sa forme première:
Ce qui fut glace et nuit devient flamme et lumière;
Dans les flancs du rocher le métal devient or;
En perle au fond des mers le lit des flots se change;

L'éther en s'allumant devient astre, et la fange
Devient homme, et fermente encor!

Puis un souffle d'en haut se lève; et toute chose
Change, tombe, périt, fuit, meurt, se décompose,
Comme au coup de sifflet des décorations;
Jehovah d'un regard lève et brise sa tente,
Et les camps des soleils suspendent dans l'attente
Leurs saintes évolutions.

Les globes calcinés volent en étincelles,
Les étoiles des nuits éteignent leurs prunelles,
La comète s'échappe et brise ses essieux,
Elle lance en éclats la machine céleste,
Et de mule univers, en un souffle, il ne reste
Qu'un charbon fumant dans les cieux!

Et vous, qui ne pouvez défendre un pied de grève,
Dérober une feuille au souffle qui l'enlève,
Prolonger d'un rayon ces orbes éclatants,
Ni dans son sablier, qui coule intarissable,
Ralentir d'un moment, d'un jour, d'un grain de sable,
La chute éternelle du temps;

Sous vos pieds chancelants si quelque caillou roule,
Si quelque peuple meurt, si quelque trône croule,
Si l'aile d'un vieux siècle emporte ses débris,
Si de votre alphabet quelque lettre s'efface,
Si d'un insecte à l'autre un brin de paille passe,
Le ciel s'ébranle de vos cris!

(Fragment)

À UNE JEUNE ARABE

QUI FUMAIT LE NARGUILÉ DANS UN JARDIN D'ALEP

Septembre 1832.

Qui? Toi? me demander l'encens de poésie?
Toi, fille d'Orient, née aux vents du désert!
Fleur des jardins d'Alep, que Bulbul⁽¹⁾ eût choisie
Pour languir et chanter sur son calice ouvert!

Rapport

Aux rameaux d'oranger rattache-t-on leurs fruits?
Va-t-on prêter des feux à l'aube orientale,
Ou des étoiles d'or au ciel brillant des nuits?

Non, plus de vers ici! Mais si ton regard aime
Ce que la poésie a de plus enchanté,
dans l'eau de ce bassin⁽²⁾ contemple-toi toi-même;
Les vers n'ont point d'image égale à ta beauté!

Quand le soir, dans le kiosque à l'ogive grillée,
Qui laisse entrer la lune et la brise des mers,
Tu t'assieds sur la natte, à Palmyre émaillée,
Où du moka brûlant fument les flots amers;

Quand, ta main approchant de tes lèvres mi-closes
Le tuyau de jasmin vêtu d'or effilé,

Ta bouche, en aspirant le doux parfum des roses,
Fait murmurer l'eau tiède au fond du narguilé;

(1) Nom du rossignol en Orient

(2) Toutes les cours des maisons en Orient ont un jet d'eau milieu, et un bassin de marbre.

Quand le nuage ailé qui flotte et te caresse
D'odorantes vapeurs commence à t'enivrer;
Que les songes lointains d'amour et de jeunesse
Nagent pour nous dans l'air que tu fais respirer;

Quand de l'Arabe errant tu dépeins la cavale
Soumise au frein d'écume entre tes mains d'enfant,
Et que de ton regard l'éclair oblique égale
L'éclair brûlant et doux de son oeil triomphant;

Quand ton bras, arrondi comme l'anse de l'urne,
Sur le coude appuyé, soutient ton front charmant,
Et qu'un reflet soudain de la lampe nocturne
Fait briller ton poignard des feux du diamant;
Il n'est rien dans les sons que la langue murmure,
Rien dans le front rêveur des bardes comme moi,
Rien dans les doux soupirs d'une âme fraîche et pure,
Rien d'aussi poétique et d'aussi frais que toi!

J'ai passé l'âge heureux où la fleur de la vie,
L'amour, s'épanouit et parfume le coeur,
Et l'admiration, dans mon âme ravie,
N'a plus pour la beauté qu'un rayon sans chaleur.

De mon coeur attiédi la harpe est seule aimée;
Mais combien à seize ans j'aurais donné de vers
Pour un de ces flocons d'odorante fumée
Que ta lèvre distraite exhale dans les airs;

Ou pour fixer du doigt la forme enchanteresse,
Qu'une invisible main trace en contour obscur,
Quand un rayon des nuits, dont le jour te caresse,
Jette en la dessinant ton ombre sur le mur!

VERS ÉCRITS À BALBEK

Mystérieux déserts, dont les larges collines
Sont les os des cités dont le nom a péri;
Vastes blocs qu'a roulé le torrent des ruines;
Immense lit d'un peuple où la vague a tari;
Temples qui, pour porter vos fondements de marbre,
Avez déraciné les grands monts comme un arbre;
Gouffres où rouleraient des fleuves tout entiers;
Colonnes où mon oeil cherche en vain des sentiers;
De piliers et d'arceaux profondes avenues,
Où la lune s'égare ainsi qu'au sein des flues;
Chapiteaux que mon oeil mêle en les regardant;
Sur l'écorce du globe immenses caractères,
Pour vous toucher du doigt, pour sonder vos mystères,
Un homme est venu d'occident!

La route, sur les flots, que sa nef a suivie
A déplié cent fois ses roulants horizons;
Aux gouffres de l'abîme il a jeté sa vie;
Ses pieds se sont usés sur les pointes des monts;
Les soleils ont brûlé la toile de sa tente;
Ses frères, ses amis ont séché dans l'attente;
Et s'il revient jamais, son chien même incertain
Ne reconnaîtra plus ni sa voix ni sa main:
Il a laissé tomber et perdu dans la route
L'étoile de son oeil, l'enfant qui, sous sa voûte,
Répandait la lumière et l'immortalité
Il mourra sans mémoire et sans postérité!
Et maintenant, assis sur la vaste ruine,
Il n'entend que le vent qui rend un son moqueur;
Un poids courbe son front, écrase sa poitrine:
Plus de pensée et plus de cœur!

JOCELYN ÉPISODE

PREMIÈRE ÉPOQUE

1er mai 1786.

Le jour s'est écoulé comme fond dans la bouche
Un fruit délicieux sous la dent qui le touche,
Ne laissant après lui que parfum et saveur.
Ô mon Dieu! que la terre est pleine de bonheur!
Aujourd'hui premier mai, date où mon coeur s'arrête,
Du hameau paternel c'était aussi la fête,
Et c'est aussi le jour où ma mère eut un fils;
Son baiser m'a sonné mes seize ans accomplis;
Seize ans! puissent longtemps ces doux anniversaires
Sonnet tant de bonheur au clocher de mes pères!

Que ce jour s'est levé serein sur le vallon!
Chaque toit semblait vivre à son premier rayon,
Chaque volet ouvert à l'aube près d'éclorre
Semblait comme un ami solliciter l'aurore;
On voyait la fumée, en colonnes d'azur,
De chaque humble foyer monter dans un ciel pur;
Du pieux carillon les légères volées
Couraient en bondissant à travers les vallées;
Les filles du village à ce refrain joyeux
Entre ouvraient leur fenêtre en se frottant les yeux,
Se saluaient de loin du sourire ou du geste,
Et sur les hauts balcons penchant leur front modeste,
Peignaient leurs longs cheveux qui pendaient en dehors,
Comme des écheveaux dont on lisse les bords;
Puis elles descendaient nu-pieds, demi-vêtues
De ces plis transparents qui collent aux statues,
Et cueillaient sur la haie ou dans l'étroit jardin
L'oeillet ou le lilas tout baignés du matin;
Et les gouttes des fleurs, sur leurs seins découlées,
Y roulaient comme autant de perles défilées.

Tous les sentiers fleuris qui descendent des bois
Retentissaient de pas, de murmures, de voix,

On y voyait courir les blonds chapeaux de paille,
Et les corsets de pourpre enlacés à la taille;
Tous ces sentiers versaient d'heure en heure au hameau
Les groupes variés confondus sous l'ormeau;
Là, les embrassements, les scènes de famille,
Les cheveux blancs touchant des fronts de jeunes filles,
Des amis retrouvés, des souvenirs lointains,
Des hôtes entraînés aux rustiques festins,
Des vierges à genoux autour de la chapelle,
Et les groupes pieux que la cloche rappelle,
Leur chapelet en main et le front incline,
Allant offrir à Dieu le jour qu'il a donné.

Que de danses le soir égayaient la pelouse!
Plus le jour retirait sa lumière jalouse,
Plus elles s'animaient, comme pour ressaisir
Ce que l'heure fuyante enviait au plaisir.
Chaque arbre du verger avait son choeur champêtre,
Son orchestre élevé sur de vieux troncs de hêtre;
Le fifre aux cris aigus, le hautbois au son clair,
La musette vidant son outre pleine d'air,
L'un sautillant et gai, l'autre plaintive et tendre,
S'accordant, s'excitant, s'unissant pour répandre
Ensemble ou tour à tour, dans leurs divers accents,
Le délire ou l'ivresse à nos choeurs bondissants.
Tous les yeux se cherchaient, toutes les mains
Frémissaient de répondre aux notes cadencées.
Un tourbillon d'amour emportait deux à deux,
Dans sa sphère de bruit, les couples amoureux;
Les pieds, les yeux, les coeurs qu'un même instinct attire,
S'envolaient soulevés par le commun délire,
S'enchaînaient, se brisaient, pour s'enchaîner encor:
Tels, quand un soir d'été darde ses rayons d'or,
Dans le sable échauffé qui brille sur la grève,
On voit les tourbillons d'atomes, qu'il soulève,
Monter, descendre, errer, s'enlacer tour à tour,

Comme à l'attrait cache d'un invisible amour,
Dresser en tournoyant leur brillante colonne,
Et danser dans la sphère où le soleil rayonne.

Et plus tard, quand l'archet, le fifre, le hautbois,
Commençaient à languir comme épuisés de voix,
Quand les cheveux mouillés, que la sueur dénoue,
Tombaient en tresse lisse et collaient à la joue,
Et que sur les gazons les groupes indolents
S'en allaient en causant à voix basse, à pas lents;
De quels bruits enchanteurs l'oreille était frappée!
Adieux, regrets, baisers, parole entrecoupée,
Murmure que la nuit peut à peine assoupir,
D'un beau jour qui s'éteint tendre et dernier soupir;
Mon âme s'en troublait, mon oreille ravie
Buvait languissamment ces prémices de vie;
Je suivais des regards, et des pas, et du coeur,
Les danseuses passant l'oeil chargé de langueur;
Je rêvais au doux bruit de leurs robes de soie;
Chacune en s'en allant m'emportait une joie;
Puis enfin, danse et bruit, tout avait disparu,
Sur la crête des monts la lune avait couru;
À peine quelque amant, trop oublieux de l'heure,
Regagnait en rêvant sa lointaine demeure,
Ou, longtemps arrêtés au coude du chemin,
Quelques couples tardifs, une main dans la main,
Laisaient sonner deux fois l'heure avancée et sombre,
Et sous les châtaigniers disparaissaient dans l'ombre.

Maintenant je suis seul dans ma chambre. Il est nuit;
Tout dort dans la maison; plus de feux, plus de bruit;
Dormons! — mais je ne puis assoupir ma paupière.
Prions! — mais mon esprit n'entend pas ma prière.
Mon oreille est encor pleine des airs dansants,
Que les échos du jour rapportent à mes sens;
Je ferme en vain mes yeux, je vois toujours la fête;
La valse aux bonds rêveurs tourne encor dans ma tête;
Du bal, hélas! fini, fantômes gracieux,
Mille ombres de beautés dansent devant mes yeux;

Je vois luire un regard dans la nuit; il me semble
Sentir de douces mains presser ma main qui tremble,
De blonds cheveux jetés par le cercle mouvant
Sur ma peau qui frémit glissent comme un doux vent;
Je vois tomber des fronts mille roses flétries,
J'entends mon nom redit par des lèvres chéries;
Anna! Blanche! Lucie! oh! que me voulez-vous?
Qu'est-ce donc que l'amour si son rêve est si doux?

Mais l'amour sur ma vie est encor loin d'éclorre;
C'est un astre de feu dont cette heure est l'aurore;
Ah! si jamais le ciel jetait entre mes bras
Un des songes vivants attachés à mes pas,
Si j'apportais ici, languissante et ravie,
Une vierge au coeur pur, premier rayon de vie,
Mon âme aurait vécu mille ans dans un seul jour,
Car, je le sens ce soir, mon âme n'est qu'amour!

Non: chassons de mon coeur ces trop molles images;
De mes livres amis rouvrons les vieilles pages,
Les voici sur ma table incessamment ouverts;
Mais mon oeil flotte en vain sur la prose et les vers.
Les mots inanimés tombent morts de la lyre,
Mon esprit ne lit pas et laisse mes yeux lire.
Un seul mot s'y retrace, et ce mot est de feu,
L'amour, rien que l'amour; mon Dieu! mon Dieu! MonDieu!

.....
.....
Parmi tant de beautés que ma soeur était belle!
Mais le soir en rentrant pourquoi donc pleurait-elle?

6 mai 1786.

Ah! j'ai donc le secret des larmes de ma soeur;
Puisse mon sacrifice acheter son bonheur!

Tout à l'heure au jardin, pensif et solitaire,
Je traînais au hasard mes pas distraits à terre
Dans l'allée au couchant le long de la maison,

Mon pied, qui s'imprimait sans bruit sur le gazon,
Ne retentissait pas, dans l'herbe où je l'appuie,
Plus que l'oiseau qui pose, ou la goutte de pluie;
Je tenais dans la main ce livre où tant de pleurs
Coulent du coeur de Paul et des yeux des lecteurs,
Quand, le canot parti, chaque coup de la rame
Emporte Virginie, arrache l'âme à l'âme;
Je sentais tout mon coeur se fondre de pitié,
Et la page toujours restait lue à moitié.
Tout à coup quelques mots murmurés à voix basse
Fixèrent ma pensée et mes pas sur la place.
Ce bruit inusité dans le muet enclos,

Sous entrecoupés de timides sanglots,
S'élevaient, s'abaissaient de distance en distance,
puis mouraient étouffés dans un morne silence.
Inquiet j'avançai d'un pas discret et sûr
Vers la fenêtre basse et sous l'angle du mur,
J'écartai de la main les pampres de la treille,
Et de la jalousie approchant mon oreille,
Et plongeant un regard dans la nuit du boudoir,
J'entendis et je vis. Un seul rayon du soir,
Que brisaient les barreaux et les feuilles obscures,
Éclairait à demi la chambre et les figures.
Ma mère était au fond assise au bord du lit,
Les yeux sur un papier, comme quelqu'un qui lit;
L'ombre de ses cheveux me cachait son visage,
Mais j'entendais tomber des gouttes sur la page.
Ma soeur, assise auprès, un de ses bras passé
Au cou de notre mère avec force embrassé,
Le front sur son épaule et noyé dans sa robe,
Pour cacher la rougeur que la pudeur dérobe,
S'efforçait vainement d'étouffer ses douleurs;
Des mèches de cheveux, qui ruisselaient de pleurs,
Détachés de sa tête et collant sur sa joue,
Le mouvement d'un sein que le sanglot secoue,
Et le son de deux voix brisé, tout trahissait
Deux coeurs brisés eux-mêmes, et des pleurs qu'on versait.
"Julie! il est donc vrai, disait ma mère; il t'aime!

L'ombre des saints parvis m'attire et me réclame;
Je veux consacrer jeune à Dieu mes jours mortels,
Comme un vase encor pur qu'on réserve aux autels.
Rien de ce qui s'agite ici-bas ne me tente;
Je ne veux pas dresser à tout ce vent ma tente,
Je ne veux pas salir mes pieds dans ces chemins
Où s'embourbe en marchant ce troupeau des humains;
J'aime mieux, m'écartant des routes de la terre,
Suivre dès le matin mon sentier solitaire.
J'aime mieux m'abriter sous le mur du saint lieu
Et dès le premier pas me reposer en Dieu.
Je ne me sens pas fait d'ailleurs pour la mêlée
Où bruit cette foule à tant de soins mêlée
J'apporterais une arme inégale au combat,
Trop de pitié dans l'âme, un coeur qu'un souffle abat;
Trop sensible ou trop fier, je mourrais dans la lutte,
Ou vainqueur du triomphe ou vaincu de la chute.
À cette loterie où la vie et l'enjeu
Mon coeur passionné mettrait trop ou trop peu;
(fragment)

26 mai 1786

Elle a pleuré sept jours, comme sur les montagnes
La fille de Jephthé que suivaient ses compagnes
Demanda quelques nuits au Seigneur irrité
Pour pleurer ses printemps et sa virginité;
Puis, comme un doux agneau revient à sa nourrice,
Vint d'elle-même offrir sa gorge au sacrifice.
Ainsi pleurait ma mère, et puis elle a dit: Oui!
Mais un coeur sur la terre en sera réjoui.
Sitôt que de ma soeur j'aurai béni la joie,
Sans regarder derrière, entrons dans notre voie.

****□

TROISIÈME ÉPOQUE

Grotte des Aigles, 3 juillet 1793.

Quand ce soleil d'été, foyer flottant de vie,
Me force à rabaisser ma paupière éblouie,
Et sous ce voile ardent m'éblouissant encor
Passe à travers mes cils en tièdes reflets d'or,
Quand ses rayons, frappant ces neiges éternelles,
Rejaillissent de terre en gerbes d'étincelles,
Font ressembler ces pics et ce bleu firmament
À la mer qui blanchit sur un roc écumant;
Que dans ce ciel, semblable à des lacs sans rivage,
Je ne vois que l'éther limpide ou rien ne nage
Excepté l'aigle noir, qui comme un point obscur
Semble dormir cloué dans l'immobile azur,
Ou qui, bercé là-haut sur ses serres obliques,
S'abaisse en décrivant des serres concentriques,
Lance d'un revers d'aile au soleil en plongeant
De sa plume bronzée un vif reflet d'argent,
Et jette, en me voyant couché près de son aire,
Un cri d'étonnement où vibre sa colère;
Quand l'arbre ou le rocher répand sous le rayon
Quelque île fraîche d'ombre au milieu du gazon;
Qu'étendu mollement sur cette couche verte,
Du pavillon des cieux seulement recouverts,
L'herbe haute, qu'un poids de fleurs fait replier,
Dans ces gouffres touffus m'engloutit tout entier;
Que du foin desséché le parfum m'environne,
Et que je n'entends rien que l'air chaud qui bourdonne,
Mon souffle qui se mêle à l'air vierge des cieux,
Ou ma tempe qui bat mon front silencieux;

Alors je sens en moi des voluptés si vives,
Un si complet oubli des heures fugitives,
Que mon âme, à mes sens échappant quelquefois,
Son corps détaché ne sent pas plus le poids
Que le cygne, essayant son aile déjà forte,
Ne sent le poids léger de l'aile qui le porte!
J'aime dans ce silence à me laisser bercer,
À ne me sentir plus ni vivre ni penser;
À croire que l'esprit, qu'en vain le corps rappelle,
A quitté sans retour l'enveloppe mortelle
Et nage pour jamais dans les rayons du ciel,
Comme dans ces rayons d'été la mouche à miel!
Dans cet état, où l'homme en Dieu se transfigure,
Le temps fuit et renaît sans que rien le mesure;
On a le sentiment de l'immortalité
Puis quand un souffle, un vol d'un insecte d'été
Me rappelle à la fin à mes sens que j'oublie,
Dans un plaisir amer sur moi je me replie;
Je sens que dans ce ciel d'où je descends si las,
Dieu m'écoute, il est vrai, mais ne me répond pas;
Je cherche autour de moi, là, plus bas, dans ce monde
Quelque chose qui sente avec moi, qui réponde;
Mon coeur est trop rempli pour ne pas déborder,
Et si mon sort voulait seulement m'accorder
Un second coeur, un coeur vide et muet encore,
Où la vie et l'amour ne fissent que d'éclore;
Cette ardeur, que le mien ne peut plus renfermer,
Suffirait pour l'éteindre et pour le consumer;
Je verserais en lui le trop-plein de mon âme;
Sa flamme servirait d'aliment à ma flamme;
Cette double existence, en multipliant moi,
Me rendrait, ô mon Dieu! comme une ombre de toi
Je sens que je pourrais dans cet autre moi-même
Jeter ce qui m'opresse et doubler ce que j'aime,
Au miroir de mon coeur m'embraser à mon tour,
Créer l'âme de l'âme, et l'amour de l'amour,

Et comme ton regard se voit dans ton ouvrage,
Consume de mes feux, m'aimer dans mon image!

Alors ce dôme bleu me semble un beau linceul,
J'entrouvre en vain mes bras au vent, mon cœur est seul;
Je cherche en vain des yeux dans cette vie aride,
Je jette en vain un nom au hasard à ce vide
Le désert seul, hélas! m'entoure et me répond,
Je vais du lac au pic, et de la grotte au pont,
Je reviens sur mes pas, je m'assieds, je me lève,
Mon propre sein me pèse, et rien ne le soulève,
Il semble qu'à mon être il manque une moitié,
Objet de chaste amour ou de sainte amitié,
Que je marche à tâtons, que je suis dans ce monde
Une voix qui n'a pas d'écho qui lui réponde,
Un oeil qui clans un oeil ne se réfléchit pas,
Un corps qui ne répand point d'ombre sur ses pas,
Et que, malgré ce ciel, ce beau lieu qui m'enivre,
Vivre seul c'est languir! c'est attendre de vivre!
Tout mon bonheur ainsi se change en vague ennui,
Solitude! un Dieu seul peut te remplir de lui!

Grotte des Aigles, 6 juillet 1793.

Poussé par cet instinct qui vers l'homme m'attire,
J'ai franchi ce matin le seuil de mon empire,
J'ai mesuré de l'oeil la chute du torrent,
J'ai touché de la main l'arc-en-ciel transparent,
Et d'un pied plus hardi, que l'audace accoutume,
Passé le roc tremblant sous la voûte d'écume.

Dans l'herbe au moindre bruit soigneux de me cacher,
Et les pieds nus, de peur qu'on m'entendît marcher,
Suivant dans ses contours le ravin qui serpente,
De ces monts, pas à pas, j'ai descendu la pente
Jusqu'au bord d'une gorge où j'entendais parfois
Mugir les boeufs du pâtre et chanter une voix;

Là, tapi sous la feuille, et dérobé derrière
Les troncs des châtaigniers qui bordent la clairière,
Sans être découvert, pouvant tout entrevoir,
J'ai vu ce que mon coeur aimait à concevoir,
Une scène de paix, d'amour et d'innocence,
Que l'on rêve la nuit, et qu'éveillé l'on pense;
Image innée, hélas! d'un temps qui nous a fui,
Que comme un souvenir tout homme porte en lui!
Des chèvres, des brebis, et de grasses génisses,
Celles-là, se pendant aux fleurs des précipices,
Celles-ci, dans le pré plongeant jusqu'aux genoux,
Ruminaient en paissant sous des buissons de houx,
Tandis que des taureaux, jouant sur les pelouses,
Pendant leur tête oblique et leurs cornes jalouses,
Sur leurs jarrets dressés, choquaient comme deux blocs
Leur front sonore et lourd, retentissant des chocs.

LA CHUTE D'UN ANGE

ÉPISODE

Ces sombres nuages de passé
ne peuvent être déchirés que par le feu de ciel.
OMAIAH BEN AIEDZ, *poète arabe*

RÉCIT

Vieux Liban! s'écria le céleste vieillard
En s'essuyant les yeux que voilait un brouillard,
Pendant que le vaisseau courant à pleines voiles
Faisait glisser nos mâts d'étoiles en étoiles,
Et qu'à l'ombre des caps du Liban sur la met
L'harmonieuse proue. enflait le flot amer.

Sommets resplendissants au-dessus des tempêtes,
Qu'on vous cherchait alors bien plus haut qu'où vous êtes!
Votre front, maintenant comme un crâne blanchi,
Du poids de l'Océan n'avait jamais fléchi,
Et les flots du déluge, en minant vos collines,
N'avaient pas sur vos flancs déchirés ces ravines.
Vous ne laissez pas voir, comme un corps sans manteau,
Ces rocs, grands ossements, prêt à percer la peau;
Mais vos muscles puissants, vaste épine d'un monde,
Revêtus à grands plis de bois, de sol et d'onde,
Dessinant sur le ciel d'harmonieux contours,
Même en s'y découpant s'arrondissaient toujours.
Oh! si vous l'aviez vu, mon enfant, dans sa gloire,
Tel que je le revois de loin dans ma mémoire,
Dans ces jours encor près de sa création,
Votre oeil fondrait d'amour et d'admiration!

Vous voyez sur ces bords qu'évite notre poupe
Ces écueils mugissants que la lame découpe,
Ces grands blocs dentelés, effroi du matelot,
Où monte et redescend l'assaut grondant du flot;
Vous voyez dans les flancs des monts ces déchirures,
Coups de hache au rocher qui montre ses blessures,

Et dont par intervalle un rare filet d'eau
Pleut comme la sueur d'un flanc sous un fardeau,
Tandis qu'au fond obscur de la noire ravine
Le lit sec d'un torrent que le soleil calcine
Ne révèle la veine où ses flots ont coulé
Qu'au stérile caillou que l'hiver a roulé.
Plus hauts ces longs remparts et ces cimes chenues
Dont les escarpements semblent porter les flues;
Puis ces neiges où rien n'ose plus végéter,
Puis ces pics dont la dent semble ébrécher l'éther!
Vaste amas de granit sans ombre et sans culture,
Où l'herbe même a peine à trouver nourriture,
Et qui fait dire à l'homme avec un cri d'effroi:
Ce globe fut-il fait pour la pierre ou pour moi?

Eh bien, cette âpreté n'est que décrépitude
Tout était aussi grand, mon fils, rien n'était rude;
Partout pleines, partout comme grasses de chair,
Ces cimes que noyait l'océan bleu de l'air
S'élargissaient, montaient, ou seules ou jumelles
De la terre encor vierge, ainsi que des mamelles
Que fait renfler un sang plein de sève et d'amour,
Et dont la plénitude arrondit le contour.
Ces neiges, dont le poids semble affaïsser leurs hanches,
N'opposaient pas alors leurs mornes taches blanches
Au bleu sombre et profond d'un firmament plus put,
Où le vert des rameaux se fondait dans l'azur,
Comme au bleu d'une mer sans écume et sans algue
Le vert des bois se fond en trempant dans la vague.
Jusqu'aux derniers plateaux que l'homme ne voit plus
Les chênes aux bras tors, les cèdres chevelus,
Elargissant leurs troncs en vivante colonne,
Pour porter à cent pieds leur flèche ou leur couronne,
Et dans les feux du ciel toujours verts les noyant,
Couvraient partout les monts d'un grand flot ondoyant;
Mais ces arbres géants, premiers-nés de la terre,

Ne cachaiet pas au jour tout le sein de leur mère
Leurs rejetons, presses comme dans nos forêts,
Sous leurs troncs étouffés ne germaient pas si près;
Ils ne dérobaient pas de leurs branches jalouses
Le ciel et les rayons aux plantes des pelouses;
Ils décoraient la terre et ne la cachaient pas;
De larges pans du ciel s'ouvraient entre leurs bras,
Pour que les vents, le jour, l'humidité céleste,
De la création visitassent le reste.
La foudre quelquefois semant leurs troncs noircis
Sur des croupes à pic les avait éclaircis;
Les torrents en avaient balayé leurs rivages,
Et laissé pour les yeux des vides sur leurs plages;
De sorte qu'entre l'onde et ces grands troncs épars
Les pelouses laissaient circuler les regards,
Comme entre les piliers d'un dôme qu'il éclaire
Le soleil fait jouer son rayon circulaire.
De là brillaient les lacs à travers les rameaux;
Les sept fleuves creusaient sept vallons sous leurs eaux,
Grandes veines d'argent qui de leur haute artère
S'épanchaient à flots bleus pour féconder la terre,
Et que par mille noeuds rassemblait comme au nid
L'innombrable réseau des sources du granit.

Oh!quelles fleurs croissaient sur ce berceau des fleuves!
Quels cèdres étendaient leurs bras sur ces eaux neuves!
Quels oiseaux se trempaient l'aile dans ces bassins!
Quel firmament la nuit constellait dans leurs seins!
Quels murmures secrets et queue âme profonde
Sortaient avec ses flots, chantaient avec son onde!
C'était comme le chant confus, à demi voix,
Des flots impatients d'écumer sous les bois!
Et quand le soir, rasant leur face occidentale,
Rougissait dans le ciel sa barre horizontale,
Et, retirant d'en haut ses rayons repliés,
Glissait entre les troncs du dôme incendiés,

Et semblait allumer sur ces fumantes cimes
Un bûcher colossal pour d'immenses victimes;
Quand ces feux des sommets réfléchis dans la mer
Dans ces vagues du soir paraissaient écumer;
Que les brutes sortant de leurs antres sauvages
Venaient rôder, bondir, hurler sur ses rivages;
Que les milliers de cris des nuages d'oiseaux,
Que l'innombrable bruit de tant de chutes d'eaux
Comme un orgue à cent voix qu'une seule âme anime
Donnaient chacun un son au cantique unanime;
Et qu'un souffle des airs venant à s'exhaler,
La surface des monts semblait toute onduler,
Comme un duvet ému d'un cygne que l'on touche
Frémit de volupté sous le vent de la bouche;
Que les cèdres plaintifs tordaient leurs bras mouvants,
Qu'un nuage de fleurs soulevé par les vents
Sortait de la montagne avec des bruits étranges
Et des flots de parfums pour enivrer les anges,
L'extase suspendait le coeur silencieux,
Les étoiles d'amour se penchaient dans les cieux
Et celui qui connaît la colline et la plaine
Écoute l'hosanna dont sa cime était pleine!!!

— Mais, disais-je en mon coeur, ce vieillard inconnu
Parle comme quelqu'un qui lui-même aurait vu.
Il lut dans mon esprit ma pensée et mon trouble:
— Oui, j'ai vu, non par moi, non par ce regard trouble,
Non par cet oeil de chair, mais par l'oeil de ces saints
À qui Dieu, d'ici-bas, laisse volt ses desseins,
À qui des jours futurs l'avenir dit le nombre,
Et pour qui dans sa nuit le passé n'a point d'ombre.,
— Je croyais qu'ici-bas il n'en restait aucun.
— Dans ces jours ténébreux, mon fils, il en reste un,
Un seul, digne héritier de ces sacrés prophètes
Dont l'éclair du Très-Haut illuminait les têtes,
Et dont par d'autres sens le sens divin instruit

Réverbérait ses feux jusque dans notre nuit!
Cet homme, quand du ciel le souffle le visite,
Tout ce que voit son oeil, sa bouche le récite:
Heureux qui peut l'entendre en ces heures où Dieu
Le rend contemporain et présent en tout lieu!
Il assiste vivant au sublime mystère,
Aux actes successifs du drame de la terre.
Mais il faut à ce saint d'un pur désir conduit
Apporter un coeur simple et vide de tout bruit.
— Oh! dans quel coin du monde habite-t-il, mon père?
Des montagnes aux mets, voyageur sur la terre,
Pour chercher un rayon de pure vérité,
J'ai laissé le pays de mon père habité,
Cette tombe où ma mère habite avec mon âme;
J'ai pris par chaque main cette enfant, cette femme;
J'ai confié leur vie aux flancs de ce vaisseau,
Comme on emporte tout dans le pan d'un manteau;
J'ai risqué mes trésors, mes amours et ma vie
Que voulez-vous de plus qu'un homme sacrifie?
— Eh bien, quand, au retour, de ces flots en courroux
L'abîme engloutirait et ces trésors et vous,
Vous n'auriez pas payé trop cher ce grand spectacle,
Et sur la nuit des temps un éclair de l'oracle.
— Mais sur quels bords lointains vit cet homme de Dieu,
Et qui m'enseignera le chemin et le lieu?
— Levez les yeux, mon fils! vous voyez, sur nos têtes
Ce groupe du Liban, tout voilé de tempêtes,
Dont les vastes rameaux des feux du ciel fumants
Blanchissent au soleil comme des ossements,
Et qui du haut Sannin au cap blanc de Saïde
Descendent vers la mer dans leur chute rapide:
L'œil s'enfonce partout sous l'ombre des coteaux
Dont le granit soutient de sublimes plateaux,
Où les fentes du roc laissent sortir de terre
De distance en distance un sombre monastère.
En les voyant d'ici l'œil même du nocher

Ne saurait distinguer leurs murs noirs du rocher;
Semblables à des caps qui brisent des nuages,
Ils s'élèvent au ciel d'étages en étages,
Noyés par les vapeurs dans les vagues de l'air;
On voit quelques-uns qu'aux lueurs de l'éclair.
Nul n'en saurait trouver la route que les aigles.
Tout un peuple pourtant suit là de saintes règles,
Et, pour fuir l'esclavage et l'ombre du turban,
De trous comme une ruche a percé le Liban,
Et suspendant son aire aux pans des précipices,
A fécondé du roc les moindres interstices:
Abeilles du Seigneur, dont la cire et le miel
Sont d'obscures vertus qui n'ont de prix qu'au ciel!
— Quel est ce peuple saint? — Ce sont les Maronites,
Tribu d'adorateurs, peuple de cenobites

.....
.....
Là, depuis deux mille ans, leur race multiplie.,
Ils n'ont pas recherché cette perfection
Qui s'affranchit des lois de la création:
Par les chastes liens des enfants et des femmes,
A l'amour du prochain ils exercent leurs âmes;
De leurs fruits; comme l'arbre, ils se font un honneur;
Un fils est à leurs yeux un tribut au Seigneur,
Un serviteur de plus pour servir le grand Maître,
Un oeil, une raison de plus pour le connaître,
Une langue de plus dans le chœur infini
Par qui, de siècle en siècle, il doit être béni!
Ils ne dérobent pas, mendiants volontaires,
Leur pain aux indigents comme vos solitaires:
Du travail de leurs doigts pour tisser leurs habits,
Ils font filer le ver et paître les brebis;
Ils sèment la froment au bord des précipices,
Ils attellent au joug leurs robustes génisses;
Et souvent vous voyez ces pieux laboureuses,
À moitié d'un sillon arrosé de sueurs,

Aux accents de l'airain qui sort d'un monastère
Arracher tout à coup le soc fumant de terre,
Et, mêlant sous le ciel la prière au travail,
Chanter l'hymne en laissant respirer leur bétail.

Sans jamais l'outrager, épurant la nature,
Leur vieux christianisme est une goutte pure
De cette eau que Jésus ne mêla d'aucun fiel
Quand sa bénite main la fit couler du ciel,
Et qu'il dit en partant: Homme, je suis ton frère;
Mon royaume est le tien, et mon père est ton père!

Dans ce peuple d'élus quelques-uns cependant,
Soulévés d'ici bas d'un soupir plus ardent,
Gravissant du Liban les sommets les plus rudes,
Sur la fin de leurs jours hantent les solitudes,
Où, livrés à l'esprit des contemplations,
Ils consomment leur âme en aspirations:
Nouveaux Pauls du désert qu'une caverne abrite
Que le lion nourrit et que l'aigle visite.
Il en est un surtout dont les anges, dit-on,
Ne prononcent entre eux qu'avec respect le nom,
Dont les hommes d'en bas, les plus vieux de leur race,
Ne connaissent plus l'âge, ont oublié la trace,
Et qu'ils n'ont jamais vu dans leurs plus jeunes ans
Qu'avec son front chenu, chauve de cheveux blancs,
Sa tempe approfondie et sa prunelle éteinte,
Où depuis soixante ans nulle clarté n'est peinte,
Mais qui semble, brûlée à des éclairs ardents,
Quoique aveugle en dehors, regarder en dedans.
Ah! celui-là, mon fils, sait des choses étranges
Sur l'enfance du temps, sur l'homme et sur les anges;
Soft qu'un récit divin lui fût un jour conté,
Soit qu'au-dessus des sens son esprit soit monté,
Soit que dans les rigueurs dont il se sanctifie
Son âme ait retrouvé le don de prophétie,

Et qu'au lieu de percer la nuit de l'avenir,
Elle sache évoquer des temps le souvenir;
Comme un esprit robuste, à force de pensée,
Rappelle du lointain sa mémoire effacée.
Il voit les jours d'Adam comme ceux d'aujourd'hui.
Mais il n'est pas aisé de ces cimes visibles,
Un antre tout fermé de rocs inaccessibles,
Où des pas des mortels ne mène aucun sentir:
Le montagnard en vain gravit un jour entier.
On ne peut découvrir la grotte sans prodige;
On dit qu'à moins qu'un ange ou Dieu ne vous mène,
Vous conduirez, mon fils, mieux qu'une trace humaine;
Laissez la blonde enfant avec sa mère en bas,
Et demain au Liban j'accompagne vos pas.
Nous laissâmes tomber notre ancre dans la vase
Où l'antique Sidon, près d'un cap qui s'évase,
Rassemblait autrefois sous ses quais de granit
Ses voiles comme autant d'aiglons rentrés au nid.
Le temps n'a rien laissé de sa ruine immense
Qu'un môle renversé qui dort au fond d'une anse,
Du sable dont la lune éclairait la blancheur,
Et l'écume lavant la barque d'un pêcheur.
Que ton éternité nous frappe et nous accable,
Dieu des temps! quand on cherche un peuple dans du sable!
Et que d'un vaste empire où l'on descend la nuit,
La rame d'une barque, hélas! est tout le bruit!
Je laissai tous mes biens dans ma maison flottante
Que ces flots assoupis berçaient comme une tente,
Et le vieillard et moi d'un essor tout pareil,
Nos pas aux flancs des monts devant le soleil,
Nous vîmes par degrés, au lever de l'aurore,
La mer derrière nous fuir et les pics éclore,
Et des sommets atteints d'autres sommets voilés
Fendre des firmaments par leur neige étoilés.
De là le grand désert sous sa vapeur de braise
Brillait comme un fer chaud que rougit la fournaise;

Et la mer et le ciel fondus à l'horizon,
Trompant en s'unissant les yeux et la raison,
Semblaient un océan circulaire et sans plages.
Où nageaient le soleil, les monts et les nuages.
Nous passâmes au pied d'un haut mamelon noir
Que couronnaient les murs d'un antique manoir,
Tout semblable aux monceaux de gothiques ruines
Dont le Rhin féodal revêtait ses collines..
Des turbans noirs brillaient au sommet d'une tour
Quel est, dis-je au vieillard, ce terrible séjour?
Quel crime ou queue ardeur d'une âme solitaire.
A pu faire habiter ce palais du mystère?
— C'est là pourtant, mon fils, c'est là, répondit-il,
Qu'une femme d'Europe a bâti son exil,
Et que, livrant ses nuits aux sciences des Mages,
Elle s'élève à Dieu par l'échelle des sages
Dieu connaît si son art est songe ou vérité,
Mais tout homme bénit son hospitalité.
Nous passâmes la nuit dans ces hautes demeures
La grâce et la sagesse en charmèrent les heures;
Les étoiles du ciel en fêtèrent l'accueil,
Et mes pieds en sortant en bénirent le seuil.
De la crête des rocs aux torrents des abîmes,
Nous montâmes trois jours et nous redescendîmes
Nous touchâmes du pied les sauvages tribus
Des enfants du désert, des races vils rebus;
Des Druses belliqueux aux yeux noirs et superbes,
Adorateurs du veau qui rumine leurs herbes;
Des Arabes pasteurs, dont les chameaux errants
Viennent de trente jours pour boire les torrents,
Qui suivent les saisons et dont les tentes blanches,
Portatives cites, brillaient entre les branches.
Nous dormions en tout lieu, sans soif et sans danger;
Car, partout, l'Orient a sacré l'étranger.
Enfin, aux sons lointains de leurs cloches bénites,
Nous connûmes de loin les monts des Maronites;

Et gravissant leurs pics à se brisent les vents,
Nous laissâmes en bas leurs plus sombres couvents
Le Liban n'était plus pour nos pieds qu'un cratère,
Éclate par ses flancs en cent bouches de terre,
Où le regard plongeant sur son rebord profond
Trouve la nuit, l'horreur, et le vertige au fond.
Les neiges qui fondaient en pâle et jaune écume
Fumaient comme des feux que le pasteur allume,
Et roulant dans l'abîme en cent mille canaux,
Remplissaient l'air muet du tonnerre des eaux.
Nous marchions en tremblant où l'aigle à peine niche,
Quand au détour soudain d'une étroite corniche,
Nous vîmes, étonnés et tombant à genoux,
Des cèdres du Liban la grande ombre sur nous;
Arbres plantés de Dieu, sublime diadème,
Dont le roi des éclairs se couronne lui-même.
Leur ombre nous couvrit de cette sainte horreur
D'un temple où du Très-Haut habite la terreur.
Nous comptâmes leurs troncs qui survivent au monde,
Comme, dans ces déserts dont les sables sont l'onde,
On mesure de l'oeil, en renversant le front,
Des colonnes debout, dont on touche le tronc.
De leur immensité le calcul nous écrase,
Nos pas se fatiguaient à contourner leur base,
Et de nos bras tendus le vain enlacement
N'embrassait pas un pli d'écorce seulement.
Debout, l'homme est à peine à ces plantes divines
Ce qu'est une fourmi sur leurs vastes racines.
De la croupe du mont où les neiges fondaient,
Jusqu'aux bords d'un plateau leurs bras noirs débordaient;
Comme d'un coup de hache, en cet endroit fendue,
La pente tout à coup jusqu'à perte de vue
Plongeait en précipice, où, se brisant au fond,
Un fleuve tout entier s'élançait d'un seul bond,
Et de là, vers la mer, se creusant en vallée,

Faisait serpenter l'onde en tin lit rassemblée.

Couchés sur le rebord, pour qu'en plongeant en bas
Le vertige des eaux ne nous emportât pas,
L'écume dans les yeux et le vent au visage,
Nous regardions le gouffre ébattre son nuage,
Comme du haut d'un cap on regarde écumer
Sur les écueils fumants les grands flux d'une mer.
Nos fronts seuls débordaient la béante muraille.
Mon guide m'y montra du regard une entaille
Que l'onde avait creusée et qu'en changeant de lit
Sa chute avait laissée dans les rochers polis:

PREMIÈRE VISION

Or c'était dans ces jours avant que sur ces cimes
Dieu n'eût fait refluer les vagues des abîmes,
Quand tout être voisin de sa création,
Excepté l'homme, était dans sa perfection.
La lune dans le ciel, pâle soeur de la terre,
Comme aux homes des mers la voile solitaire,
S'élevait pleine et ronde entre ces larges troncs,
Et des cèdres sacrés touchant déjà les fronts,
Semblait un grand fruit d'or qu'à leur dernière tige
Avaient mûri le soir ces arbres du prodige.
De rameaux en rameaux les limpides clartés
Ruisselaient, serpentaient en reflets réfractés,
Comme un ruisseau d'argent, qu'une chute divise,
En nappes de cristal pleut, scintille et se brise,
Puis, s'étendant à terre en immenses toisons,
Sur les pentes en fleurs argentaient les gazons.
On voyait aux lueurs de la nocturne lampe
Des files de troupeaux gravissant une rampe,
Qu'une errante tribu de pasteurs, pris du soir,
Chassait dans le lointain derrière un tertre noir.
Hommes, femmes, enfants, ils s'enfonçaient dans l'ombre.
Cette famille humaine était en petit nombre;
Sous ce ciel sans ardeur et sans humidité
Nul tissu ne couvrait leur belle nudité
Les femmes s'ombrageaient avec leur chevelure,
Qu'elles tressaient en frange autour de leur ceinture;

Et les hommes nouaient sur leurs flancs nus les peaux
Des plus beaux léopards ennemis des troupeaux;
La taille, la grandeur, la force de ces hommes
Passait l'humanité des âges où nous sommes,
Autant que la hauteur de ces arbres géants
Surpasse en vos forêts vos chênes de cent ans.
Leur voix qui s'éloignait mourut dans la distance,
Et tout fut sous le bois solitude et silence.
Majesté des déserts, de la nuit et des cieux,
Qui pourrait vous chanter comme vous voient mes yeux?
Si vous gardez encore après votre ruine
Pour le regard de l'homme une empreinte divine,
Si la nuit rayonnante et ses globes errants
Lui montrent l'infini sous ces cieux transparents,
Qu'était-ce avant le jour où le dépôt de l'onde
Jeta sur notre sol son atmosphère immonde?
Qu'était-ce, quand du jour le grand globe couche,
La firmament de nous par l'ombre rapproché,
Laisait lire au regard égaré dans ces routes
Ces voûtes de soleil derrière d'autres voûtes,
Et ce filet des cieux vaste éblouissement
Dont chaque maille était un soleil écumant?
Qu'était-ce quand du mal le funèbre génie
N'avait du globe encor qu'effleuré l'harmonie,
Que ce monde terrestre était encor celui
Où l'ordre et la beauté dans la force avaient lui?
Que tout, 'sortant d'Eden, s'y souvenait encore
De l'immortalité de sa première aurore,
Et que dans l'univers toute chose et tout lieu,
De jeunesse exultants, se sentaient pleins de Dieu!
Ah! si de tout flétrir tu ne t'étais hâtée,
Ô mort! on n'eût jamais compris le nom d'athée!

Or en ces jours, mon fils, tous les êtres vivants,
Qu'ils nagent dans les eaux ou volent sur les vents,
Du soleil au ciron, de la brute à la plante,
Etaient tous animés par une âme parlante;
L'homme n'entendait plus cet hymne à mille voix
Qui s'élève des eaux, des herbes et des bois;
De ces langues sans mots, depuis sa décadence,
Lui seul avait perdu la haute intelligence,
Et l'insensé déjà croyait, comme aujourd'hui,
Que l'âme commençait et finissait en lui;
Comme si du Très-Haut la largesse infinie
Epargnait la pensée en prodiguant la vie!
Et comme si la vie avait un autre emploi,
Père, que de comprendre en s'approchant de toi!
Mais bien qu'aux hommes sourds ces voix de la nature
Ne parussent qu'un vague et stupide murmure,
Les Anges répandus dans l'éther de la nuit
D'une impalpable oreille en aspiraient le bruit;
Et l'insensé déjà croyait, comme aujourd'hui,
D'une impalpable oreille en aspiraient le bruit;
Car du monde réel à leur monde invisible
L'échelle continue était plus accessible,
Aucun des échelons de l'être ne manquaient,
Tous les enfants du ciel entre eux communiquaient;
Des esprits et des corps l'indécise frontière
N'élevait pas entre eux d'aussi forte barrière.
L'homme entendait l'esprit; l'être immatériel,
Habitant l'infini que l'homme appelle ciel,
Uni par sympathie à quelque créature,
Pouvait changer parfois de forme et de nature,
Et, dans une autre sphère introduit à son gré,

Pour parler aux mortels descendre d'un degré.
Bien plus; de ces amours des Vierges et des Anges
Il naissait quelquefois des natures étranges;
Hommes plus grands que l'homme et dieux moins grands que Dieu,
De la brute à l'archange occupant le milieu;
Monstres que condamnait leur nature adultère
A regretter le ciel en agitant la terre.
Du grand monde impalpable à ce monde des corps,
Nul ne sait, ô mon fils, les merveilleux rapports;
Nul ne peut remonter de parcelle à parcelle
Les générations de l'âme universelle,
Nul ne peut dénombrer, démêler, dénommer,
Ces gouttes s'écoulant de l'éternelle mer
Mais la terre à nos pieds nous en rend témoignage,
De ce qu'on ne voit pas ce qu'on voit est l'image;
Un ciel réfléchit l'autre, et si dans nos sillons
La poussière de vie écume en tourbillons;
S'il n'est pas un atome en la nature entière,
Un globule de l'air, un point de la matière,
Qui ne révèle l'Être et la vie à nos yeux,
L'infini d'ici-bas nous dit celui des cieux,
L'éternité sans fond n'a point de bord aride,
Et ce qui remplit tout ne connaît pas de vide!

De ces esprits divins dont sont peuplés les cieux,
Les anges étaient ceux qui nous aimaient le mieux.
Créés du même jour, enfants du même père,
Que l'homme en les nommant peut appeler mon frère,
Mais frères plus heureux, dont la sainte amitié
De tous nos sentiments n'a pris que la pitié;
Invisibles témoins de nos terrestres drames,
Leurs yeux ouverts sur nous pleurent avec nos âmes;

De la vie à nos pas éclairant les chemins,
Ils nous tendent d'en haut leurs secourables mains.
C'est pour eux que faits ces divins phénomènes,
Dont l'homme n'entrevoit que les lueurs lointaines;
Et pour eux la nature est un saint instrument
Dont la claire voix et les mille merveilles
De sagesse et d'extase enivrent leurs oreilles.

À cette heure où du jour le bruit va s'assoupir,
Pour entendre du soir l'insensible soupir,
Quelques-uns d'eux, errant dans ces demi-ténèbres,
Étaient venus planer sur les cimes des cèdres.
Des étoiles aux mers, comme pleine de sens,
La montagne n'était qu'une âme à mille accents.
Il eût fallu Dieu même et l'oreille infinie
Pour démêler les voix de la vaste harmonie.
Les anges, le silence et la nuit écoutaient
Ce grand chœur végétal, les cèdres chantaient:
Saint! saint! saint! le Seigneur qu'adore la colline!
Derrière ses soleils, d'ici nous le voyons;
Quand le souffle embaumé de la nuit nous incline,
Comme d'humbles roseaux sous sa main nous plions
Mais pourquoi plions-nous? C'est que nous le prions,
C'est qu'un intime instinct de la vertu divine
Fait frissonner nos troncs du dôme à la racine,
Comme un vent du courroux qui rougit leur narine,
Et qui ronfle dans leur poitrine,
Fait ondoyer les crins sur les cous des lions.

Glissez, glissez, brises errantes,
Changez en cordes murmurantes
La feuille et la fibre des bois!

Nous sommes l'instrument sonore
Où le nom que la lune adore
A tous moments meurt pour éclore
Sous nos frémissantes parois.
Venez, des nuits tièdes haleines;
Tombez du ciel, montez des plaines,
Dans nos branches du grand nom pleines
Passez, repassez mille fois!
Si vous cherchez qui le proclame,
Laissez là l'éclair et la flamme
.....
.....
.....

Tu le sais, ciel des nuits, à qui patient nos cimes;
Vous, rochers que nos pieds sondent jusqu'aux abîmes
Pour y chercher la sève et les sucres nourrissants;
Soleil dont nous buvons les dards éblouissants;
Vous le savez, ô nuits dont nos feuilles avides
Pompent les frais baisers et les perles humides,
Dites si nous avons des sens!
Des sens! dont n'est douée aucune créature:
Qui s'emparent d'ici de toute la nature,
Qui respirent sans lèvre et contemplent sans yeux,
Qui sentent les saisons avant qu'elles éclosent,
Des sens qui palpent l'air et qui le décomposent,
D'une immortelle vie agents mystérieux!

Et pour donc seraient ces siècles d'existence?
Et pour qui donc seraient l'âme et l'intelligence?
Est-ce donc pour l'arbuste nain?
Est-ce pour l'insecte et l'atome,

Ou pour l'homme, léger fantôme,
Qui sèche à mes pieds comme un chaume,
Qui dit la terre son royaume,
Et disparaît du jour avant que de mon dôme
Ma feuille de ses pas ait jonché le chemin?
Car les siècles pour nous c'est hier et demain!!!

Oh! gloire à toi, père des choses!
Dis quel doigt terrible tu poses
Sur le plus faible des ressorts,
Pour que notre fragile pomme,
Qu'écraserait le pied de l'homme,
Renferme en soi nos vastes corps!

Pour que de ce cône fragile
Végétant dans un peu d'argile
S'élancent ces hardis piliers
Dont les gigantesques étages
Portent les ombres par nuages,
Et les feuillages par milliers!

Et quel puissant levain de vie
Dans la sève, goutte de pluie
Que boirait le bec d'un oiseau,
Pour que ses ondes toujours pleines,
Se multipliant dans nos veines,
En désaltèrent les réseaux!

Pour que cette source éternelle
Dans tous les ruisseaux renouvelle
Ce torrent que rien n'interrompt,
Et de la crête à la racine

Verdisse l'immense colline
Qui végète dans un seul tronc!

Dites quel jour des jours nos racines sont nées,
Rochers qui nous servez de base et d'aliment!
De nos dômes flottants montagnes couronnées.
Qui vivez innombrablement;
Soleils éteints du firmament,
Étoiles de la nuit par Dieu disséminées,
Parlez, savez-vous le moment?
Si l'on ouvrait nos troncs, plus durs qu'un diamant,
On trouverait des cents et des milliers d'années
Écrites dans le coeur de nos fibres veinées,
Comme aux fibres d'un élément!

Aigles qui passez sur nos têtes,
Allez dire aux vents déchaînés
Que nous défions leurs tempêtes
Avec nos mats enracinés
Qu'ils montent, ces tyrans de l'onde,
Que leur aile s'ameute et gronde
Pour assaillir nos bras nerveux!
Allons! leurs plus fougueux vertiges
Ne feront que bercer nos tiges
Et que siffler dans nos cheveux!

Fils du rocher, nés de nous-même,
Sa main divine nous planta;
Nous sommes le vert diadème
O'aux sommets d'Éden il jeta.
Quand ondoiera l'eau du déluge,
Nos flancs creux seront le refuge

De la race entière d'Adam,
Et les enfants du patriarche
Dans nos bois tailleront l'arche
Du Dieu nomade d'Abraham!

C'est nous, quand les tribus captives
Auront vu les hauteurs d'Hermon,
Qui couvrirons de nos solives
L'arche immense de Salomon;
Si, plus tard, un Verbe fait homme
D'un nom plus saint adore et nomme
Son père du haut d'une Croix,
Autels de ce grand sacrifice,
De l'instrument de son supplice
Nos rameaux fourniront le bois.

En mémoire de ces prodiges,
Des hommes inclinant leurs fronts
Viendront adorer nos vestiges,
Coller leurs lèvres à nos troncs.
Les saints, les poètes, les sages
Ecouteront dans nos feuillages
Des bruits pareils aux grandes eaux,
Et sous nos ombres prophétiques
Formeront leurs plus beaux cantiques
Des murmures de nos rameaux.

Glissez comme une main sur la harpe qui vibre
Glisse de corde en corde, arrachant la fois
A chaque corde une âme, à chaque âme une voix!
Glissez, brises des nuits, et que de chaque fibre
Un saint tressaillement jaillisse sous vos doigts!

Que vos ailes frôlant les feuilles de nos voûtes,
Que des larmes du ciel les résonnantes gouttes,
Que les gazouillements du bulbul dans son nid,
Que les balancements de lamer dans son lit,
L'eau qui filtre, l'herbe qui plie,
La sève qui découle en pluie,
La brute qui hurle ou qui crie,
Tous ces bruits de force et de vie
Que le silence multiplie,
Et ce bruissement du monde végétal
Qui palpite à nos pieds du brin d'herbe au métal,
Que ces voix qu'un grand choeur rassemble
Dans cet air où notre ombre tremble
S'élèvent et chantent ensemble
Celui qui les a faits, celui qui les entend,
Celui dont le regard à leurs besoins s'étend:
Dieu, Dieu, Dieu, mer sans bords qui contient tout en elle.
Foyer dont chaque vie est la pâle étincelle
Bloc dont chaque existence est une humble parcelle
Qu'il vive sa vie éternelle,
Complète, immense, universelle;
Qu'il vive à jamais renaissant
Avant la nature, après elle;
Qu'il vive et qu'il se renouvelle,
Et chaque soupir de l'heure qu'il rappelle
Remonte à lui d'où tout descend!!!

RECUEILLEMENTS
POÉTIQUES

CANTIQUE
SUR LA MORT DE
MADAME LA DUCHESSE DE BROGLIE

Quand le printemps a mûri l'herbe
Qui porte la vie et le pain,
Le moissonneur liant la gerbe
L'emporte à l'aire du bon grain;
Il ne regarde pas si l'herbe qu'il enlève
Verdit encore au pied de jeunesse et de sève,
Ou si, sous les épis courbés en pavillon,
Quelques frêles oiseaux à qui l'ombre était douce
Du soleil ou du vent s'abritaient sur la mousse,
Dans le nid caché du sillon?

Que lui fait la fleur bleue ou blanche
Qui, liée en faisceau doré,
Sur le bras qui l'emporte, penche
Son front mort et décolore?
"Portez les blonds épis sur mon aire d'argile!
"Faites jaillir le blé de la paille fragile!
"La fleur parfumerà le froment de son miel,
"Et broyé sous la meule où Dieu fait sa mouture,
"Ce grain d'or deviendra la sainte nourriture
"Que rompent les enfants du ciel!"

Seigneur! ainsi tu l'as cueillie,
Aux jours de sa félicité,
Cette femme qui multiplie
Ton nom dans sa postérité!
En vain, dans le lit d'or dont ses jours étaient l'onde,
On voyait resplendir l'eau limpide et profonde,

En vain sa chevelure à ses pieds ruisselait,
En vain un tendre enfant, dernier fruit de sa couche,
Ouvrait les bras à peine et s'essuyait la bouche
Teinte encor de son chaste lait.

Tu vois cette âme printanière,
Fructifiant avant l'été,
Répandre en dons, comme en prière,
Son parfum de maturité,
Et tu dis à la mort, ministre de ta grâce
Laisse tomber sur elle un rayon de ma face,
Q'elle sèche d'amour pour mes biens immortels
Et la mort t'obéit et t'apporte son âme,
Comme le vent enlève une langue de flamme
De la flamme de tes autels!

.....
.....
.....

Elle était ce thym des collines
Que l'aurore semble attirer,
Que pour embaumer nos poitrines
Nos lèvres venaient respirer!
Dans cet air froid du monde infecté de nos vices
Ses lèvres de corail étaient deux frais calices
D'où coulait ta parole en célestes accents!
Combien de fois moi-même, embaumé de ses grâces,
Comme en sortant d'un temple, en sortant de ses traces;
Je sentis mon coeur plein d'encens!

Oh! qui jamais s'approcha d'elle
Sans éprouver sur son tourment
D'une brise surnaturelle
Le divin rafraîchissement?
Au timbre de sa voix, au jour de sa paupière,
Amis! qui ne sentit fondre son coeur de pierre?

Et ne dit en soi-même, en l'écourent parler,
Ce que disait l'apôtre au disciple incrédule:

"Ne sens-tu pas, mon coeur, quelque chose qui brûle,
Et qui demande à s'exhaler?"

Elle était née un jour de largesse et de fête,
D'une femme immortelle, au verbe de prophète;
Le génie et l'amour la conquirent d'un voeu!
On sentait, à l'élan que retenait la règle
Que sa mère l'avait couvée au nid de l'aigle
Sous une poitrine de feu!

Les palpitations de l'âme maternelle
Au delà du tombeau se ressentaient en elle;
Elle aimait les hauts lieux et le libre horizon;
Un élan naturel l'emportait vers les cimes
Où la création donne aux âmes sublimes
Les vertiges de la raison!

.....
.....
.....
.....

L'amour qui l'enlevait la ramenait au monde,
Non pas pour s'abreuver comme nous de son onde,
Non pas pour se nourrir du pain qu'il a levé,
Mais pour faire choisir parmi la graine amère
À ces petits enfants, dont elle était la mère,
Quelques tiges de sénevé!

Ce grain qu'elle cherchait comme la poule gratte
Le froment ou le mil sur une terre ingrate,
C'était, Seigneur, c'était les lettres de ta loi;
C'était le sens caché dans les mots du saint line;
Dont le silence pane et dont l'esprit fait Vivre

Ceux qui se nourrissent de foi!

Au bruit du monde qui l'admire
Et se pressait pour l'escorter,
Comme l'onde autour du navire
Pour l'engloutir ou le porter,
Aux nouds d'une gloire importune
Qui l'enchaînait à sa fortune,
Bile, éprise d'autre trésor!
A l'oeil de l'amitié ravie
Qui regardait luire sa vie
Humble dans un chandelier d'or!

Aux roulis inconstants de l'onde,
Où le souffle orageux des airs
L'agitait sur la met du monde
À la lueur de nos éclairs;
À ces foudres, à ces naufrages
Qui jettent sur tous nos rivages
Nos respects avec nos débris,
À ces tempêtes populaires
Qui font sombrer dans leurs colères
Ceux que soulevaient leurs mépris!

Elle échappait rêveuse et tendre
Par ce divin recueillement
Qui fait silence pour entendre
Le vol de l'ange au firmament!

(Fragments)

***■

**À UNE JEUNE FILLE
QUI ME DEMANDAIT DE MES CHEVEUX**

Des cheveux! mais ils sont blanchis sous les années!
Des cheveux! mais ils vont tomber sous les hivers!
Que feraient tes beaux doigts de leurs boucles fanées?
Pour tresser la couronne, il faut des rameaux verts.

Crois-tu donc, jeune fille, aux jours d'ombre et de joie
Qu'un front d'homme, chargé de quarante printemps
Germe ces blonds anneaux et ces boucles de soie
Où l'espérance joue avec tes dix-sept ans?

Crois-tu donc que la lyre où notre âme s'accorde
Chante au fond de nos coeurs, toujours pleine de voix,
Sans que de temps en temps il s'y rompe une corde
Qui laisse en se taisant un vide sous nos doigts?

Pauvre naïve enfant! que dirait l'hirondelle
Si, quand l'hiver l'abat aux débris de sa tour,
Ta voix lui demandait les plumes de son aile
Qu'emporte la tempête où sème le vautour?

Demande, dirait-elle, au nuage, à l'écume,
À l'épine, au désert, aux ronces du chemin,
À tous les vents du ciel j'ai laissé quelque plume,
Et pour me réchauffer je n'ai plus que ta main!

Ainsi te dit mon coeur, jeune et tendre inconnue,
Mais quand dans ces cheveux tes souffles passeront,
Je sentirai longtemps, malgré ma tempe nue,
La sève de vingt ans battre encor dans mon front.

***❑

À ANGELICA

Jeune voix que Dieu fit éclore
Comme un hymne au matin du jour;
Chaque âme en ce triste séjour
Pour toi fut un temple sonore
Que tu remplis de sons, de délire et d'amour.

Bulbul ainsi que toi ne chante qu'une aurore;
Mais il revient souvent au bois qu'il a quitté,
Écouter si du roc la source coule encore,
En soupirs aussi purs, si le son s'évapore,
Si la rosée y tombe aux tièdes nuits d'été.

Ah! reviens comme lui, bel oiseau qui t'envole!
Tu trouveras toujours un écho dans nos bois,
Un désert dans nos coeurs qu'aucun bruit ne console,
Et des pleurs dans nos yeux pour tomber à ta voix.

(Saint-Point, 25 septembre 1834) .

***❏

À L'ERMITAGE DE J.-J. ROUSSEAU

Vers écrits dans la chambre de J.-J. Rousseau,

Toi, dont le siècle encore agite la mémoire,
Pourquoi dors-tu si loin de ton lac, ô Rousseau?
Un abîme de bruit, de malheur et de gloire,
Devait-il séparer ta tombe et ton berceau?

De ce frais Ermitage aux coteaux des Charmettes,
Par quels rudes sentiers ton destin t'a conduit?
Hélas! la terre ainsi traîne tous ses poètes
De leur berceau de paix à leur tombeau de bruit.

Ô forêt de Saint-Point! oh! cachez mieux ma cendre!
Sous le chêne natal de mon obscur vallon,
Que l'écho de ma vie y soit tranquille et tendre,
Ah! c'est assez d'un coeur pour enfermer un nom.

VIE ET ŒUVRES

1790 Naissance à Mâcon, le 21 octobre d'Alphonse-Marie Louis de Lamartine. Il est le fils de Pierre de Lamartine et d'Alix des Roys, famille de petite noblesse.

Ils vivent à Macon jusqu'en 1797

1797 La famille de Lamartine s'installe à Milly

1801 Alphonse est envoyé par sa famille dans la pension Puppier à Lyon

1802 Il s'enfuit de la pension. Ce sont les gendarmes qui l'y ramènent. Il y terminera l'année scolaire.

1803 Alphonse entre au collège des jésuites de Belley, dans l'Ain.

Il y suivra les classes de troisième, seconde, rhétorique et philosophie. Brillant élève, il commence à s'enthousiasmer pour l'étude littéraire: Virgile, Horace et Chateaubriand. De cette période naît sa vocation poétique

1808 Il découvre chez son ami Guichard, les philosophes du XVIIIème siècle

1811 La famille d'Alphonse de Lamartine rassemble des fonds pour permettre au jeune conscrit des armées de l'empire de s'offrir un remplaçant. Il n'est pas question dans son milieu de servir "l'usurpateur" Napoléon.

Il voyage à Florence, Rome, puis Naples. Il compose des vers souvent légers, inspirés de ses aventures sentimentales: la plus célèbre fut celle qui le conduit dans les bras d'Antonella qu'il appellera dans ses récits, Graziella.

- 1812 Lamartine revient à Milly dont il devient, grâce à l'aide de son père, le maire. Début involontaire d'une carrière politique locale. Son ambition le conduira vers une carrière nationale.
- 1813 Il écrit *Médée*, une tragédie.
- 1814 Il s'engage comme garde du corps de Louis XVIII. Mission interrompue pendant les 100 jours (mars-juin): Lamartine se réfugie en Suisse. Il reprend son service en août mais démissionne en novembre.
- 1816 Il rencontre à Aix les Bains, Julie Charles, épouse d'un grand physicien. La belle créole y soigne une maladie pulmonaire. C'est le coup de foudre. Dans les mois qui suivent, alterneront longues et fébriles attentes et brèves et fugitives retrouvailles.
- 1817 De Janvier à mai, Lamartine fréquente à Paris le salon de Julie Charles.
- D'août à septembre il l'attend en vain à Aix. Il écrit *Le Lac* qui évoque l'angoisse d'un amour en danger et la tristesse occasionnée par la fuite du temps
- L'état de santé de Julie s'est détérioré. Elle meurt le 18 décembre. Lamartine l'apprend à Milly le jour de Noël.
- 1819 Il est présenté à Miss Birch lors du mariage de sa sœur Césarine.
- Il a une liaison de février à juin avec Léna de Larche, la princesse italienne. Au sortir de cette liaison, Alphonse le séducteur s'affirme catholique, "conversions" qui durera 12 ans
- Il revoit en Août à Aix, Marianne-Elisa Birch et la demande en mariage

- 1820 Parution en mars des Méditations poétiques, qui connaissent un grand succès
- Fin mars, Lamartine est nommé attaché d'ambassade à Naples et en juin, à Chambéry, il épouse Marianne-Elisa Birch
- 1821 En janvier Lamartine quitte Naples pour Rome
- Naissance à Rome en février de leur premier fils, le petit Alphonse de Lamartine
- 1822 Naissance en mai à Macon de leur fille Julia de Lamartine
- En novembre, mort du jeune Alphonse de Lamartine
- 1823 Publication en septembre de la Mort de Socrate et de Nouvelles Méditations poétiques
- 1824 En février mort de la soeur d'Alphonse de Lamartine, Césarine de Vignet.
- En Août, mort de son autre soeur Suzanne de Montherot.
- En décembre Lamartine échoue à l'Académie française.
- 1825 La mort de Lord Byron, l'année précédente inspire à Lamartine 2000 vers, répartis en 49 sections
- le dernier chant du pèlerinage d'Harold.
- Lamartine est nommé secrétaire d'ambassade à Florence
- 1826 Lamartine est chargé d'affaires de France en Toscane

- 1828 Retour en France qui plonge Lamartine dans une grande tristesse. Il écrit *Novissima Verba*, poème du désespoir, sous-titré, *Mon âme est triste jusqu'à la mort*
- 1829 Séjour à Paris. Il rencontre Chateaubriand et Hugo et se lie avec Sainte-Beuve.
En Novembre, il est élu à l'Académie française, grâce notamment à l'appui de Chateaubriand.
Mort de sa mère
- 1830 En avril, Lamartine est reçu à l'Académie française par Cuvier.
En juin, publication d'*Harmonies poétiques et religieuses*
En septembre Lamartine abandonne sa carrière diplomatique et présente sa démission à Louis-Philippe
- 1831 Echec à la députation
Publication de 3 Odes politiques (contre la Peine de Mort, A Némésis, et les Révolutions) et d'un essai intitulé *Sur La Politique Rationnelle*. Ces écrits témoignent de son engagement politique et d'une pensée tournée vers le progrès
- 1832 Lamartine réalise un vieux rêve: celui d'un voyage en Orient. "Je suis né oriental et mourrai tel" écrira-t-il plus tard. En juillet il s'embarque à Marseille sur l'*Alceste*, et arrive à Beyrouth en septembre. Il visite le tombeau du Christ en terre sainte.
En décembre, Julia, sa fille, meurt à Beyrouth. Quinze ans après la mort de Julie Charles, dix ans après celle de son Fils Alphonse, trois ans après celle de sa mère Lamartine est frappé par le deuil. Sa foi religieuse vacille. Il "hurle" son chagrin, son désespoir, et sa révolte contre Dieu dans *Gethsémani*, ou *La mort de Julia*. Ces poèmes qu'il composera en 1833 et 1834 seront publiés en 1835 dans *Voyage en Orient*.

- 1833 En Janvier, Lamartine est élu député de Bergues (Nord). Il apprend cette élection en avril alors qu'il est encore en Orient.
- En octobre, il rentre à Macon.
- En décembre il prend séance à la chambre des députés, il y siègera jusqu'en 1851.
- 1834 Les Destinées de La poésie sont publiées dans La Revue des Deux Mondes
- 1835 Publication de Voyage en Orient
- 1836 Publication de Jocelyn, inspiré par la vie de l'Abbé Dumont, curé de Milly
- 1837 Lamartine est élu député de Bergues et de Macon
- 1838 Il opte pour Mâcon
- Publication de la Chute d'un Ange: face aux malheurs qui se sont abattus sur lui et les siens, Cédar, l'ange puni pour avoir aimé une femme, fait éclater la malédiction. Il affronte une mort grandiose, au milieu du bûcher qu'il a lui même allumé. Ce poème, en 15 visions, sera un échec
- 1839 Publication de Recueils poétiques
- Lamartine s'exclame à la chambre des députés: La France est une nation qui s'ennuie
- 1840 Mort de Pierre de Lamartine, son père
- Lamartine combat le bellicisme de Thiers
- 1842 Lamartine est réélu député de Macon
- 1843 En janvier Lamartine prononce un discours de rupture avec le régime: Périront nos mémoires pourvu que nos idées triomphent...

- 1847 Publication de l'Histoire des Girondins
- 1848 En février Lamartine devient chef du gouvernement provisoire
 En avril, il est élu triomphalement dans dix départements avec 1 600 000 voix.
 Pourtant, en décembre, c'est l'échec cuisant aux élections à la présidence de la république: il n'obtient que 17 910 voix face à Louis Napoléon, qui lui en obtient, cinq millions et demi.
- 1849 Les Confidences sont diffusées dans la Presse
 Publication de Raphaël
 Il fonde le Conseiller du Peuple qui paraîtra d'Avril 1849 à fin 1851
 Lamartine est battu aux élections législatives de Mâcon en mai, mais sera élu député du Loiret en juin
 En juillet il publie Histoire de la Révolution de 1848
- 1850 Première de Toussaint Louverture (drame) à la porte Saint-martin. Lamartine célèbre le héros qui tente d'instaurer la République des Noirs: je suis de la couleur de ceux qu'on persécute...
- 1851 Publication des Nouvelles Confidences
- 1853 Publication des Visions
- 1854 Publication de l'Histoire de la Turquie
- 1855 Publication de l'Histoire de la Russie
- 1856 Cours familial de littérature: paraîtra mensuellement jusqu'en 1869
- 1860 Vente de Milly
- 1863 Publication de Mémoires Politiques
 Mort de sa femme Marianne

- 1865 Publication de Portraits et Biographies
- 1867 Lamartine est frappé d'apoplexie. Il perd la raison et l'usage de la parole.
- 1869 Mort de Lamartine: il succombe d'une seconde apoplexie le 28 février.
- 1870 Parution posthume de Mémoires Inédits
- 1871 Parution posthume de Manuscrit de ma Mère
- 1873 Parution posthume de Poésies Inédites et de Correspondances

JUGEMENTS SUR LES "MÉDITATION"

I. JUGEMENTS CONTEMPORAINS (1820-1830):

Je vous renvoie, princesse, avant de m'endormir, le petit volume que vous m'avez prêté hier. Qu'il vous suffise de savoir que je n'ai pu dormir, et que je l'ai lu jusqu'à quatre heures du matin, pour le relire encore. Je ne suis pas un prophète; je ne sais pas vous dire ce que sentira le public; mais mon public à moi, c'est mon impression sous mes rideaux.

Il y a là un homme: nous en reparleront.

Lettre de Talleyrand à la princesse de Talmont.

Peu de temps après son apparition, ce chef-d'oeuvre faisait, rage en Russie, on s'en disputait les rares exemplaires, on copiait des fragments, on les apprenait; les dames surtout en raffolaient; l'heureux possesseur d'un volume des Méditations tenait entre ses mains un moyen de succès.

Mémoires d'Alton-Shée (1ere partie, 1826).

M. de Lamartine... est assurément coupable d'une moitié de nos folies; toutes les femmes voulaient être des Elvire; ses vers nous ont fait attraper bien des rhumes en regardant la lune au bord des lacs, ou sous les grands arbres, par les nuits fraîches et limpides... M. de Lamartine et lord Byron ont fait tourner la tête au quart, pour le moins, de la generation féminine de leur temps.

Comtesse Dash,
Mémoires des attires (II).

On a osé me dire beaucoup de mal de Lamartine et je l'ai défendu avec votre suffrage autant qu'avec le mien. On l'appelle le poète des prosateurs et l'on ne se doute pas de l'éloge que renferme ce jugement.

Lamartine est un géant.

Soumet,
Lettre à j. de Rességuier et à Guiraud (5 juillet 1820)

M. Andrieux fut un des rares réfractaires à l'enthousiasme général: "Ah! pleurard, disait-il à l'auteur absent, tu te lamentes; tu es semblable à une feuille flétrie et poitrinaire. Qu'est-ce que cela me fait à moi? Le poète mourant! le poète mourant! Eh bien! crève, animal; tu ne seras pas le premier".

Cité par Maurice Albert,
La littérature française sous la Révolution et l'Empire
(p. 177-178).

Lamartine a trouvé des accents touchants; mais dès qu'il sort de l'expression de l'amour, il est puéril; il n'a pas une haute pensée de philosophie ou d'observation de l'homme; c'est toujours et uniquement un cœur tendre au désespoir de la mort de sa maîtresse.

Stendhal,
Lettre à M. Stritch de Londres, Correspondance (T.II)

Victor Hugo, au lendemain de la parution des Méditations, S'écria: "voilà enfin des poésies qui sont d'un poète, des poésies qui sont de la poésie". Et ailleurs il l'appelait: "Le dernier des classiques".

Dans les tableaux de Lamartine, il y a toujours beaucoup de ciel; il lui faut cet espace pour se mouvoir aisément et créer de larges cercles autour de sa pensée. Il nage, il vole, il plane; comme un cygne se berçant sur ses grandes ailes blanches, tantôt dans des nuages orageux, il ne pose à terre que rarement et bientôt reprend son essor à la première brise, qui soulève ses plumes. Cet élément fluide, transparent, aérien, qui se déplace devant lui et se referme après son passage, est sa route naturelle; il s'y soutient sans peine durant de longues heures et de cette hauteur il, voit s'azurer les vagues paysages miroiter les eaux et pointer les édifices dans un vaporeux effacement.

Théophile Gautier, Journal officiel..

Il a donné à l'âme ce qu'il a ôté à l'imagination et l'esprit ce qu'il a ôté aux sens.

Le Conservateur (mars 1820)

Sans un esprit droit, sans un coeur pur, sans une âme noble et élevée, il n'est point de véritable poète. Si Chénier est romantique parmi les classiques, Lamartine est classique parmi les romantiques.

Le Conservateur littéraire (15 avril 1820)

— **L'écueil de Lamartine, c'est la facilité des réminiscences.**

Revue encyclopédique (octobre 1820).

M. de Lamartine a fait sans doute de beaux vers, mais il veut toujours paraître avoir rêvé sur une autre planète que la nôtre.

Lamartine est un "charlatan poétique"; ses conceptions sont "des nains revêtus d'habits de géants".

La Minerve littéraire (T.II, p.246).

Lamartine a eu tort dans les Nouvelles Méditations de vouloir être différent de lui-même et de "varier ses accords". Si on y trouve des pages plus originales que dans le premier recueil "il a semé en foule les défauts et n'a pas toujours respecté son talent".

La Muse française (octobre 1823)

II. JUGEMENTS POSTÉRIEURS (APRÈS 1830):

L'élégie éplorée y soupire près du cantique déjà éblouissant...

Le miroir complet qui réfléchit le côté métaphysique et le côté amoureux est le Lac, perfection inespérée, assemblage profond et limpide, image une fois trouvée et reconnue par tous les coeurs.

Rien ne saurait donc être plus achevé en soi que le premier volume des Méditations.

Sainte-beuve,

Revue des Deux MONDES (IER OCTOBRE 1832)

Vers d'une harmonie que Racine même n'a pas connue. Poésie de rêve qui "reste sur le seuil de beaucoup de choses". Le français y devient "une langue musicale comme celles de l'antiquité".

Nisard,

Histoire de la littérature française (T. IV).

"Cette vague figure que l'on n'avait entrevue qu'à la clarté des étoiles, en devenant plus précise, resterait-elle aussi élevée et aussi pure? Ne vaut-il pas mieux, lorsqu'une émotion universelle s'est produite autour d'un être idéal, ne pas trop en rapprocher l'objet?"

Sainte-Beuve,
Causeries du lundi (29 octobre 1849).

Sainte Beuve écrira encore à Verlaine, le 19 novembre 1865: "Quelle puissance voilée sous leur harmonie éolienne! Les Méditations apportaient avec elle le souffle nouveau. Notre point de départ est là... On passait subitement d'une poésie sèche, maigre, pauvre ayant de temps en temps un petit souffle à peine, à une poésie large, vraiment intérieure, abondante, élevée et toute divine. D'un jour à l'autre, on avait changé de climat et de lumière, on avait changé d'Olympe: c'était une révélation".

Lamartine vint à l'heure "où la phtisie intellectuelle, les vagues langueurs et le goût dépravé d'une sorte de mysticisme mondain attendaient leur poète. Il vint, chanta et fut adoré".

Leconte de Lisle,
Le Nain jaune (1864).

Les Méditations furent la révélation soudaine et imprévue d'une poésie nouvelle. C'était un Byron adouci sans révolte et sans amertume; un René plus jeune et moins orageux que le premier.

De Mazade,
Revue des Deux Mondes (1er avril 1870)

Tout ce qu'il y a de musical dans la versification française venait de subir une profonde rénovation. Le mouvement de la strophe était dans cette poésie le mouvement même de l'âme.. C'était le génie enfin: la nature créant par sa créature.

Sully-Prudhomme,
Inauguration de la statue de Lamartine (7 juillet 186)

Il y a du peintre chez Victor Hugo, de l'orateur chez Alfred de Musset, du philosophe dans Alfred de Vigny. Lamartine est un pur poète. Il ne suit pas de là qu'il soit le premier de tous: mais à coup sûr, il est unique.

Paul Bourget

Etudes et Portraits (1889).

Dans les Méditations, il y a la source et le flot, l'harmonie large et continue, une spontanéité, une facilité de rime et une beauté simple d'images... grandes, non détaillées, non situées dans le temps.

Conception platonique de l'amour, spiritualisme ardent, amour de la nature, voilà ce que Lamartine semblait apporter aux hommes, ce dont il faisait de suaves mélanges et ce qu'on eût dit qu'il inventait à force de fervente candeur... Ce qu'il y avait dans son premier recueil, c'était "la tradition la plus pure de l'humanité, la fleur de spiritualité des plus nobles races et des plus beaux siècles".

J. Lemaitre,

Les Contemporains (VI, 1896).

Les sentiments y sont aussi généralisés que dans la tragédie racinienne. Sous une forme classique, l'âme moderne se révèle dans l'inquiétude religieuse et dans la mélancolie: mais ce lyrisme est plein de virilité d'énergie.

Jean des Cognets,

La Vie intérieure de Lamartine

La Grèce... eût fait de ce mortel.. un personnage mythique; un autre Orphée, car il a dompté de toutes les bêtes la plus féroce, l'homme... Pour nous il est l'exemplaire, le représentant le plus noble de l'humanité, le héros moderne... Il est le premier parmi nos poètes qui ait eu le sentiment de l'infini. Sa poésie est simple; essentiellement religieuse. Elle monte comme un chant. Il a tout., spiritualisé, la nature, l'homme, ses passions, le rêve lui-même. Il est sans art, a dit un lettré subtil. Mot profond qui explique ce génie si spontané qu'il semble inconscient... V. Hugo est, au sens antique, le Poète, le faiseur de vers par excellence. Lamartine est l'Aède, le chanteur sacré qu'inspire un Dieu...

De Heredia,

Discours de réception à l'Académie.

JUGEMENTS SUR LES “ HARMONIES ”

Les Méditations et les Harmonies sont complètes par elles-mêmes, et n’ont besoin d’aucune histoire ni d’aucune géographie pour se révéler pleinement...

...Lamartine a fait passer dans la poésie la sensibilité de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre. Parny ne suffisait plus.

Gustave Planche, .
Revue des Deux Mondes (Zef niai 1835 et le juin 185!).

D’autres pourront même, je le vois, trouver des accents plus forts, plus pénétrants, bouleverser l’abîme de l’âme mais ce flot large, continu, intarissable d’harmonie; niais cet épanchement qui ne connaît ni obstacle ni limites, qui ne renverse rien mais qui engloutit tout; cet empire tranquille, irrésistible, de l’écrivain sur la langue, du poète sur le versificateur, en un mot, la langue des vers parlée comme die est dans les Harmonies, c’est un prodige qui ne peut pas se répéter.

Vinet,
Etudes sur la littérature française au XIXe siècle
(tome II, 1845).

Aux Méditations succédèrent les Harmonies où l’aile du poète atteint de plus sublimes hauteurs et semble mêler son vol au rayonnement des étoiles; il y a, dans ce volume, des pièces d’un ineffable beauté et d’une mélancolie grandiose. Jamais, depuis Job, l’âme humaine n’a poussé en face des redoutables mystères de la vie et de la mort une plainte plus éperdue, plus désespérée que dans Novissima Verba. Le succès fut unanime, mais il ne put, quoique l’oeuvre fût supérieure, dépasser celui des Méditations. Du premier coup l’admiration avait donné à Lamartine tout ce qu’elle peut accorder à un homme, elle avait épuisé pour lui ses fleurs et ses encensoirs.

Théophile Gautier,
Portraits contemporains.

Dans les Harmonies le souffle grandit, le vers est d'une trempe meilleure, mieux construit, plus sonore, moins sacrifié à l'ensemble de la strophe, la pensée s'élève et s'accentue. Il y a ici un éclat et un mouvement lyriques très supérieurs à tout ce qu'on admire dans les Méditations. C'est pour cela sans doute que les lecteurs enthousiastes mettent le Lac fort au-dessus de Novissima Verba. Cela était inévitable. Le succès moins retentissant des Harmonies explique leur plus haute valeur d'art.

Leconte de Lisle,
Le Nain Jaune (1864) et Derniers poèmes (fin).

Le livre qui donne la mesure complète du génie de Lamartine, ce sont les Harmonies (parce que le mérite absolu de Lamartine parmi les poètes est d'avoir chanté Dieu).

Barbey d'Aurevilly, ...
Dix-neuvième siècle (2e série).

Cette voix chante les beautés et les dangers de la nuit (Hymne de la nuit), l'ivresse virginale du matin (Hymne du matin), l'oraison mélancolique des soirs (Hymne du soir); elle devient la douce prière de l'entant au réveil (Hymne de, l'enfant au réveil), l'évocation du chœur des orphelins (Cantate pour les enfants d'une maison de charité), le gémissement plaintif des souvenirs en automne quand les feuilles jonchent la terre et qu'au penchant de la vie soi-même on suit coup sur coup les convois des morts (Pensée des morts). Elle exhale enfin dans Novissima Verba ces quarts d'heure de mourante agonie qui, comme une horrible tentation ou un avertissement salutaire, s'emparent souvent des plus nobles mortels au sommet de l'existence et les inondent d'une sueur froide, rapetissés soudain et criant grâce au sein de la félicité et de la gloire.

Sainte-Beuve,
Portraits contemporains (tome 1er).

Cette force, presque tous les hymnes des Harmonies en sont la manifestation. Et d'où viendrait cette abondance inépuisable qu'on ne peut s'empêcher de remarquer dans le nombre de ses ouvrages, dans l'étendue de ses périodes, dans ces strophes immenses, dans ces rimes

multipliées, d'où viendrait une si remarquable richesse, si elle n'était pas un épanchement de la force?

Ch. de Pomairols,
Lamartine Etude de morale et d'esthétique (1889)

Son âme était comme possédée par un christianisme poétique où le scepticisme à peine senti apportait la passion et la lutte, où une sorte de panthéisme inconscient et intermittent ouvrait des horizons éblouissants et des mirages trompeurs. La vieille foi survivait, triomphait, appuyée sur des traditions séculaires et sur les enseignements maternels, toujours présente à son esprit et renouvelée même après la gloire.

Jules Simon,
Discours prononcé à Mâcon lors du centenaire de Lamartine.

Les idées de Lamartine sont inconsistantes elles flottent à tous les vents du siècle. Il mêle l'ancienne loi et la nouvelle loi. Dieu est pour lui tantôt le Jéhovah biblique, tantôt le Christ, tantôt l'Esprit-Saint avec toutes sortes de métamorphoses; tantôt le Dieu du Vicaire savoyard, à moitié rationaliste; tantôt l'âme de la nature et la nature elle-même, confondues: de sorte qu'on l'accusa de panthéisme non sans apparence... mais c'est moins le panthéisme philosophique que le panthéisme lyrique.

E. Deschanel,
Lamartine (1893).

Les Harmonies de Lamartine me paraissent être avec les Contemplations de Victor Hugo le plus magnifique débordement de poésie lyrique qui soit dans notre langue. Si différents de forme et d'inspiration, les deux recueils ont pourtant quelque rapport par leur objet. C'est, ici et là, la plus haute et la plus large poésie qui soit: ce sont deux âmes de poètes en plein contact avec l'immense nature et l'humanité. Mais, de ces deux imaginations souveraines, l'une nous ravit par sa spontanéité et sa grandeur, l'autre nous étonne par son énormité et sa violence. L'une nous enchante d'harmonies, l'autre nous éblouit d'antithèses.

J. Lemaitre,
Les Contemporains (tome VI, 1896).

La période lamartinienne, presque sans coupes ni enjambements, par conséquent uniforme dans son cours, — avec sa profusion de participes présents et ses si et ses quand éternellement reproduits, — et qui, se terminant presque toujours sur une énumération, ne s'arrête que lorsque l'imagination du poète a épuisé les objets énumérables, est une vague immense, aux plis symétriques et souples, qui monte, se gonfle et expire, où le ciel est bercé et qui nous berce... Avec leurs rimes non cherchées, la monotonie de leurs coupes, la fluidité, l'allongement indéfini de leurs périodes, leurs négligences et leur à-peu-près d'expressions, en dépit même des restes de phraséologie surannée qu'ils charrient çà et là dans leurs plis, les vers de Lamartine me semblent le plus souvent approcher de ce que serait "la poésie pure".

J. Lemaitre,
Les Contemporains (tome VI, 1896).

Les vers de Lamartine nous offrent d'innombrables exemples de symbolisme. Pour rendre le chant de son âme profonde, il s'est servi des formes de la nature avec une aisance souveraine. Nul n'a plus intimement associé les aspirations du cœur aux apparences des choses.

E. Zyromski,
Lamartine, poète lyrique (1897).

Ce recueil (des Harmonies) est la substance même de la poésie de Lamartine quand, au lieu de se contenir et de se surveiller, elle s'épanche. Elle trahit ainsi, en effet, sa véritable nature qui est précisément de ne pas savoir se borner et de tendre non seulement à la philosophie mais à la philosophie panthéiste, et à force d'abondance, au vague et à l'indétermination.

F. Brunetière,
Manuel de l'histoire de la littérature française (1898).

Cette pièce de *Novissima Verba* est faite d'une suite de morceaux qui jaillissent de l'âme du poète comme les eaux d'une source intermittente ou, si l'on préfère, les coulées de lave d'une éruption volcanique. Pas de dessin conscient, pas de plan, pas de put: des vagues de souvenirs brûlants d'émotion. Ces vagues se succèdent plus ou moins amples, plus ou moins fortes. Peu à peu l'émotion intérieure, à force de s'évacuer, se ralentit, se raréfie, et enfin le mouvement s'arrête, la pièce demeure in-

achevée... Le Soir et le Souvenir, qui ne sont que musique, avec quelques Harmonies qui sont des élévations de l'âme, portée par l'élan des rythmes, me paraissent marquer la limite de l'art de Lamartine du côté de la poésie pure.

G. Lanson,
Le Romantisme et les lettres (1928).

Le grand livre lamartinien de ces années-là, les Harmonies poétiques et religieuses, sont à la fois chef-d'oeuvre de l'inspiration italienne de Lamartine et le chef-d'oeuvre de la poésie religieuse propre à la Restauration. [...]

Les deux volumes des Harmonies sont dans l'oeuvre de Lamartine ce que sont les deux volumes des Contemplations dans l'oeuvre de Hugo, son été, son testament poétique, son long et plein dialogue avec la vie, les hommes et Dieu, et aussi une somme lyrique par laquelle le poète se débarrasse d'une partie de lui-même pour entrer dans l'ordre de la grande maturité, monter à l'Acropole homérique, s'achever d'arts l'épopée, dans une Odyssée de l'âme et des destinées humaines.

A. Thibaudet,
Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours (1936).

Fondation du Prix Abdulaziz Saud Al-Babtain pour la Création Poétique

- **Est une Fondation culturelle privée à but non lucratif consacré au patrimoine poétique arabe et international, fondée en 1989 par le célèbre Poète et Homme d'affaires Monsieur Abdulaziz Saud Al-Babtain, et adoptant depuis sa fondation et sa fonction ('idée du volontarisme, de la bienfaisance et de la dépense sans aucune rentabilité matérielle.**
- **Buts les plus importants de la Fondation :**
 - 1 - La matérialisation du patrimoine arabe dans les domaines de la poésie, sa critique, les études et recherches modernes tournant autour de lui.
 - 2 - L'occupation des recherches concernant la Culture et la Civilisation Arabe et Islamique.
 - 3 - L'organisation d'une session portant le nom d'un célèbre parmi les pionniers de la poésie une fois par deux ans, et accompagnée par un concours sur la poésie arabe et sur la critique poétique.
 - 4 - Rendre hommage aux doués arabes dans le domaine de la poésie et sa critique.
 - 5 - La publication des dictionnaires poétiques sur les poètes contemporains et décédés, et introduire leur production en montrant les ligues, les associations et les unions littéraires et poétiques existantes.
 - 6 - la fondation d'une bibliothèque centrale de la poésie arabe et des études littéraires, critiques, historiques concernant la poésie et les poètes.
 - 7 - L'intérêt sur renseignement des nécessiteux parmi les enfants des classes pauvres, en se basant sur les sciences et études islamiques, et l'étude de la langue arabe.
 - 8 - Elargissement du domaine de l'organisation des concours de poésie, et des stages spéciaux sur la science de la prosodie et de l'appréciation de la poésie.
- **La Fondation a organisé depuis sa fondation (10) sessions, (4) rencontres littéraires dans des villes et capitales arabes et étrangères et a publié plus de (140) livres en (200.000) copies distribuées aux chercheurs, aux académiciens et aux centres des recherches.**
- **Adresse de la Fondation :**

P. O. Box 599 Safat - 13006 - Kuwait - Fax: +965-2455039.
E-mail :kw@albabtainprize.org
Web site : www.albabtainprize.org

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE : AbdulAziz Al-Babtain	5
INTRODUCTION : Paul CHAOUL	7
 MÉDITATIONS POÉTIQUES	
L'ISOLEMENT.....	23
A ELVIRE.....	25
LE SOIR.....	27
L'IMMORTALITÉ.....	29
LE VALLON.....	30
SOUVENIR.....	32
LE LAC.....	35
LA FOI.....	38
DIEU.....	44

LA MORT DE SOCRATE / POEME

LA MORT DE SOCRATE	51
--------------------------	----

NOUVELLES MÉDITATIONS POÉTIQUES

BONAPARTE	57
LE PAPILLON	64
TRISTRESSE	65
LA SOLITUDE	67
ÉLÉGIE	71
LES PRÉLUDES	73

LE DERNIER CHANT DU PÈLERINAGE D'HAROLD

LE DERNIER CHANT DU PÈLERINAGE D'HAROLD	79
---	----

HARMONIES POÉTIQUES ET RELIGIEUSES

L'HYMNE DE LA NUIT	87
UNE LARME (OU CONSOLATION)	91

PENSÉES DES MORTS	94
HYMNE À LA DOULEUR	102
LE PREMIER REGRET	105
MILLY (OU LA TERRE NATALE)	110
LE SOLITAIRE HYMNE	116

DES HARMONIES À JOCELYN

LES RÉVOLUTIONS	121
A UNE JEUNE ARABE	125
VERS ÉCRITS À BALBEK	127

JOCELYN

PREMIÈRE ÉPOQUE	131
TROISIÈME ÉPOQUE	138

LA CHUTE D'UN ANGE / ÉPISODE

RÉCIT	145
PREMIÈRE VISION	156

RECUEILLEMENTS POÉTIQUES

CANTIQUE : SUR LA MORT DE MADAME LA DUCHESSE DE	169
À UNE JEUNE FILLE QUI ME DEMANDAIT DE MES CHEVEUX.....	173
A ANGELICA.....	174
À L'ERMITAGE DE J.-J. ROUSSEAU.....	175
VIE ET ŒUVRES	176
JUGEMENTS SUR LES "MÉDITATION"	183
JUGEMENTS SUR LES "HARMONIES"	187
TABLE DES MATIÈRES	195
